



**Félix-Sébastien
FEUILLET DE CONCHES**

**CAUSERIES
D'UN CURIEUX
LA CHINE**

Causeries d'un curieux
La Chine

à partir de :

CAUSERIES D'UN CURIEUX
Variétés d'histoire et d'art tirées
d'un cabinet d'autographes et de dessins

LA CHINE
des manuscrits et des autographes, des arts et
particulièrement de l'iconographie chez les Chinois.

par Félix-Sébastien FEUILLET DE CONCHES
(1798-1887)

Plon, Paris, 1862, volume 2, pages 3-158 de 648.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2014

TABLE DES MATIÈRES

Livre premier : [Les manuscrits](#).

Chapitres [I](#) — [II](#) — [III](#) — [IV](#) — [V](#) — [VI](#) — [VII](#).

Livre deuxième : [Les arts, et particulièrement l'iconographie](#).

Chapitres [I](#) — [II](#) — [III](#) — [IV](#) — [V](#) — [VI](#).

LIVRE PREMIER

Les manuscrits

... Peragro loca nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fonteis,
Atque haurire.
(Lucret., I, 925.)

CHAPITRE PREMIER

@

p.003 Beaucoup de textes prouvent que les anciens Grecs et les anciens Romains employaient à tous les usages du commerce et de la vie le papyrus écrit, de même que nous nous servons du papier écrit ou imprimé. Chez eux, les mauvais livres s'en allaient dans un quartier borgne à l'étalage des marchands d'encens, de p.004 parfums, de poivre et autres denrées qui se revêtent de papier de rebut ¹. »

Ce quartier des Lombards de la Rome antique, le faubourg des droguistes et des parfumeurs, qu'on appelait *vicus thurarius*, était établi au pied du mont Capitolin.

« Si tu veux charmer les oreilles épurées par l'atticisme, dit Martial à son livre, je t'engage fort à plaire au docte Apollinaire. Heureux s'il te presse sur son cœur, s'il te presse sur ses lèvres ! Tu échapperas aux sarcasmes des railleurs et à l'humiliation d'*habiller les anchois*. S'il te condamne, adieu : tu ne feras qu'un saut de ses mains *chez les marchands de*

¹ Horat., *Epist.*, lib. II. Derniers vers de l'épître première :
Capsa porrectus aperta
Deferar in vicum, vendentem thus et odores
Et piper, et *quicquid chartis amicitur ineptis*.

« Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle »,
a dit Boileau dans sa première épître.

Causeries d'un curieux
La Chine

salaisons, et tu prêteras aux écoliers l'envers blanc de tes pages pour leurs leçons d'écriture ¹.

Peine infamante infligée aux livres déconsidérés, de servir aux polissons des faubourgs. Horace, trop pressé de la démangeaison de paraître, s'en fait peur à lui-même :

« Une autre gloire te reste, dit-il à son livre : c'est d'aller dans les quartiers perdus ^{p.005} pourrir aux mains de quelque vieux magister bredouillant l'alphabet à des marmots ². »

Au risque de *fournir des robes aux jeunes thons et des casaques aux olives*, Martial lance un nouveau livre, et demande aux Muses de *sacrifier encore, à sa perte, quelques feuillets de papyrus d'Égypte* ³.

Et ailleurs il se met en quête d'un illustre patronage pour échapper au déshonneur d'aller en quelque noire cuisine servir de papillotes huilées à des poissons, ou de cornets à l'encens et au poivre ⁴.

Dans sa plaisanterie de saturnales à Plotius Gryphus, Stace, l'ami de Martial, fait allusion au même usage :

« Ton livre, dit-il, a tout l'air de ces papiers d'enveloppes, moites encore des olives de Libye ; on dirait qu'il a servi de cornet à l'encens du Nil, ou bien au poivre de l'Égypte ; il sent encore la papillote d'anchois de Byzance ⁵.

¹ Martial, *Epigr.*, IV, 42.

Si te pectore, si tenebit ore
Nec ronchos metues maligniorum,
Nec scombris tunicas dabis molestas.
Si damnaverit, *ad salariorum*
Curras scrinia protinus licebit,
Inversa pueris arande charta.

² Horat., *Epist.* I, XX, 17-18.

Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
Occupet, extremis in vicis, balba senectus.

³ Martial, *Epigr.* XIII, 1.

Ne toga cordylis, ne pænula desit olivis,
.....
Perdite Niliacas, Musæ, mea damna papyros.

⁴ *Epigr.* III, 2. *Ad librum suum.*

Ne nigram cito raptus in culinam
Cordylas madida tegus papyro,
Vel thuris piperisque sis cucullus.

⁵ Stat., IV, 9, v. 11-13.

Causeries d'un curieux **La Chine**

Le poète comique Anaxandridès, né à Rhodes ou à Colophon, et qui florissait dans une grande richesse, au temps de Philippe, roi de Macédoine, affectait, ^{p.006} dit-on, de réciter ses pièces à Athènes, monté sur un cheval. La pièce, généralement pourvue de plus de verve que de correction, déplaisait-elle, un coup d'éperon emportait la scène et l'auteur en un autre lieu. Plus tard, il se fit justice et détruisit plusieurs de ses manuscrits. Chaméléon raconte, en effet, dans Athénée, que le jour où l'une des comédies d'Anaxandridès ne réussissait pas, le poète résigné *la donnait au droguiste pour la débiter par morceaux* ¹.

Les anciens faisaient pis encore : ils réalisaient avec le papier ce que traite *ex professo*, par ordre de matières, un savant livre de Rabelais, et ce qui donne le parfum à la piquante épigramme lancée par Piron contre les Beaunois. Catulle traite aussi crûment les Annales de Volusius ² ; et le grave Sénèque frappe du même ostracisme, mais à mots couverts, les pages ennuyeuses d'un autre annaliste... « *Quam ponderosi sint et quid vocentur* ³. »

Loin, bien loin de là aux usages de la Chine. Agir de la sorte serait sacrilège.

Le respect du Chinois pour le papier écrit ou imprimé est absolu. Voyant dans l'art de parler aux yeux par des caractères un don venu d'en haut, l'écriture à la main et l'impression, en tant que moyens de reproduction de la pensée, sont pour lui chose sacrée. D'où il suit que l'art de faire de l'encre, de même que tous les arts qui ont rapport aux sciences, est honorable à la Chine, où ce n'est que par les sciences que l'on ^{p.007} s'élève aux dignités ¹. Dès lors, une feuille écrite ou imprimée, fût-elle trouvée dans la rue, ne sera jamais foulée aux pieds ni employée à envelopper un paquet : on la recueille avec égard ; et dans

Quales aut Libycis madent olivis,
Aut thus Niliacmn, piperve servant,
Aut Byzantiacos olent Iacertos.

¹ Athen., l. IX, p. 374 de l'édition de Casaubon.

² Catulli, *Carm.*, XXXVI.

³ Senec., *Epist.* 93, *Ad Lucilium*.

Causeries d'un curieux
La Chine

le vestibule de chaque maison se trouve une cassolette à parfums, destinée à recevoir et à brûler les papiers, soit manuscrits, soit imprimés, devenus inutiles ou trouvés. Le thé, ainsi que tous les autres objets de commerce que la Chine envoie en Europe, ne sont jamais emballés que dans du papier blanc. C'est encore du papier blanc que les portefaix chinois emploient pour envelopper et porter les fardeaux de peu de poids. Ainsi encore, les mouchoirs étant à la Chine un objet de montre et de luxe extérieur, comme ils le sont pour nos femmes, tout grand dignitaire est suivi d'un valet qui, dans les visites de cérémonie, lui tient son crachoir et lui présente de petits papiers toutes les fois qu'il a besoin de se moucher. Ces papiers sont blancs, jamais écrits ni imprimés.

Ainsi chez nous, on peut jeter à sa guise l'argent par les fenêtres, jamais le pain, symbole vénéré par le peuple, respect que partagent les nations de l'Orient. On connaît, par exemple, ces fêtes instituées sous Louis XIV, aux Échelles du Levant, par un gentilhomme nommé de Gastines, chargé par le ministère de la marine de l'inspection des consulats en Orient. Ces fêtes, célébrées à nos quatre grandes solennités religieuses et à la fête du souverain, consistaient en une procession de tous les Français et protégés de France, qui^{p.008} venaient, en corps de nation, prendre le consul à son hôtel, pour l'accompagner au service divin et le reconduire ensuite à sa résidence. Occasions politiques de resserrer les liens de la nationalité française, et de la relever aux yeux des populations locales, curieuses de tout ce qui jette de l'éclat, ces solennités, qu'on appelle les Gastines, du nom du fondateur, se sont perpétuées de nos jours, telles qu'elles se passaient sous le grand roi. Un jour, à Alep, un des janissaires de l'escorte, qui ne se dérangeraient pas pour un monde, vint à apercevoir un morceau de pain tombé sur la route ; vite il descendit de cheval pour ramasser ce pain et le poser en dehors du chemin avec précaution.

¹ Voir [*Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, par le père Du Halde. Vol. I, p. 135.](#) Paris, 1735, in-fol.

Causeries d'un curieux
La Chine

Chose remarquable ! le même respect pour l'écriture, ce pain de la pensée, était professé par saint François d'Assise, dont l'histoire est si édifiante, la légende si touchante et si miraculeuse, et qui florissait dans les premières années du treizième siècle (saint François d'Assise naquit à Assise, en Ombrie, l'an 1182, et mourut le 4 octobre 1226). Rencontrait-il sur son chemin quelque lambeau d'écriture, il le relevait soigneusement, de peur de fouler aux pieds le nom du Seigneur ou quelque passage qui traitât des choses sacrées. Et comme un de ses disciples lui demandait pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des payens, il répondit :

— Mon fils, c'est avec les lettres de ces écrits que se forme le très glorieux nom de Dieu. Ce qu'il peut y avoir de bon en tout cela n'appartient pas plus aux payens qu'à tels autres hommes, mais à Dieu seul, de qui procédé tout bien. — Fili, litteræ sunt ex quibus componitur gloriosissimum Dei ^{p.009} nomen. Bonum quoque, quod ibi est, non pertinet ad paganos neque ad aliquos homines, sed ad solum Deum, cujus est bonum ¹.

Or, si la Chine a le même respect que saint François pour le moindre chiffon volant, que sera-ce donc pour l'écriture qui aura une signification réelle ? Que sera-ce pour celle des aïeux ?

Les aïeux, dans le Céleste Empire, où le culte domestique est le premier des cultes, sont les dieux Lares de l'antiquité. Là, toute maison, palais ou chaumière, a son autel de famille, où, chaque jour, le fils pieux se prosterne et brûle des bâtons d'encens en l'honneur de ceux qui ne sont plus. Leurs autographes ne pouvaient donc manquer de devenir l'un des principaux objets de cette touchante superstition des souvenirs. La religion des ancêtres enfanta naturellement le culte des hommes utiles au bien-être ou à la gloire de la patrie, et le goût de leurs autographes devint bientôt une passion générale. L'autographe fut

¹ Thomas de Celano, X. Cf. *Œuvres d'Ozanam*, t. V, pp. 50-51.

Causeries d'un curieux
La Chine

comme une vivante émanation de leur personne, comme une antiquité contemporaine qui doubla le respect et consacra l'hommage.

En Europe, ce genre de curiosité a ses marchés, ses entrepôts, ses prix courants ; en Chine, il a fait constamment l'objet, sinon d'un commerce patent proprement dit (car on n'y admet point cette expression pour les reliques des hommes célèbres), au moins d'une sorte d'appréciation vénale qui n'a jamais eu de limites certaines, et s'est toujours mesurée, comme en ^{p.010} Europe, sur la rareté, l'importance et l'état de conservation des pièces, sur la célébrité, le rang et les vertus des hommes dont elles étaient émanées.

Indépendamment du sens moral attaché à la conservation de tout écrit de personnage illustre, la partie purement graphique de la pièce, la beauté de l'écriture eut aussi son intérêt. En effet, pour peu qu'on examine le système d'écriture usité en Chine depuis la fondation de cet empire par l'empereur Fou-Hi, deux mille neuf cent cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, suivant les traditions chinoises, plus hardies, il est vrai, que prouvées, on se rend facilement compte de la passion autographique dont les Chinois nous fournissent l'exemple. Déjà ils étaient un peuple calligraphe, amoureux de l'élégance dans le trait de plume en des temps où, chez les autres peuples plus ou moins civilisés du globe, on n'avait même pas de mot propre pour rendre l'idée attachée maintenant au mot *autographe*.

Les auteurs les plus anciens dont la Chine possède les récits ne font pas remonter leurs écrits authentiques au delà du cinquième siècle avant notre ère. Tout ce qui est antérieur ne repose que sur des traditions ou sur des mémoires qui se sont presque tous perdus dans la grande conflagration des livres par le fondateur de la dynastie des Tsin, l'empereur Che-Hoang-Ti, cent soixante ans avant l'ère chrétienne. On s'accorde à raconter sur ces époques obscures qu'au temps où les Chinois passèrent de la vie sauvage à la vie sociale et civilisée, ils commencèrent à exprimer leurs idées au moyen de nœuds de laine ou de soie, de diverses couleurs, attachés à des cordelières ^{p.011} fixées à leur ceinture, comme le faisaient les aborigènes du Pérou à l'époque de

Causeries d'un curieux
La Chine

la conquête. Chez les Péruviens, ces nœuds s'appelaient *quipos*, autographes étranges dont quelques-uns ont eu les honneurs de la traduction. Qu'était-ce en réalité que cette espèce d'autographes ? C'était une correspondance entre deux amants, dans laquelle la délicatesse des sentiments exprimés a révélé toutes les ressources que des moyens aussi bornés pouvaient fournir à l'imagination. Aujourd'hui encore, les sauvages de la Louisiane et du Canada se servent, pour le même usage, d'espèces de chapelets. Le langage des fleurs pourrait être regardé comme une variété de cette langue symbolique.

Si l'on en croit encore les vieilles traditions de la Chine, les caractères y furent inventés par un nommé Paou-Che. Avant d'être phonétiques, ils furent idéographiques ou figuratifs, et analogues, jusques à un certain point, aux hiéroglyphes de la vieille Égypte. Les mots *poisson, oiseau, tortue, cerf, dragon, éléphant* et mille autres, étaient représentés par l'image même de ces êtres, et parlaient aux yeux en même temps qu'à l'esprit. On inventa ensuite certains caractères de formes conventionnelles comme celles de nos animaux de blason. Dès lors, tout homme de loisir, tout calligraphe adroit s'appliqua à donner à ces représentations le naturel et la grâce compatibles avec les formes consacrées ; et quand un talent calligraphique venait à percer la foule, ses écrits étaient recherchés, imités, reproduits sur la pierre ou sur le bronze. Les Mémoires historiques sur les peintres célèbres, par Tchang-Yen-Youen, cités dans ^{p.012} *l'Encyclopédie chinoise*, disent :

« Les ministres de la dynastie des Tchéou (1134-256 avant notre ère) instruisaient les fils de l'empereur dans les six sortes d'écriture, dont la troisième était dite « représentant la forme *siang hing*. » C'est cette espèce d'écriture qui a donné l'idée de la peinture « *hoa* ».

On sait alors que si l'écriture et la peinture ont des noms différents, leur essence est la même.

Mais les besoins toujours croissants d'une littérature en progrès firent à la longue abandonner les formes purement pittoresques de

Causeries d'un curieux **La Chine**

l'écriture primitive. L'invention du papier amena, comme chez tous les peuples, la substitution d'un pinceau léger et flexible au style de fer ; et un nouveau système graphique, compliqué, il est vrai, dans ses détails, mais admirable dans son principe et son application, changea d'objet l'émulation des calligraphes. Plusieurs classes de caractères furent adoptées ; et, parmi ces classes, celle des caractères combinés, dont la diversité d'associations produisit autant de significations diverses. Ainsi, la combinaison des caractères *soleil* et *lune*, qui dans l'ordre physique expriment *clarté*, *éclat*, *splendeur*, signifiaient, dans un sens moral et métaphorique, *noble*, *fameux*, *illustre*. L'*oubli* fut figuré par l'union des caractères le *cœur* et la *mort* ; l'*inconstance* et la *légèreté* eurent pour symbole l'union des signes *pensée* et *jeune fille* ; *flatter* fut représenté par les signes *mot* et *lécher* ; *se vanter* par *montagne* et *parler*. Là encore il y eut analogie entre la Chine et l'Égypte dans les opérations de l'esprit pour la formation de la langue. La grammaire égyptienne de Champollion le p.013 jeune contient en effet une série d'images ou signes généraux ou spéciaux qui rentrent dans le même système et qui ont servi à déterminer des nuances de la pensée en une certaine classe d'hiéroglyphes. Par exemple, deux jambes en marche signifient le *mouvement* ; un bras exprime la pensée d'*action* ; la représentation d'une mère allaitant son enfant veut dire *nourrir* ; un homme renversé à terre signifie *défaite*, et ainsi de suite. Des images simples les hiérogrammates allèrent, suivant le caprice de leur imagination, aux images de plus en plus composées.

Du moment que la transformation fut opérée en Chine, le goût des curieux d'autographes reçut une direction nouvelle, et ces curieux composèrent presque toute la partie lettrée de la nation chinoise. N'ayant plus à s'inquiéter de la ressemblance des objets, ce fut la symétrie des traits nombreux dont chaque lettre se compose qu'on rechercha ; ce fut l'harmonie des pleins et des déliés ; ce fut la vigueur, la légèreté des contours, en un mot, le talent calligraphique, signe infailible d'une grande habitude du pinceau, d'une grande persévérance au travail, par conséquent d'une grande érudition, si ce n'est d'un

profond savoir. Car, hâtons-nous de le dire, il n'en est point chez les Chinois comme dans nos pays d'Occident, où une belle écriture peut être l'apanage d'un esprit peu cultivé. Chez eux, il y a corrélation nécessaire entre l'habileté calligraphique et l'instruction, parce que l'une et l'autre ne peuvent s'acquérir qu'en même temps, et pour ainsi dire par le même procédé, à savoir l'étude, sous toutes les formes possibles, matérielle et ^{p.014} intellectuelle, des grands monuments de la littérature chinoise. En un mot, la calligraphie en Chine n'est pas seulement un art, mais une science. On y possède un grand nombre d'écritures diverses, comme les anciens avaient la moulée, l'onciale, la cursive, comme nous avons la gothique, la moulée, la bâtarde, la coulée, la ronde, l'italique, l'anglaise, etc. On rapporte même qu'un empereur, Kien-Loung, ami des lettres et littérateur lui-même, fit écrire, l'an 1742, en trente-deux espèces de caractères ou écritures différentes, un poème dont il était l'auteur, et où il chantait Moukden, la capitale de l'empire.

Aussi n'est-il pas surprenant que, dans les examens rigoureux où, par la collation des divers degrés aux lettrés, on ouvre aux hommes d'étude la carrière du mandarinat, on attache une égale importance à la composition et à l'écriture, à l'érudition et à une connaissance exacte des parties constitutives de chaque lettre classique. C'est à ce point que, pour ceux qui aspirent à devenir membres de l'académie de Péking, c'est l'empereur en personne qui examine les compositions, qui compte les traits des caractères employés, qui vérifie le parallélisme que doivent avoir les lignes de caractères dans tous les sens. On est donc sûr, quand on a affaire à un *Hân-Lin* ou académicien, de traiter tout à la fois avec un érudit, un littérateur distingué et un homme habile dans l'art calligraphique de son pays.

Bien entendu, les Chinois ont, comme nous, la cursive rapide, l'écriture à main levée. Tel pinceau qui aura formé de beaux caractères à main posée cessera ^{p.015} parfois d'être lisible à main levée. J'ai vu des autographes de l'avant-dernier vice-roi de Canton, le mandarin Yèh, mort dans l'Inde, prisonnier de l'Angleterre, déclarés illisibles par nos

Causeries d'un curieux
La Chine

interprètes, tandis que d'autres écrits du même personnage étaient des morceaux de véritable calligraphie. Il en est de même des autographes du précepteur du prince impérial, le vice-roi Ki-Ing, haut commissaire de l'empereur, signataire de notre premier traité avec la Chine, en 1844, nommé aussi plénipotentiaire, mais non admis, pour le traité nouveau signé par M. le baron Gros, et qui, dit-on, victime du vieux parti chinois, aurait payé de sa vie l'ouverture de son pays à la civilisation européenne. Du moins, l'annonce de la sentence capitale a été insérée dans la gazette officielle de Péking, du 23 juin 1858. Ce n'est pas, il est vrai, une raison suffisante de croire que cette sentence ait été mise à exécution, attendu que lorsqu'il s'agit des hauts personnages de l'empire, et surtout d'un parent de l'empereur, la cour de justice prononce très souvent des dégradations, l'exil ou même la mort, sans que les condamnés quittent pour cela leurs fonctions et changent en quoi que ce soit leur manière de vivre. Seulement, ils s'abstiennent de porter les insignes des dignités dont ils ont été nominalement dépouillés. On croit cependant, sur le témoignage de voyageurs qui arrivent de la Chine, que l'ordre a été envoyé par l'empereur au malheureux Ki-Ing de se donner la mort, et que cette injonction a été intimée avec trop de sévérité pour qu'il ne s'y soit pas soumis en avalant du poison en présence des commissaires porteurs du rescrit impérial.

@

CHAPITRE II

@

p.016 Les Chinois sont si fort idolâtres de leur écriture, telle qu'elle a été modifiée et fixée, il y a environ deux mille ans, sous la célèbre dynastie des Hân ; les caractères de cette écriture offrent un aspect si élégant, lorsqu'on leur donne une certaine dimension, qu'il s'est introduit dans le pays, depuis ces temps reculés, l'habitude d'orner l'intérieur des édifices publics, des temples et des maisons particulières, de pancartes chargées de sentences ou de maximes écrites à la main, en caractères plus ou moins gigantesques, rappelant nos lettres d'affiches ou d'enseignes. Là se déploie tout ce que l'art de la calligraphie a pu produire de plus merveilleux, comme en ces grandes pages calligraphiques encadrées qui font l'ornement habituel des palais et des maisons de la classe moyenne à Constantinople, où l'étude approfondie de la beauté des caractères est l'une des branches les plus soignées de l'éducation. Chose curieuse ! l'antiquité avait aussi l'usage de ces cartouches. On le retrouve dans l'ancienne Égypte ; et, du temps de Polybe, il était d'usage en Grèce de tracer de courts résumés historiques sur les murs intérieurs des maisons ¹. Le fameux palais du mandarin Pan-Se-Tchen, à une lieue de Canton, où se sont passées toutes les conférences de M. de Lagrené avec Ki-Ing, ce palais où furent p.017 célébrés les premiers traités, a pour principal ornement intérieur de grandes pancartes d'autographes ou de *fac-simile* des plus beaux génies du Céleste Empire.

La grande pagode de Canton est ornée d'une multitude d'inscriptions semblables, soit originales, soit reproduites d'après l'écriture de personnages célèbres. Lors de la dernière descente de l'expédition gallo-anglaise à Canton, en 1858, le gouverneur général de la province fit prier les chefs alliés d'ordonner que les pagodes fussent respectées. Son vœu a été accompli.

¹ V. Polybe, l. V, ch. 33.

Causeries d'un curieux
La Chine

On comprendra qu'on n'ait pas eu les mêmes égards pour le palais personnel du général tartare Moncktanar. M. le baron Gros en a fait enlever une inscription solennelle montée dans un cadre de deux mètres de long sur un de large, cadre de bois d'un admirable travail. L'inscription, en caractères gigantesques, signifie :

QUAND L'OCCASION DE FAIRE LE BIEN SE PRÉSENTE, SAISIS-LA, ET
REMERCIE LE CIEL.

Le Chinois ne ménage pas la splendeur morale de ses sentences ; mais le mensonge est sa vertu.

Comme musée autographique, on vante surtout un grand temple de Péking dédié à Confucius. Celui-là, de même que le palais de Pan-Se-Tchen et la pagode de Canton, n'a également pour toute décoration que des pancartes d'autographes. Malheureusement, nulle relique ne s'y trouve de la main de cet immortel philosophe, qui mourut cinq cents ans avant Jésus-Christ. Ses autographes se sont perdus, quoiqu'on en ait de deux cents ans plus vieux. Si la nation eût eu ce bonheur ^{p.018} d'en posséder encore de Confucius, ils seraient conservés religieusement dans ce temple, comme se conservait autrefois dans la citadelle d'Athènes l'olivier sacré que, suivant la tradition, Minerve elle-même avait donné à l'Attique, et qui, selon Pline l'Ancien, fleurissait encore de son temps. Les pancartes des murailles du temple de Péking sont de l'écriture des empereurs qui ont régné en Chine depuis deux mille ans.

C'est en effet une coutume qui remonte aux temps les plus anciens, que tout empereur, en arrivant au pouvoir, écrive *de sa propre main* deux sentences à la louange du grand Koung-Tseu ou Koung-Fou-Tseu, dont, par corruption, nous avons fait un savant en *us*, en l'appelant Confucius, et qu'il les suspende lui-même en *ex-voto* dans le temple consacré au plus sage des Chinois. Ainsi s'échelonnent, avec les âges, les chapeaux des cardinaux sur les murailles des églises de Rome dont ces cardinaux ont été les titulaires.

L'empereur Khang-Hi a fait plus, il a composé des commentaires sur les livres canoniques du grand philosophe.

Mais cet hommage à Koung-Fou-Tseu n'est pas, dans la pensée des peuples de la Chine, un vain souvenir d'étiquette, c'est comme un serment prêté par la puissance au génie modeste du bien. Et, chose digne d'étonnement et d'admiration ! tandis que, dans notre Europe, l'orgueil d'un vainqueur jouit des débris de la ruine du vaincu ; tandis que la guerre et le fanatisme religieux ou politique brisent les statues, broient les inscriptions et les épitaphes de leurs ennemis, traitent les vivants connue s'ils étaient morts, et les morts ^{p.019} comme s'ils étaient vivants ; jamais en Chine les nombreuses révolutions qui ont amené tant de changements de dynastie n'ont profané cette collection précieuse. L'élève d'Aristote, le grand Alexandre, fit épargner, dans le sac de Thèbes, la famille de Pindare et la maison qu'il avait habitée ; là, c'est un peuple tout entier qui montre le même respect pour le nom de son philosophe, qu'il appelle par excellence le Père, tant fut toujours générale et profonde la vénération des races diverses de la Chine pour les reliques du génie ! On ne voit nulle part qu'aucun temple de Confucius — la véritable incarnation chinoise, en quelque sorte le dieu domestique entre les dieux — ait été violé, tandis que cela est arrivé souvent en Chine aux pagodes bouddhiques dédiées au dieu indien Fô.

L'avènement impérial consacré par l'éloge de Confucius n'est pas la seule circonstance où l'empereur écrive des autographes solennels. Il y a des siècles qu'à l'occasion de grandes calamités publiques, d'infortunes de famille ou de souffrances personnelles, le souverain du Céleste Empire, unique médiateur entre son peuple et le Ciel, adresse à Dieu des prières publiques qu'il écrit de sa propre main et consacre avec certaines formalités éclatantes.

Sous l'empereur Tching-Tang, fondateur de la dynastie des Chang ¹, l'empire fut désolé par une sécheresse affreuse qui dura sept années, et réduisit les populations à la plus cruelle misère. Les astrologues, consultés par l'empereur, furent d'avis que pour calmer ^{p.020} la colère du Ciel il n'y avait d'autre moyen que de lui offrir des holocaustes humains.

¹ Les Chang ont régné de 1766 à 1123 avant l'ère chrétienne.

Causeries d'un curieux
La Chine

— Dans quel but, répondit Tching-Tang, demanderais-je au Ciel le bienfait d'une pluie féconde, si ce n'est pour soulager les souffrances de mes peuples ? Comment donc pourrais-je les convertir eux-mêmes en victimes ? Si le sang humain est nécessaire pour fléchir les rigueurs du Ciel, je verserai plutôt le mien.

Plein de cette pensée de dévouement, l'empereur se condamna au jeûne le plus rigoureux, se coupa les cheveux et les ongles, sacrifice aussi grave pour un Chinois de haut lignage, que pour un hidalgo espagnol de couper sa moustache, ou pour un Persan de nos jours de couper les boucles de cheveux qui tombent derrière ses oreilles. Il attela à un char dépourvu de tout ornement un cheval de robe blanche, prit une provision de racines sauvages, et s'enfonçant au milieu d'une forêt déserte, il adressa au Ciel la prière suivante qu'il écrivit de sa main :

« Daignez, Ciel Suprême, ne pas affliger le peuple à cause de ma faiblesse. Je vois plusieurs ordres de choses dans lesquels je puis craindre d'avoir failli. Serait-ce dans la rectitude des lois ou dans le gouvernement du peuple ? Serait-ce dans le luxe des maisons ou dans le nombre des concubines ? Serait-ce enfin dans l'avidité des présents ou des flatteries de la cour ?

L'empereur avait à peine fini cette invocation, qu'une pluie générale et abondante rendait à l'empire la fraîcheur et la fertilité ¹.

p.021 Voici la prière que l'empereur Khien-Loung chargea son ministre de l'intérieur d'aller faire en son nom dans le temple du dieu de la Pluie, le jour du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance :

« C'est par l'union de votre toute-puissante vertu avec celle du Ciel que toute chose existe et se reproduit. Vos bienfaits se répandent sur la terre comme les vastes eaux d'un fleuve ou comme celles de l'Océan. La foudre et les nuages sont dans votre main les instruments de votre puissance. Sous votre action, tous les êtres reprennent de la vigueur et se

¹ Tiré des Annales *ŒI-che-i-che*.

Causeries d'un curieux
La Chine

développent avec exubérance. Si, à des époques régulières et sous la coïncidence de certains signes célestes, une pluie abondante vient féconder nos champs, n'est-ce pas à votre intervention invisible et régulatrice que nous le devons ? Quant à moi, pendant les quatre-vingts ans que j'ai vécu, je n'ai eu qu'à vous offrir des actions de grâces pour la constante fertilité dont les laboureurs ont eu à s'applaudir. Aussi viens-je vous présenter ces humbles offrandes en vous suppliant de les avoir pour agréables ¹.

Une grande sécheresse avait de nouveau désolé l'Empire du Milieu en 1832 : l'empereur Tao-Kouang, père du souverain aujourd'hui régnant, adressa au Ciel, le 24 juillet, pour obtenir de la pluie, la prière suivante, qui est une sorte de confession expiatoire :

« Ciel Suprême ! si l'empire n'était point affligé par des intempéries inusitées, je n'oserais pas vous adresser ^{p.022} cette prière hors de saison. Mais cette année, contrairement aux phénomènes habituels, l'été s'est écoulé sans une goutte de pluie, de telle sorte que non seulement les plantes se sont trouvées exposées aux plus dures souffrances, mais les animaux, mais les hommes eux-mêmes et les insectes, à l'instar des végétaux, ont presque cessé de vivre.

Placé, en ma qualité de représentant du Ciel, à la tête du genre humain et responsable de l'ordre et de la tranquillité du monde, je me suis privé de sommeil et de nourriture, et j'ai livré mon âme à la douleur et à l'angoisse. Et cependant aucune averse bienfaisante ne m'a été accordée.

Il y a peu de jours encore, je me suis condamné au jeûne et j'ai offert de gras sacrifices sur l'autel des dieux de la Terre ; mais si quelques nuages se sont groupés et ont répandu

¹ Voir la *Description illustrée des fêtes données à Pékin à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'empereur Khien-Loung*.

Causeries d'un curieux
La Chine

quelques gouttes, il n'y eut pas assez de pluie pour causer une renaissance.

Si j'élève mes regards vers le Ciel, je vois que tout y est bienveillance et amour. La seule cause des calamités qui accablent l'empire réside dans la gravité, chaque jour croissante, de mes fautes ; dans le peu de religion, dans le peu de sincérité que je pratique. Voici pourquoi il m'a été impossible de fléchir le cœur du Ciel et d'attirer sur mon peuple ses magnanimes bénédictions.

En compulsant avec respect les archives, j'ai trouvé que, dans la vingt-quatrième année de son règne, mon impérial aïeul Khien-Loung s'est livré avec ferveur à un exercice solennel de purification morale. Mille motifs m'engagent à imiter cet exemple et à faire ^{p.023} en toute conscience l'examen de mes défauts et de mes erreurs, dans l'espoir d'en obtenir le pardon.

Je me demande donc si j'ai été irrévérencieux dans les sacrifices ;

Si l'orgueil et la prodigalité se sont emparés de mon cœur sans que je m'en sois aperçu ;

Si j'ai apporté de la négligence dans le gouvernement, au lieu d'y consacrer tous les efforts dont j'étais capable ;

Si j'ai tenu des discours inconvenants dignes de reproche ;

Si j'ai gardé la plus stricte équité dans la distribution des récompenses et l'infliction des châtiments ;

Si j'ai pressuré le peuple ou porté atteinte à la propriété en élevant des monuments ou en construisant des maisons de plaisance ;

Si j'ai désigné pour les emplois publics des personnes incapables, qui, par leur mauvaise gestion, aient mécontenté ou maltraité le peuple ;

Si les opprimés ont été privés de moyens de recours ;

Causeries d'un curieux
La Chine

Si dans la persécution des sectes hétérodoxes on n'a pas impliqué des innocents ;

Si mes magistrats ont méprisé le peuple et refusé de prendre soin de ses intérêts ;

Si, dans les opérations militaires sur les frontières de l'Ouest, le sang humain n'a pas été répandu à flots en vue de récompenses impériales ;

Si les secours envoyés aux provinces du Sud en détresse ont été distribués à propos, ou si l'on y a laissé le peuple mourir de faim dans les fossés de la route ; p.024

Si la pacification des rebelles du Houan et de Canton a été conduite avec prudence, ou si les habitants ont été indistinctement enveloppés dans le même sort.

Tous ces sujets ont profondément préoccupé mon attention, et je me suis dit que mon pressant devoir est d'y appliquer la ligne d'aplomb et de faire les plus courageux efforts pour corriger ce qui est vicieux, n'oubliant pas, en outre, qu'il doit y avoir encore en moi bien des fautes qui ne se sont pas présentées à mon esprit dans cet examen de conscience.

Prosterné donc devant le Ciel Suprême, je le supplie de pardonner à mon ignorance et d'opérer ma conversion, car c'est pitié que des milliers d'innocents souffrent pour un seul homme. Mes fautes sont nombreuses : il est impossible de m'en excuser. Cependant, l'été s'écoule, l'automne arrive, une plus longue attente, ô Ciel ! serait désastreuse.

C'est pourquoi, le front dans la poussière, je prie le Ciel Suprême de hâter notre délivrance en nous accordant promptement une pluie bienfaisante qui sauve la vie du peuple et rachète autant qu'il est possible mes propres iniquités.

O Ciel Souverain, jetez les yeux sur ces choses ! O Ciel Souverain, daignez avoir pitié de nous ! Mon chagrin, mes

Causeries d'un curieux
La Chine

alarmes, mes craintes amères dépassent toute expression humaine.

Prière offerte avec les plus profonds sentiments de vénération.

La gazette de Péking du 29 juillet 1832 rapporte qu'après que l'empereur eut jeûné et récité cette prière devant l'autel du Ciel, le jour même, à huit ^{p.025} heures du soir, le ciel s'est couvert de nuages, s'est embrasé d'éclairs, et une pluie des plus abondantes est venue rendre la vie à la contrée. Le lendemain et les jours suivants, les divers préfets des provinces voisines annoncèrent à Péking une pluie également abondante.

À en croire l'opinion de la dynastie actuelle, il ne faudrait pas attribuer le même caractère aux prières que composait l'empereur Tsin-Tche-Hoang-Ti, le même qui, environ un siècle et demi avant Jésus-Christ, fit construire la grande muraille, et qui, afin de passer aux yeux de la postérité pour le seul fondateur de l'empire, ordonna, sous peine de mort, la destruction de tous les livres qui se trouvaient en Chine. Il avait imaginé la singulière coutume d'adresser aux dieux, aux esprits et aux démons, des lettres autographes dont le contenu devait rester un mystère pour tout autre que pour l'empereur qui les avait écrites.

Ces lettres, tracées avec une grande solennité sur des pièces de soie, contenaient, à ce qu'on suppose, telles formules plus ou moins cabalistiques que le Fils du Ciel croyait propres à obtenir des dieux la prospérité, la paix de l'empire, une descendance nombreuse, la santé et une longue vie.

L'autographe impérial était roulé et renfermé premièrement dans un étui d'or, puis dans une boîte de jade qu'on enterrait profondément sur une des plus hautes montagnes de l'empire. Là une garde imposante était chargée de veiller sur ce précieux dépôt, de peur qu'une main indiscreète ne vînt l'enlever et profaner par la publicité l'écrit sacré dont les dieux seuls ^{p.026} devaient prendre connaissance. On appelait ce genre d'autographes mystérieux *Foung-Chan*.

La plupart des dynasties postérieures aux Tsin suivirent cette coutume, dont on trouve des applications curieuses sous la dynastie

des Soung, dans le onzième siècle. La dynastie régnante regarde cette pratique comme immorale, et s'en est abstenue jusqu'à ce jour. On suppose, je ne sais sur quelle donnée, très probablement gratuite, qu'en ces lettres si mystérieuses et si secrètes, les empereurs entraient, sur les principes générateurs, dans des détails que la science elle-même, qui interroge sans scrupule les secrets et les sources de la vie, aurait eu peine à ne pas trouver indécents.

Au changement de chaque dynastie, ces tombeaux d'autographes ont presque toujours été violés. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient livré leur intime pensée. On rapporte en effet qu'aucun écrit n'a été retrouvé lisible, soit que le tissu en eût été pourri par l'humidité du sol, soit que l'encre n'eût pas été de nature à résister pendant un très long cours d'années.

Parmi les plus curieuses institutions des Chinois, il faut compter ce qu'on appelle le Bureau Historique : *Kouo-se-Kouan*, établi à Péking depuis nombre de siècles, et qui, de nos jours, est encore en pleine activité ¹. Deux classes d'historiographes y tiennent la plume : les uns recueillent la chronique publique, les faits de l'histoire générale ; les autres, les faits, p.027 gestes et dits du prince, des ministres et des grands. Chacun enregistre à part, en secret et de sa main, tout ce qu'il apprend dans la sphère spéciale de ses recherches, signe ses mémoires et les jette dans la gueule de bronze de vastes coffres scellés en une salle *ad hoc* : menaces historiques qui émeuvent plus d'une conscience. Chez nous, le rêveur abbé de Saint-Pierre, cette réputation qu'on s'empresse d'accepter sur parole pour ne pas avoir l'ennui de lire ce qui l'a établie, avait imaginé, à travers toutes ses utopies, de remplacer l'histoire par un travail régulier confié à six annalistes de choix, recevant deux mille livres de traitement. Mais dans son plan, il avait oublié les garanties chinoises de véracité ². On raconte qu'à la Chine, le général Tsouéï-Tchou, qui avait tué son roi Tsi-

¹ L'almanach impérial de la Chine donne le nom des personnes qui le composent.

² *Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre*, par Édouard Gomny. 1 vol. Paris, Hachette, 1859. On sait que J. J. Rousseau avait, sur la demande de madame Dupin, commencé l'analyse des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre. Il a donné quelques fragments de son travail, mais l'ennui lui a fait tomber la plume des mains.

Tchoang-Koung, pour l'avoir surpris en conversation criminelle avec sa femme, de beauté renommée, destitua les annalistes qui avaient enregistré son meurtre, et poursuivit de toutes ses violences le président de la commission. S'étant assuré que les nouveaux historiographes avaient rapporté les mêmes faits, il fit mourir tout le bureau et supprima l'institution. Vaine fureur ! l'empire fut inondé d'écrits publics, toujours renaissants, qui proclamaient sur tous les tons la honte et l'attentat de Tsouéï-Tchou, et force fut, pour arrêter ce flot accusateur, qu'il rétablît le bureau. Tout ce qu'il ^{p.028} gagna, c'est que la bouche de bronze s'ouvrit au récit du présent comme au récit renouvelé du passé. On rapporte également que, sans chercher à influencer les rédacteurs de sa propre histoire, l'empereur Taï-Tsoung, de la dynastie des Tang, avait demandé au bureau historique de lui montrer la chronique qui le concernait ; le président s'y refusa d'abord obstinément :

— Qu'est-ce à dire ! s'écria l'empereur ; qu'y a-t-il donc en tout cela qui puisse m'être caché ? Aurais-je, à mon insu, commis des fautes que vous voulussiez transmettre à la postérité sous de noires couleurs ?

— Si cela était, répondit le président, il ne serait pas en mon pouvoir de les cacher, quelque douleur que j'eusse à les écrire. Et tel est même l'impérieux devoir de mon emploi, que je ne pourrai taire la conversation que vous venez d'avoir avec moi.

Enfin, le président se détermina à donner au souverain un résumé des écrits renfermés dans le coffre de sa dynastie. Depuis lors, l'exception a passé en coutume, et chaque empereur reçoit de temps à autre un abrégé historique des événements de son règne. C'est le seul cas où s'ouvrent les boîtes inexorables, et il faut la chute d'une dynastie pour que le secret de ces nouvelles à la main adressées à la postérité soit violé, et que des récits, choisis parmi les plus intéressants, deviennent de l'histoire publique.

Le respect inné des Chinois pour leurs princes attache une valeur inappréciable à tout écrit de la main du maître. Aussi, les ordonnances impériales revêtues de l'approbation suprême au pinceau rouge sont-

elles chose sacrée. L'usage de l'encre rouge, ^{p.029} dans les écrits officiels, est réservé à l'empereur, comme l'était le vélin pourpré aux empereurs byzantins et d'Occident, à l'époque carlovingienne ; et comme, de nos jours, la couleur blanche est réservée, chez nous, pour les affiches du gouvernement. Les représentants les plus élevés du Fils du Ciel ont seulement, par une sorte de délégation, le droit de frapper leur grand sceau à l'encre rouge sur les actes signés par eux au nom du souverain, ou d'inscrire de cette couleur la date des documents. Les rescrits signés de l'empereur sont expédiés dans les provinces aux vice-rois ou gouverneurs généraux chargés de les faire exécuter. Mais, à la fin de l'année, ordonnances, rescrits, ordres impériaux doivent être renvoyés à Péking et déposés aux archives générales de l'empire. Malheur au fonctionnaire imprudent, qui égarerait un de ces originaux sacrés ! Il serait infailliblement mis en jugement, et courrait risque de destitution. Sans la protection de cette clause pénale, la rage autographique arrêterait les édits au passage et braverait le sacrilège pour satisfaire à ses joies secrètes. Qu'on en juge par le prix payé pour l'autographe d'un empereur, celui de Kang-Hi, contemporain de Louis XIV : on a donné en Chine jusqu'à mille francs d'un de ces petits papiers, écrits à l'encre rouge, qu'à son lever ce prince avait accoutumé de faire passer à ses courtisans qui venaient demander de ses nouvelles, le premier et le quinze de chaque mois ; et ces papiers, marques insignes de la faveur impériale, que contenaient-ils ? Ces simples mots :

Moi (l'empereur), je me porte bien.

^{p.030} Les empereurs de la dynastie mongole ne prenaient même pas autant de peine pour signer, ils se bornaient à apposer à l'encre rouge la marque de deux doigts : le pouce et l'indicateur, ouverts. Les hauts mandarins, membres des grands conseils, avaient aussi le privilège de la signature du doigt, c'est-à-dire qu'ils paraphaient de la marque de leurs doigts les pièces qui leur étaient soumises. Tous les anciens Mongols trempaient ainsi leurs doigts dans de la couleur rouge et en mettaient l'empreinte sur tout écrit dont ils voulaient attester l'authenticité. Cette marque tenait lieu de signature. On fait encore de

même de nos jours, en plusieurs provinces de la Chine, pour sanctionner quelques transactions. Le dalaï-lama faisait mieux : il trempait toute la paume de sa main dans du vermillon et en frappait certains actes officiels ¹. Je doute que l'on possède des pièces authentiques des premiers chefs franks et gaulois ; mais on rapporte que c'était aussi leur façon expéditive de signer. Cet usage a été également celui des antiques souverains de la Turquie, et voilà pourquoi le *toughra* ou chiffre du Grand Seigneur, qui figure en tête de tous les actes publics de grand office, affecte encore de nos jours, par tradition, dans la disposition des lettres, la forme d'une main ouverte ².

p.031 Le *Moi* de l'empereur moderne de la Chine est un vocable particulier au Fils du Ciel, et dont personne ne saurait faire usage ³. C'est là ce qu'on a payé si cher de la main de Khang-Hi. L'adulation européenne, l'adulation vivante ou posthume, si ingénieuse cependant à s'attacher à la personne et même à la cendre des princes, tant qu'il y couve encore quelque reste de chaleur, n'a jamais été si loin. Il n'y a que les curieux d'autographes capables d'une pareille frénésie.

Quelles émotions ce fanatisme éprouverait-il donc devant une pancarte que j'ai en ce moment sous les yeux, et qui provient du riche cabinet de Ki-Ing ? Elle est de la main de l'empereur Siuèn-Tsoun, qui florissait au neuvième siècle de notre ère. Cette écriture, bien constatée, donne une date certaine à la pancarte, qui est à la fois une pièce autographe précieuse et un vrai chef-d'œuvre d'art calligraphique d'auteur inconnu. Le rouleau fut adressé par l'empereur à une maîtresse, dont il était éperdument épris. À côté d'une aquarelle représentant la maison de plaisance de cette favorite, l'empereur a écrit des vers de sa composition pour célébrer son idole. Plus loin, sous un dais de verdure et de fleurs, celle-ci, d'une beauté ravissante, écoute, les yeux baissés, l'éloge de ses charmes, soupiré par la bouche

¹ *Description de la Chine sous le règne de la dynastie mongole, traduite du persan de Rachid-Eddin*, par Jules Klaproth. Paris, Imprimerie Royale, 1833, pp. 25 et 26.

² Sultan Amurat III, qui vivait au quatorzième siècle, fit exception à cet usage ; il donnait à son *toughra* la forme d'une panthère à queue relevée du bout.

³ Quelques-unes des feuilles sacrées signées de ce *Moi* sont aujourd'hui en Europe ; nous en reparlerons plus loin.

impériale. Au feu poétique que le Fils du Ciel lui communique, et dont la chaleur ne se calcule point à la durée, on voit qu'il n'était pas de la froide religion des Guèbres, qui se bornaient à souffler sur leur ^{p.032} divinité avec un éventail. Voilà une pancarte qu'un Chinois ne pourrait regarder qu'avec un soupir, et ce soupir vaudrait un poème.

Dans la plus humble chaumière, comme dans le palais le plus fastueux, chez l'ignorant comme chez le Hân-Lin, le Chinois étale avec fierté ses autographes, en tant qu'autographes, ensuite comme monuments de l'intelligence, quand ils ont un caractère religieux, littéraire ou philosophique. Mais, autant que ses moyens le lui permettent, il ne se contente pas de la première pancarte venue. Le riche veut avoir, dans une pièce, des inscriptions qui datent de la dynastie des Thang, c'est-à-dire des septième et huitième siècles ; dans une autre, quelques-unes de ces sentences que l'empereur Ming-Hoang-Ti écrivait de sa main au huitième siècle, et donnait en récompense pour des actions d'éclat. Ou bien, à défaut d'un écrit d'un si ancien monarque, on veut avoir quelqu'un de ces mots d'éloge en quatre ou six caractères, qu'à son exemple ses successeurs adressaient à des hommes vertueux, à des beautés célèbres, à des artistes illustres, pour les honorer. Ainsi, l'empereur Taï-Tsou, qui monta sur le trône en 1368, et fut la souche de la dynastie des Ming, voulant récompenser les services éclatants du prince Leao, lui envoya une pancarte sur laquelle était écrit de sa main le compliment suivant, que le prince suspendit sur-le-champ avec dévotion dans son appartement d'honneur :

« Vous l'emportez en mérite sur tous les généraux ; vous surpassez en talent les héros les plus célèbres.

Le même empereur, quoique fort avare de ses ^{p.033} autographes, fit présent au duc Tao-Gan d'un rouleau écrit de son propre pinceau :

— Il n'y a pas dans tout l'empire, disait-il, un homme d'État aussi versé que vous dans l'art du gouvernement. Au sein de l'Académie des Hân-Lin, il n'est pas un lettré qui vous égale.

Causeries d'un curieux **La Chine**

L'empereur Taï-Tsou ne faisait pas de grands frais d'imagination dans ses compliments, mais le goût des autographes était tel à la Chine, le respect pour ceux de l'empereur était porté à un tel degré, que ces simples paroles écrites de la main impériale suffisaient à payer toute une vie de dévouement.

Le *Pa-Siuèn-Wan-Cheou-Ching-Tièn*, grand ouvrage officiel des fêtes anniversaires de Khien-Loung, rapporte ¹ que cet empereur ayant entendu parler d'un vieillard de plus de cent ans qui avait une descendance de cinq générations vivant en commun sous le même toit, lui envoya, le jour de l'an, une poésie autographe de sa main, ainsi conçue :

« Sachez que l'homme de bien est comblé de félicités par le Ciel. J'en atteste l'âge centenaire où vous êtes parvenu, et le bonheur indicible que vous devez éprouver en voyant auprès de vous, sous le même toit paternel, cinq générations de vos enfants. Vous avez vu trois règnes et participé aux bienfaits de trois empereurs. Chez vous les hommes cultivent la terre, les femmes font des tissus ; toute la famille vit dans l'aisance. Je suis heureux de célébrer votre prospérité le jour de l'an ; j'espère que cela me portera bonheur, et _{p.034} j'y trouve un motif de plus pour remercier le Ciel de la protection qu'il accorde à mon règne.

Ce prince, qui vécut quatre-vingt-neuf ans, et, comme son aïeul Kang-Hi, en régna soixante, exerça plusieurs fois sa verve en l'honneur de l'un de ses peintres européens, le jésuite Joseph Castiglione, qui mourut plus que septuagénaire à sa cour. Le jour où la soixante-dixième année avait sonné pour le bon religieux, qui tenait encore le pinceau de sa main tremblante, Khien-Loung voulut l'honorer avec éclat. Il lui fit porter en grande pompe, au bruit des fanfares, au milieu d'un concours immense de peuple, de riches présents, par des mandarins ; le fit féliciter par ses fils, par les grands et par les lettrés ; et, pour rehausser encore la grandeur touchante de la fête, aux yeux

¹ Quatrième volume, vingt-septième chapitre.

Causeries d'un curieux
La Chine

des Chinois émerveillés, l'empereur avait joint aux présents quatre caractères, tracés de sa propre main, à la louange de Castiglione.

Mais si Dieu avait mesuré assez d'années au pauvre peintre pour mériter cette gloire, il lui laissa peu de jours pour en jouir. En 1768, Castiglione n'était plus. Mais Khien-Loung, qui ne mourut qu'en 1799, ne l'oublia point. Passant un jour, en 1783, à l'âge de soixante-douze ans, devant son propre portrait jeune, peint par Castiglione, il composa ces vers, qui furent attachés en autographe au tableau :

(Nous les écrivons dans le sens ordinaire de l'écriture chinoise, c'est-à-dire en colonnes posées de droite à gauche.) p.035

不 入 續 寫
知 室 我 真
此 皤 少 世
是 然 年 寧
誰 者 時 擅

Jou	Pou	Kouéï	Sié
tché	che	ngo	tchen
tse	pan	chao	che
che	jen	nien	Ning
choueï	tchè	che	chen

Ce qui veut dire :

« Che-Ning (surnom chinois de Castiglione) ¹ excelle dans l'art de peindre au vrai la nature :

Il a fait mon portrait dans mes plus jeunes années.

Quand j'entre aujourd'hui dans la salle avec mes cheveux blancs,

Je ne sais plus quel personnage ce portrait représente ².

¹ Ces mots, qui signifient *celui dont la vie est calme et tranquille*, qui est *calme dans le monde*, peignaient la placidité du missionnaire.

² Voir le *Livre des fêtes de Khien-Loung*, déjà cité, vol. I^{er}, fol. 18. Ces vers et cette traduction m'ont été fournis par M. Callery, secrétaire interprète de l'Empereur des Français pour les langues de la Chine, et qui a demeuré quinze ans dans l'Empire du Milieu.

Causeries d'un curieux
La Chine

p.036 Voilà de ces autographes sacrés que les plus grands seigneurs de la Chine se disputeraient à des prix fabuleux, si de fortune ils pouvaient être mis en vente.

Est-on de condition modeste, et a-t-on des amis haut placés, on fait solliciter auprès des grands de l'empire la faveur d'une inscription horizontale, ou de deux inscriptions verticales autographes à l'adresse de sa personne, et l'on en fait le plus bel ornement de son salon.

Tout le monde n'étant pas habile ou disposé à écrire des lettres de grande dimension, la passion autographique dut se contenter souvent de l'écriture ordinaire. Elle se ménagea dès lors une pâture immense en introduisant l'habitude d'écrire sur des éventails. En Chine, l'éventail est une partie intégrante du costume national, à tel point que sous la dynastie actuelle l'étui à éventail est au nombre des insignes de l'autorité, avec l'étui à lunettes, le porte-montre et les sachets à tabac et à bétel. Qu'il fasse froid ou chaud, qu'il pleuve ou qu'il neige, tout Chinois comme il faut tient son éventail à la main dans les visites de cérémonie. L'amour-propre est la plus inaltérable de toutes les affections humaines : quelle satisfaction pour le porteur d'éventail, si, pendant la conversation, il peut étaler, sans en avoir l'air, aux yeux de ses interlocuteurs, quelques lignes tracées exprès pour lui par un personnage illustre de l'empire ! Satisfaction qui se paye souvent fort cher, et dont souvent aussi le faux procure l'équivoque jouissance. « Qu'importe qui soit le père, disait-on à Sparte, pourvu que l'enfant soit beau ! »

@

CHAPITRE III

@

p.037 Le faux, disions-nous. En effet, il y a des faussaires à la Chine, il y a des fabricateurs d'antiquités, de bronzes, de médailles et d'autographes, de même qu'il y avait eu des faussaires en autographe dans l'antique Rome, dans la nouvelle Troie. Nul doute, il est vrai, que les Grecs, peuple moqueur et plaisant, bientôt consolés de leur disgrâce à l'endroit du faux autographe de Sarpédon, dont on avait quelque temps amusé leur crédulité, n'aient été disposés à se railler d'eux-mêmes : pouvaient-ils oublier que Zoroastre avait ri le jour même de sa naissance ¹, et que Lycurgue voulait que la statue du dieu du Rire eut toujours sa place dans la maison ? Mais les Chinois, peuple superstitieux et grave, prennent toutes ces choses au sérieux. Toutefois, chez eux comme ailleurs, il est une critique au moyen de laquelle on découvre les contrefaçons. Pour les autographes en particulier, on a recours au procédé du *fac-simile*, et l'on reproduit ainsi l'écriture des grands hommes dont l'autographe atteint des prix trop élevés. Calqués sur des originaux avérés et incontestables, ces *fac-simile* offrent un terme de comparaison. Malheureusement, les Chinois sont de bien adroits faussaires, et il faut un œil très exercé pour ne pas s'y laisser prendre.

On se rappelle, par exemple, ce fameux Tchèn, p.038 vice-roi de Canton à l'époque où les Tartares qui occupent actuellement le trône de la Chine, renversèrent, vers le milieu du dix-septième siècle de notre ère, la dynastie des Ming, chinoise pur sang. Fidèle au souverain qui l'avait investi de ses pouvoirs dans une des provinces les plus importantes de l'empire, Tchèn refusa de se rendre aux usurpateurs, bien que leur triomphe fut presque assuré, et qu'il ne lui restât que de faibles moyens de résistance. Tombé au pouvoir des Tartares, il fut condamné à être scié tout vif. Et comme les bourreaux malhabiles le

¹ Pline, *Nat. Hist.* « Rissime eodem die, quo genitus esset..., accepimus Zoroastrem. » VII, 15.

mutilaient sans avancer leur féroce besogne, lui, avec sang-froid, leur conseilla de l'attacher entre deux planches, afin d'avoir un point d'appui. Triomphe de la grandeur d'âme sur la douleur, et qui rappelle cette fierté stoïque de l'une des victimes de Néron, le tribun guerrier Subrius Flavius, qui, sur le lieu du supplice et devant la fosse trop étroite où allait être jeté son corps, dit aux soldats avec dédain :

— Même cela n'est point fait suivant les règles : Ne hoc quidem ex disciplina ¹ !

À Canton, sans avoir en l'horreur d'être témoin du supplice de la scie, on peut se faire, au naturel, une idée de ce supplice dont l'usage remonte en Chine à plus de trois mille ans, et qui était l'un des supplices chez les Hébreux. En effet, c'est par la scie qu'a été mis à mort le grand prophète Isaïe, au commencement du règne de Manassé, à l'âge de cent ans. Dans un temple de cette ville de Canton, où la ^{p.039} sculpture en bois peint, comme le sont les retables et les calvaires de nos églises gothiques, a figuré l'enfer bouddhique, on voit la représentation de toutes les peines et de tous les supplices qu'a pu enfanter l'imagination chinoise. Des personnages de grandeur naturelle se tordent sous les instruments du bourreau. Ils sont pendus par les bras ou par les pieds. Ils sont ouverts et dépecés. Partout le sang coule ; les chairs palpitantes tombent en lambeaux ; le métal en fusion reçoit des victimes vivantes ; on scie des corps, comme a été scié l'héroïque Tchèen.

Celui-ci ne fut pas plutôt mort, que le nouvel empereur, témoin de la vénération des peuples pour sa mémoire, exprima publiquement son repentir d'avoir perdu un fonctionnaire aussi fidèle. Il le mit au rang des saints ; et pour mieux entrer dans l'esprit des populations cantonaises, il lui fit ériger une pagode dans cette ville même de Canton où ses vertus avaient le plus brillé.

On conçoit donc que l'autographe de cet homme vénéré, l'un des pénates du riche et du pauvre dans la Chine, à Canton surtout, soit des

¹ [Tacite, Annales, XV, 67.](#)

plus recherchés. Eh bien ! un des personnages de notre première ambassade dans le Céleste Empire, très savant sinologue, avait à Macao quatre pancartes de la main de Tchèn suspendues à sa muraille, lorsqu'un jour un artisan entre dans l'appartement, et apercevant les rouleaux déplorés, se jette avec un dévotieux enthousiasme le genou en terre :

— Voilà, s'écrie-t-il, les approches de la première lune (les fêtes du jour de l'an), je marie mon fils ; les ^{p.040} courtières ont fait leur office, j'ai payé les parents, et demain le palanquin apporte la fiancée. Oh ! si je pouvais déployer au repas ces sacrés caractères, quelle joie pour la double fête ! Quel présage de félicité !

C'est ici le lieu de remarquer que, comme en Orient, le fiancé ne voit pas une seule fois sa fiancée avant la célébration du mariage. Des courtières ont pour mission de voir les jeunes filles et de rendre compte de leur visite à ceux qui les recherchent, et qui, sur la description, acceptent ou refusent. Une fille n'a pour dot que son trousseau. C'est le père du futur qui donne une somme ou une pension aux parents de la fiancée, et le jour fixé, un mystérieux palanquin apporte celle-ci dans la maison commune, où un repas aux nids d'hirondelles, aux holothuries et aux ailerons de requin, marque la célébration des noces.

Le mariage en question allait donc s'accomplir. L'artisan prosterné demande, prie, supplie que les pancartes lui soient prêtées. Il arrache enfin le consentement, et emporte les quatre pancartes. Les fêtes passées, il les rapporte d'un air béat. C'étaient des contrefaçons, mais des contrefaçons si habiles, qu'on n'eût su reconnaître le faux, n'étaient certaine marques imperceptibles qu'avait faites le propriétaire aux feuilles originales. Pris au piège, l'impudent Chinois se troubla et demande grâce :

— Ne me perdez pas, disait-il en larmes, ne me dénoncez pas au magistrat ; je suis pauvre : je mourrais sous le bâton.

Et de fait il y serait mort, car la corporation assermentée de bienfaisance qui, à la Chine, reçoit la bastonnade à la décharge des condamnés, avait haussé ses prix.

p.041 Voilà, pour le dire en passant, une étrange corporation de bienfaisance prouvant une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Sans citer cette aristocratique institution des pages qui, sous Louis XIV, recevaient gaiement le fouet pour Monsieur le Dauphin, ne se rappelle-t-on pas qu'au moyen âge, dans notre Europe, il était d'usage de mettre fort sérieusement un pauvre religieux sous clef, dans une cour nue, où il jeûnait au pain et à l'eau pour le salut et le plus grand bien du peuple ? La reine Ysabeau de Bavière n'a-t-elle pas multiplié, à grands frais de sous parisis et de francs, les neuvaines par procuration ? En 1416, c'est le physicien (médecin) du roi, Guillaume le Pelletier, qu'elle « en charge de faire faire à sa dévotion des neuvaines » ; c'est un *messenger de pié* qu'elle paye dix francs pour faire, à son intention, un pèlerinage en Avignon ; en 1417, c'est une sœur Jehanne la brune, religieuse à Saint-Marcel, à qui elle baille neuf livres quatre sous pour trente-six jours qu'elle a jeûné aux lieu et place et « à la dévotion de la dicte dame la Reyne ». Aujourd'hui même, s'il n'y a pas à Rome, comme à la Chine, de corporation de charité qui reçoive la bastonnade à prix convenus pour la caisse des pauvres, on a du moins ce pieux usage, quand on condamne à la peine du nerf de bœuf, d'ajouter d'office un certain nombre de coups rachetables au profit de la même caisse ¹.

@

¹ Voir Léopold Robert, *Sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, p. 41 de l'édition in-12.

CHAPITRE IV

@

p.042 Les *fac-simile*, disons-nous, sont fort répandus dans cette terre classique de l'autographe. Le moyen qu'on y emploie pour faire, sur papier, des *fac-simile* aussi parfaits que possible, consiste à coller l'original sur une pierre très polie, dans laquelle on sculpte en creux les moindres détails de chaque caractère. On passe ensuite une brosse imprégnée d'encre sur la pierre ainsi sculptée, et l'on tire sur du papier de grandeur voulue des *fac-simile* blancs à fond noir d'une précision remarquable. Il est vrai que, par ce procédé, l'autographe lui-même est détruit ; mais la superstition chinoise attache une valeur si haute à la multiplication des simples *fac-simile* de l'écriture des hommes célèbres du Céleste Empire, que ce sacrifice est toujours amplement compensé par des tirages sans fin. M. Firmin Didot possède six volumes d'une *Isographie*, publiée vers 1845 à Nanking, où se trouve reproduite l'écriture de tous les illustres qui ont vécu sous la dynastie des Tang, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà dit, pendant les septième et huitième siècles de notre ère. La Bibliothèque impériale conserve six autres volumes analogues. La dynastie des Soung et les dynasties postérieures ont aussi leurs isographies, toutes exécutées d'après le même système, fond noir et lettres blanches.

Le livre le plus curieux de ce genre est celui d'un lettré célèbre nommé Tchan-Pao qui, n'ayant pu p.043 obtenir de l'empereur permission de voyager dans les pays extérieurs, fit le tour de l'empire, exécuta d'après nature les vues des plus beaux sites, fit partout moisson d'autographes, et, à son retour, imprima, par le procédé du *décalque*, autographes et dessins, et publia ce voyage pittoresque et autographique à ses propres frais. Il lui en coûta plus de quarante mille piastres d'Espagne, équivalant à peu près à deux cent mille francs de notre monnaie.

Le papier ne suffit pas à ces bons Chinois pour populariser l'écriture de leurs hommes illustres : ils la reproduisent en creux ou en relief

Causeries d'un curieux
La Chine

dorés sur des panneaux de bois ; en creux, sur des bambous ; en or, sur des tissus de soie ou des feuilles de carton à fond bleu ou rouge ; en filigranes de perles, dans des ouvrages de broderie ; en peinture, sur des laques, sur la porcelaine, et jusque sur des tasses à thé. Les inscriptions tracées sur les tasses et encadrées, en forme d'éventail sans monture, ou en forme de pancartes à demi déroulées, ne sont en effet autre chose que des *fac-simile* d'autographes célèbres.

Il n'est pas rare qu'en tête de leurs livres les auteurs placent un *fac-simile* de leur propre autographe, en manière de préface ; mieux encore, qu'ils donnent le *fac-simile* de l'approbation autographe de l'empereur auquel ils l'ont soumis. C'est toujours par le procédé du *décalque*, sacrifiant l'autographe lui-même, que ces *fac-simile* s'exécutent.

@

CHAPITRE V

@

p.044 Au premier rang des plus anciens autographes chinois que l'on connaisse communément, il faut placer ceux de Wan-Hi-Che, magistrat illustre qui vécut sous la dynastie des Tsin, vers la fin du troisième siècle de notre ère, et qui, pour la Chine, est le Raphaël de la calligraphie. Les caractères sortis du pinceau de ce Jarry chinois sont empreints d'un cachet unique et inimitable qui fait immédiatement reconnaître à l'œil exercé les autographes vrais des nombreux faux que la spéculation n'a pas manqué de jeter dans la circulation depuis quinze siècles.

Mais autant Wan-Hi-Che excellait dans l'art d'écrire, autant il lui répugnait de donner de ses autographes ; et il fallait user de stratagème ou le prendre par un faible pour vaincre sa modestie sur ce point. On raconte que la plupart de ses autographes, dont la postérité s'enorgueillit, étaient dus à l'adresse d'un bonze qui, connaissant le goût tout particulier de Wan-Hi-Che pour les oies, alléchait sa friandise par un cadeau de ces grasses dépouilles, *spolia opima*, sous la condition qu'il lui écrivit quelques caractères. Les oies apparemment étaient alors une rareté en Chine, et le mandarin calligraphe était pauvre et simple de mœurs. On couvrirait aujourd'hui de pâtés de foie gras une partie de la grande muraille avec le prix des autographes du grand Wan-Hi-Che ; car son écriture bien authentique se vend (sous main) de quatre cents à huit cents taëls p.045 (huit francs chaque taël environ de notre monnaie) : soit, de trois mille deux cents francs à six mille quatre cents.

Le goût de la calligraphie a été poussé fort loin également chez les Arabes, les Turcs, les Indiens, les Persans. Chez ces derniers, les manuscrits d'une belle exécution se vendent très cher, quand ils sont un peu anciens. On célèbre les autographes des fameux calligraphes nommés Imàd et Dervich qui florissaient il y a près d'un siècle. On en suppose la valeur par lettre, et chaque lettre dans une pièce autographe

Causeries d'un curieux
La Chine

est portée de cinq à dix francs, suivant la beauté des caractères. Il y a deux ans, de petits autographes de ces *khochnewis* (c'est ainsi qu'on appelle les calligraphes persans) se sont payés cinquante tomans ; encore n'étaient-ils pas d'une conservation parfaite.

Il existe en turc un livre spécial sur la calligraphie.

@

CHAPITRE VI

@

Chez nous, le fleuriste peut offrir en cadeau ses fleurs ; le peintre, son tableau ; le dessinateur, son dessin : le Chinois grand seigneur offre son autographe, présent toujours acceptable pour qui le reçoit, peu coûteux pour qui l'offre. Ainsi, dans la première entrevue diplomatique entre M. de Lagrené et les hauts mandarins de Canton, à Macao, le haut commissaire impérial Ki-Ing offrit à l'ambassadeur de France et aux principaux membres de son ambassade, alors présents, des éventails d'une valeur intrinsèque de vingt-cinq centimes la pièce, mais que les collègues de ^{p.046} Ki-Ing semblaient envier à nos compatriotes, parce que Son Altesse y avait écrit de sa main quelques lignes à l'intention de ces heureux barbares. L'un de ces éventails du haut commissaire m'a été gracieusement donné par madame de Lagrené : j'en transcris ici le texte, qui est tiré du *Kou-wen* ou Fragments antiques recueillis par ordre de l'empereur Khang-Hi ¹ :

天足管水帶脩此
朗以弦列左竹地
氣暢之坐右又有
清叙盛其引有崇
惠幽一次以清山
耆風情觴雖爲流峻
宮和是一無流激嶺
保暢日詠絲觴湍茂
書也亦竹曲映林

Ce qui signifie :

« Dans cet endroit, il y a des montagnes élevées, de hautes collines, des forêts épaisses et des bambous ^{p.047}

¹ Voir dans les fragments écrits sous la dynastie des Tsin.

Causeries d'un curieux
La Chine

gigantesques. On voit aussi à droite et à gauche un embellissement de ruisseaux limpides qui s'entremêlent avec bruit. Un courant d'eau qui serpente sert à nous apporter les coupes dans lesquelles nous buvons. Quand nous nous asseyons en rangs dans cet endroit de délices, nous chantons un couplet à chaque verre, tout privés que nous soyons d'un grand nombre de flûtes et de guitares. Et cela suffit pour égayer nos esprits dans la vie intime que nous menons. Ces jours-là, le temps est magnifique et souriant, la température est pleine de douceur.

Écrit par Ki, précepteur du Prince Impérial.

Sur le côté est apposé son cachet à l'encre rouge.

À l'entrevue dernière, quand on en vint de part et d'autre à se faire des cadeaux, et que les Chinois offrirent des soieries et des jades, des porcelaines et des laques, l'oncle de l'empereur, voulant par-dessus tout donner au chef de la mission française une marque singulière de son estime et le saluer d'un dernier vœu hospitalier, lui présenta une pancarte de trois mètres de long, où brillait, comme une comète au firmament, un caractère unique, caractère gigantesque, tracé de sa main :



CHEOU, qui veut dire *Longévité*.

p.048 La longévité a ses temples à la Chine ¹. Le *vita brevis* a été, chez tous les peuples, comme dans tous les temps, une des plus poignantes préoccupations humaines. Le Chinois, si amoureux de la vie sensuelle, a son *Cheou* et son adoration pour le *genseng* miraculeux, qui valent bien notre tradition éternelle de la Fontaine de Jouvence, dont l'origine va se perdre dans la nuit mythologique. Pline l'Ancien enregistrait avec une scrupuleuse admiration les cas de longévité. Le Chinois, en pareil sujet, ne reste pas en arrière. On a vu l'empereur de la Chine lui-même envoyer de sa main sacrée des félicitations à ceux de ses sujets qui avaient su triompher du temps. Partout se rencontrent, dans le Céleste Empire, des bronzes, des laques, des jades, des porcelaines antiques ou modernes, qui sont tout couverts d'un semis de ce mot *Longévité*, répété, en façon d'ornement, sous toutes les formes et en tous caractères. Souvent même ce mot couvre les vases à cuire le genseng, cette racine précieuse et rare à laquelle le Chinois attribue la vertu souveraine de prolonger la vie, connue notre moyen âge l'attribuait aux élixirs, comme le grand Bacon lui-même la cherchait encore dans la médecine dorée, dans les préparations de perles, de pierres précieuses, d'ambre et de bézoard ; comme elle ne cessera d'être placée dans l'arcane des recettes, tant que la vie ne sera pour notre faiblesse qu'une opération purement physique et chimique, tant qu'on oubliera que l'organisme humain est p.049 autre chose que le simple exercice des forces régissant la matière, et qu'on prétendra faire sortir du domaine de l'homme ce qui repose tout entier dans la main de Dieu. « La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ². »

Le premier secrétaire de l'ambassade de M. le baron Gros, à la Chine, M. Duchesne de Bellecourt, aujourd'hui ministre de France au Japon, a rapporté un de ces bâtons de commandement appelés *jou-y*,

¹ La longévité est également fort prisée au Japon. Elle a pour emblème la tortue, la cigogne et le sapin, ce qui explique la reproduction si fréquente des peintures de ce genre sur les laques de Yedo.

² Pascal, *Pensées*, art. XIII, 1.

Causeries d'un curieux
La Chine

qui sont un des signes de la dignité de mandarin. Le Cheou y est reproduit sur la pierre de jade si difficile à tailler.

Lors de la signature du premier traité négocié par M. de Lagrené, le célèbre Huân, collègue de Ki-Ing, et qui avait fait l'office de secrétaire d'État, offrit également de ses autographes sur des éventails ; mais celui-là, académicien et poète, voulut, dans une circonstance aussi solennelle, donner en même temps un échantillon de sa poésie. Il entreprit les louanges du secrétaire de l'ambassade française, dernièrement ministre de l'empereur à Florence, le marquis de Ferrière-Levayer, qui avait tenu la plume à toutes les conférences diplomatiques, et qui, dans l'entrevue dernière, avait, après dîner, fait de la musique sur un piano de Pan-Se-Tchen. Le piano a poussé ses tristes conquêtes jusqu'à la Chine.

Voici les vers traduits en français :

« Il y avait à Paris un docteur à l'aspect brillant comme le jaspe. Son esprit était éclatant comme la lune ^{p.050} d'automne, et ses habits étincelants comme les ondes du printemps.

Il ressemblait au léopard qui change en secret ses magnifiques pelages, et à l'aigle qui, dans son vol, est habitué aux mouvements gracieux.

S'il parlait d'armées, c'était comme si on avait ouvert un arsenal. S'il suivait les lois de l'harmonie, il dépassait les maîtres du tympanon.

En remplissant des magistratures, il est allé dans les grands royaumes. Sa renommée sans tache le parait comme de la soie blanche.

Il a reçu soudain l'ordre de se transporter en Orient : un navire de guerre a flotté sur le fleuve céleste, comme l'oiseau Fân qui fait neuf mille lieues.

Immense comme le souffle d'une mousson favorable, il est arrivé à Macao à l'entrée de l'automne.

Causeries d'un curieux
La Chine

Ceux qui accouraient pour le voir obstruaient toutes les avenues. Ses habits d'or avaient un éclat étincelant.

Son étoile d'argent ¹ jetait une foule de traits lumineux. Des paroles admirables sortaient de sa bouche comme des fragments de jade. Son beau maintien le faisait ressembler à une aigrette de pierres précieuses.

Moi qui suis un hôte dans le séjour des roses, je vous ai rencontré sur les confins du séjour des immortels.

Je rougis de ne pouvoir vous offrir des saphirs et du jaspe : je ne puis qu'imiter le poète San-Tso dans cette ode. p.051

Je l'écris sur une feuille de papier blanc, afin qu'elle console vos pensées futures, quand nous serons séparés.

Cette pièce de vingt-huit vers, dans le style antique, en rimes de quatrains, a été offerte à Ferrière, premier secrétaire d'ambassade du royaume de France, par Huân qui l'a composée.

Ce morceau autographe était écrit en très grands caractères, sur une feuille de papier de trois pieds carrés. M. de Ferrière, ne voulant pas demeurer en reste de courtoisie diplomatique, improvisa la réponse suivante, destinée à l'album du poète chinois.

À HUAN

Dieu fit le monde grand, mais d'une même argile
Et d'un même souffle de feu.

Il mit partout l'esprit sous la forme fragile,
L'âme dans tout œil, noir ou bleu.

Ne soyons pas surpris, cher Huân, malgré l'espace,
De voir dans nos deux nations
Des talents, des vertus, du savoir, de la grâce,
Du génie et des passions.

Paris goûterait fort votre exquise élégance,

¹ La croix de la Légion d'honneur.

Causeries d'un curieux
La Chine

Vos discours nets, brillants, adroits ;
Et moi, vous avez fait mon éloge, je pense,
Quand vous m'avez trouvé Chinois.

Enfants d'un même Dieu, Franks, Chinois ou Tartares,
Tout nous pousse vers l'unité :
Pour des gens comme nous, il n'est plus de barbares,
Mais seulement l'Humanité.

Cet assaut sans prétention finit comme commencent toutes les lunes de miel, en effusions touchantes, dont les grands du Céleste Empire sont fort prodigues.

p.052 Enfin, quand les commissaires impériaux songèrent à envoyer par l'interprète de l'ambassade, resté le dernier en Chine, des présents au roi des Français, l'objet le plus précieux qu'ils aient cru pouvoir choisir a été une collection complète de *fac-simile* de l'écriture de leurs empereurs depuis la dynastie des Hân, collection faite par la voie du décalque sur des originaux, dont on conserve religieusement les analogues dans les archives impériales de Péking. L'authenticité en était attestée par plusieurs grands de l'empire, parmi lesquels figure le fameux vice-roi Lin, qui a donné lieu à la première guerre des Anglais contre l'Empire du Milieu, et que l'on compte au nombre des curieux les plus passionnés d'autographes et de médailles antiques. La voix publique place dans la collection de ce haut personnage plusieurs manuscrits du célèbre encyclopédiste Ma-Tuân-Lin, qui vivait au commencement du treizième siècle, ainsi qu'une partie des manuscrits autographes des commentaires que l'empereur Khang-Hi a composés sur les livres canoniques de Confucius.

@

CHAPITRE VII

@

L'ambassade extraordinaire de M. le baron Gros n'a pas eu, non plus que celle de lord Elgin, l'occasion d'échanger avec les négociateurs chinois les témoignages d'érudite courtoisie qui signalèrent la célébration du premier traité entre la France et la Chine. Les circonstances n'étaient plus, en 1858, ce qu'elles avaient été en 1844. Nul doute qu'à conditions politiques ^{p.053} égales, le babil cadencé des Chinois n'eût couru à la conquête de quelques strophes sonores de MM. de Bellecourt ou de Contades, secrétaires de cette mission, et n'eût effeuillé à profusion des fleurs de bel esprit académique en l'honneur des plénipotentiaires de France et d'Angleterre. Mais trop avertie par la non-exécution des derniers traités conclus à Canton, et par la lecture des archives enlevées dans cette ville, la défiance des ambassadeurs s'était refusée à y négocier de nouveau ; et poussant jusqu'aux portes de Péking, les plénipotentiaires avaient été faire trembler plus de quatre cents millions d'âmes avec six ou huit canonnières et quatre cents soldats, au milieu desquels marchaient les diplomates des deux ambassades alliées. Plus de quatre cents millions d'âmes, disons-nous ; du moins les statistiques du *Livre Rouge* ou almanach officiel chinois, paraissant tous les trois mois à Péking, ont porté à ce taux la population de l'empire. Quoi qu'il en soit du nombre, l'empire avait tremblé. Aussi, les procédés galants se sont-ils bornés, des deux parts, à l'échange de cartes de visite et des plumes et pinceaux qui avaient servi à la signature du traité conclu à Tien-Tsing, dans la pagode d'Haï-Kouang, le 27 juin 1858. Et de fait, la diplomatie française ne pouvait guère exiger des hauts mandarins plénipotentiaires, le vieux Koueï-Liang et le majestueux poète Hoûa-Cha-Na, que leur pinceau retrouvât pour elle la calme limpidité, l'aménité douce des inspirations poétiques de Huân, et le gracieux abandon, sincère ou affecté, de Ki-Ing ¹.

¹ Le Tartare Koueï-Liang, homme très âgé, s'intitule premier secrétaire d'État de l'Orient, capitaine général de la bannière blanche unie des porte-bannières manchoux, et surintendant général de l'administration de la justice criminelle. Son apparence

Qu'auraient eu à p.054 célébrer aujourd'hui leurs autographes qui ne fût une blessure pour leur orgueil ? Était-ce l'apparition de nos drapeaux dans cette province même où, suivant le dicton chinois, « roule sur un chemin d'or le char majestueux du Fils du Ciel » ? Était-ce la supériorité de nos boulets, l'*ultima ratio* qui avait passionné notre logique ?

Qu'aurait eu, de son côté, à célébrer la diplomatie européenne ? La cauteleuse civilité des négociateurs chinois, leur art suprême de l'équivoque, la duplicité de leur défense luttant pied à pied contre le parti pris d'énergique netteté de la politique occidentale ?

Il n'a donc point été donné, cette fois, d'ajouter aux collections de précieux et lointains autographes quelques fragments nouveaux de ces poésies élogieuses qui avaient couronné à la Chine les grandes transactions internationales. Mais la conquête a su trouver des compensations plus précieuses encore. Ce ne sont plus de simples écrits de politesse, de vaines improvisations de lettrés qu'elle a ravis, ce sont des rapports officiels sur les négociations chinoises avec les Européens, des lettres de hauts fonctionnaires à l'empereur, lettres et rapports revêtus de caractères tracés par la main impériale elle-même, et dont l'enlèvement sacrilège indigne encore l'Empire du Milieu.

M. Duchesne de Bellecourt, chargé par M. le baron p.055 Gros du soin de présider avec son collègue de la mission britannique, M. Bruce, frère de lord Elgin, à l'inventaire des archives des Affaires Étrangères chinoises déposées à Canton, au yamoun du vice-roi Yèh, trouva ces archives dans le plus grand désordre. Probablement avaient-elles été décimées, à l'approche de nos troupes, par le vice-roi. Dans un amas informe de papiers que la rapidité de notre attaque n'avait pas permis à celui-ci d'enlever, on a saisi d'abord quelques-unes de ces adresses de félicitation envoyées, suivant la coutume, au souverain, à l'occasion de diverses solennités, par les vice-rois de la province de Canton. L'empereur veut-il donner à l'un de ses hauts fonctionnaires une

générale, au rapport de M. Oliphant, rappelait vivement les portraits d'Olivier Cromwell. Hoûa-Cha-Na était président du conseil des affaires civiles. Il a écrit beaucoup de poésies. C'est un Hân-Lin.

Causeries d'un curieux
La Chine

marque de faveur spéciale, il daigne renvoyer son message après y avoir inscrit en marge, au pinceau de vermillon, et de sa propre main, ces seuls mots sans signature, comme le faisait Khang-Hi à ses chambellans :

Moi (*l'empereur*), je remercie ;

Ou bien :

Moi, *je le sais* (c'est-à-dire : votre dévouement m'est connu) ;

Ou encore, s'il s'agit de souhaits de bonheur ou de santé :

Moi, *je suis ainsi* (je suis dans l'état où vous me souhaitez).

Ces seuls mots, faveur insigne, pièces de famille chez ce peuple idolâtre du maître, sont toujours attendus avec la plus vive anxiété. Les grands mandarins les reçoivent au milieu du plus pompeux appareil, dans une pièce de leur palais affectée à cette cérémonie. Ils les p.056 reçoivent à genoux, les élèvent au-dessus de leur tête baissée en signe de vénération, et ils en baisent les sacrés caractères.

Quand le message ne revient pas, la disgrâce n'est pas loin.

Comme tous les messages destinés à la cour de Péking, ceux de ce genre sont écrits sur un long papier de la couleur de la famille impériale, c'est-à-dire jaune. Ce papier est doublé de soie brochée, de même couleur, plié en éventail dans une sorte d'étui ou enveloppe de soie également jaune. Quand ce sont des Mantchoux qui écrivent à l'empereur, ils emploient toujours, en parlant d'eux-mêmes, l'expression *Nu-tsaï, Moi, l'esclave*. Les Chinois de vieille race n'usent pas de cette formule : ils s'intitulent simplement *Chen, Moi le fonctionnaire*. C'est une marque de fierté que les Chinois pur sang payent quelquefois un peu cher ; et quand un général tartare commande à des Chinois, race douce, paisible, cauteleuse, et qui ne sait pas manier les armes, il les traite en sujets de pays conquis, et les sacrifie comme un bétail. Ainsi, quand nos canonnières vinrent, en 1858, s'embosser à l'embouchure du Peï-ho, et menacèrent de faire crouler le fort de Takou, qui commande l'embouchure, l'amiral russe,

Causeries d'un curieux
La Chine

comte Poutiatin, crut devoir insister auprès du gouverneur tartare, Thân, du Pétchéli, pour prévenir un massacre inutile :

— A quoi bon, lui disait-il, opposer une résistance à l'escadre combinée de l'Angleterre et de la France ? Ses canons vont balayer comme la poussière vos faibles ouvrages et vos soldats.

— Eh ! qu'importe, s'écria, d'un air de dédain, le gouverneur, ce sont des Chinois !

p.057 Je tiens de l'amitié de M. Duchesne de Bellecourt un des autographes impériaux dont je donne ici le *fac-simile*. C'est une lettre de Yu-Khouang-Tsin, ancien vice-roi de Canton, sur laquelle l'empereur Tao-Khouang a daigné apposer à l'encre rouge son *Moi* souverain.

Le sac du yamoun de Yèh à Canton va fournir à notre étude quelque chose de plus curieux encore, c'est un mémoire original adressé par Ki-Ing à l'empereur de la Chine sur ses rapports personnels avec les ambassades de France et d'Amérique pour la négociation des traités de Ouang-Hia et de Houang-Pou. Le haut commissaire avait signé un premier traité avec l'Angleterre en 1842. Doux, insinuant, fin, et de la plus apparente bonne foi, Ki-Ing avait montré aux ambassades étrangères des dispositions sympathiques, et, à cette occasion, il était devenu l'objet d'attaques violentes de la part du parti anti-étranger dirigé par le fougueux Lin. Aussi, le ton de sa lettre est-il, d'un bout à l'autre, celui de la justification pour les bons procédés dont il a usé envers les barbares. Afin d'atteindre son but auprès de l'empereur, il abonde dans le sens chinois et se sert d'expressions peu flatteuses pour les Européens ; mais peut-être aussi découvre-t-on sous chaque phrase l'unique soin de justifier sa conduite, d'aller au-devant des insinuations de la malveillance chinoise ou de les combattre.

Le mémoire de Ki-Ing faisait partie d'un dossier spécial contenant plusieurs documents marqués au signe du règne de Tao-Khouang. Il porte pour titre :

Mémoire supplémentaire détaillant les particularités ^{p.058} relatives à la
réception des envoyés barbares de différentes nations,

et il est revêtu de l'approbation autographe donnée en vermillon par
l'empereur lui-même. Voici la traduction, que je dois à M. Callery ¹.

« L'esclave Ki-Ing, à genoux, présente cet exposé.

Lorsque j'ai dû, pour la seconde fois, traiter les affaires des
divers royaumes étrangers, tout ce que j'ai fait, dans mes
relations avec les envoyés barbares, pour les diriger et les
gouverner suivant les circonstances, a été, en son temps,
exposé à Votre Majesté, ainsi que toutes les conventions
arrêtées avec eux. Mes rapports ont eu l'honneur de passer
sous les yeux de Votre Majesté, qui a ordonné au ministère
compétent de les examiner et de me faire réponse, ainsi que
les archives en font foi.

Je remarque maintenant que depuis que les barbares anglais
ont été apprivoisés, dans le septième mois de la vingt-
deuxième année de votre règne ², les Américains et les
Français sont venus, emboîtant le pas les uns des autres,
pendant l'été et l'automne de cette année ³. Durant cette
période de trois ans, les ^{p.059} sentiments des barbares ont
été sujets à tant de modifications sur une foule de points,
qu'il était impossible d'y découvrir un but arrêté ⁴. Aussi
n'était-il pas possible de ne point varier, suivant les

¹ M. Laurence Oliphant, secrétaire de lord Elgin, et qui a publié, sous le titre de *La Chine et le Japon, mission du comte d'Elgin, pendant les années 1857, 1858 et 1859*, un ouvrage très curieux, nourri de faits, reproduit aussi cette lettre, mais la traduction qu'il en donne est un peu différente. Les sinologues pourront prononcer entre les deux traductions, au moyen du texte original que nous donnons. Le livre de M. Oliphant a été traduit en français et publié chez Lévy avec une introduction de MM. Guizot.

² Août 1842.

³ Ce passage prouve que le mémoire de Ki-Ing, auquel la date manque, a été rédigé vers la fin de 1844, après la signature du traité de Houang-Pun, et le placet en faveur du christianisme.

⁴ Les caractères traduits ici par le mot *modifications* ou versatilité, — en chinois *sien-hoan*, — signifient littéralement les formes nouvelles que les jongleurs semblent donner aux objets qui passent de l'une de leurs mains dans l'autre. Ces mêmes caractères peuvent vouloir dire aussi le désir sans cesse changeant d'obtenir une situation meilleure.

occurrences, dans la manière de les apaiser et de les contenir. Mais, pour parvenir à les redresser, il fallait user de franchise, et en même temps employer la ruse dans la façon de leur tenir la bride ¹.

Ainsi, tantôt il fallait leur faire suivre un chemin sans qu'ils s'en aperçussent, tantôt leur montrer les choses clairement et à l'abri du doute, afin d'arrêter leurs tergiversations ; tantôt il fallait leur faire un accueil très flatteur pour leur donner de la satisfaction à l'âme. Bien plus, il fallait passer sur beaucoup d'énormités, sans en tenir aucun compte, afin d'arriver à la réussite des affaires.

Tout cela provient de ce que les barbares étant nés et élevés dans les pays lointains, ne comprennent pas la plupart des lois de la Dynastie Céleste, ce qui ne les empêche pas de toujours se donner l'air de tout comprendre, sans qu'il soit aisé de leur faire entendre raison. p.060

Ainsi, par exemple, quand l'empereur rend un édit, ce sont les grands dignitaires du conseil privé qui le recueillent de sa bouche et le promulguent. Eh bien ! pour les barbares, il n'y a de respectable que le pinceau rouge ; et si on leur explique nettement qu'un édit n'est pas écrit de la main même de l'empereur, ils perdent aussitôt confiance. C'est là une chose sur quoi il ne convient pas de leur donner de plus claires explications ².

Quand les étrangers se réunissent pour dîner, ce qu'ils appellent *ta-tsan* ³, ils se groupent en grand nombre autour

¹ Toutes les fois que Ki-Ing parle des étrangers dans cette dépêche, il emploie des figures qui les assimilent à des chevaux fougueux qu'il faut contenir de la bride, gouverner et diriger avec sagacité.

² Ki-Ing fait allusion au désir qu'ont toujours manifesté les étrangers non pas de voir les conventions ou édits impériaux les concernant écrits » de la main même de l'empereur, mais du moins ratifié de son pinceau rouge. Tel n'a jamais été l'usage de la cour de Chine, où l'empereur ordonne de vive voix à son conseil, sans jamais exprimer ses ordres par écrit.

³ Cette expression est chinoise, mais du dialecte de Macao. Ki-Ing ne la connaissait point, par la raison qu'elle est particulière à cette localité. Les Chinois, en

d'une vaste table, et ils mangent et boivent ensemble de façon à se réjouir.

Cet esclave, se trouvant à Bocca-Tigris et à Macao, a donné des repas à tous les barbares ¹. Leurs chefs ^{p.061} et principaux officiers y venaient au nombre de dix, vingt ou trente personnes.

Quant à cet esclave, lorsqu'il lui est arrivé d'aller dans les maisons ou à bord des navires des barbares, ceux-ci se sont assis en cercle à ses côtés, faisant assaut d'invitations à boire et à manger. Je ne pouvais pas me refuser à y prendre part, si je tenais à gagner leur amitié.

En outre, les étrangers ont coutume de faire grand cas de leurs femmes, et toutes les fois qu'ils ont un hôte de distinction, leurs femmes et leurs filles sortent infailliblement pour le voir. Ainsi, le barbare américain Parker et le barbare français Lagrené avaient chacun sa femme barbare qui l'avait accompagné. Lorsque cet esclave est allé chez eux pour conférer d'affaires, ces femmes barbares sont venues à l'improviste le complimenter. Cet esclave s'est trouvé fort mal à l'aise ; mais elles trouvèrent que c'était pour elles une heureuse chance qui leur faisait le plus grand honneur. C'est là assurément une coutume des royaumes de la mer occidentale qui ne s'accommode guère avec les usages et l'étiquette de l'Empire du Milieu. Mais si j'avais brusquement éclaté en reproches, je ne serais

l'employant, avaient voulu sans doute traduire l'expression portugaise *grande comida*, appliquée par les Macaïstes aux dîners d'apparat. En langue mandarine, un grand repas s'appelle *ta-yèn*.

¹ Quelques sinologues pensent que l'expressif *kao-tchang*, employée ici pour désigner les dîners donnés aux Européens, est celle qui est usitée pour caractériser les repas donnés quelquefois à l'armée comme récompense des travaux de la guerre, et qu'elle implique toujours une faveur octroyée par un supérieur à un inférieur.

Telle semblerait être l'idée de Ki-Ing, comme s'il se refusait, en pareille circonstance, à exprimer la pensée de repas d'amis donnés aux barbares.

jamais parvenu à dissiper leur ignorance ¹ ; je n'aurais fait que provoquer des sentiments d'animosité.

Les barbares venant ici pour vivre en bons rapports avec nous, on ne saurait s'exempter de leur faire un peu de bon accueil. Mais si intimes que soient les relations, il faut qu'elles soient maintenues dans de ^{p.062} certaines limites. Aussi, lorsque cet esclave s'est trouvé sur le point de conclure des traités avec divers royaumes, a-t-il recommandé à Houang-Huân-Toung ² de faire clairement savoir aux divers envoyés étrangers que, lorsque les hauts fonctionnaires de l'Empire du Milieu traitent des affaires publiques avec divers pays, ils ne vont pas pour cela hors des frontières établir des relations privées ; et que s'il arrivait que les envoyés offrissent quelques présents, il n'y aurait qu'à les refuser péremptoirement. Car si l'on faisait la sottise de les recevoir, en présence des lois nombreuses et sévères de la Dynastie Céleste, non seulement on enfreindrait un devoir, mais on encourrait un inévitable châtement.

Les envoyés barbares ne ferment pas toujours l'oreille aux conseils qu'on leur donne, et ils ont eu le bon esprit de s'abstenir de faire aucun cadeau important. Il se fit néanmoins, quelquefois, durant nos entrevues, de petits présents, tels que du vin d'Europe, des eaux de senteur et autres objets de ce genre, de fort peu de valeur, qui, paraissant offerts avec des intentions loyales, ne pouvaient guère être rejetés à la face des gens. Mais j'ai donné, en retour, des tabatières et des bourses que j'avais sur moi, afin de faire ressortir le principe de peu recevoir et donner beaucoup ³.

¹ Littéralement à *fendre leur stupidité*.

² Le même qui était second plénipotentiaire avec Ki-Ing, et qui chanta l'éloge de M. le marquis de Ferrière-Levayer.

³ Règle posée par Confucius en son second livre.

Causeries d'un curieux La Chine

Les Italiens, les Anglais, les Américains et les Français m'ont prié de leur donner le portrait en ^{p.063} petit de cet esclave. Je l'ai fait peindre et donner également à tous ¹.

Quoique les diverses nations aient chacune un souverain ou un chef, elles sont gouvernées, les unes par des hommes, les autres par des femmes, tantôt pendant longtemps, tantôt pendant une courte durée, ce qui est tout à fait en dehors de notre législation. Ainsi, les barbares anglais ont une femme pour souveraine, les Français et les Américains sont gouvernés par des hommes. Les trônes de France et d'Angleterre se transmettent par voie de succession ; mais le chef des Américains est élu par le peuple. Au bout de quatre ans, on le change, et, dès qu'il a résigné ses fonctions, il rentre dans la catégorie du peuple ².

Chez eux, les titres ou dénominations du chef de l'État varient. Quand ils viennent en Chine, ils usurpent les appellations en usage dans l'Empire du Milieu, afin de se donner de l'éclat et faire étalage de grandeur ³ : ^{p.064}

¹ Il est curieux de remarquer que Ki-Ing a toujours confondu le royaume de Portugal avec l'Italie. Dans ses communications avec le gouverneur de la colonie portugaise de Macao, il lui est arrivé plusieurs fois de parler des Portugais d'Italie.

² Les esclaves sans emploi.

³ Allusion aux titres de *houang-ti*, empereur, et *houang-heou*, impératrice, pris dans les traités par le roi des Français et la reine d'Angleterre, malgré la répugnance et les vives réclamations de Ki-Ing, qui voulait réserver à l'empereur de la Chine ces appellations suprêmes, comme des titres sacrés.

Le reproche de Ki-Ing n'est point applicable aux États-Unis, attendu que, dans leurs actes internationaux, les Américains désignent à la Chine le chef de leur république par le mot *po-le-si-teng-te*, transcription littérale et phonétique, autant que le comporte la langue chinoise, du mot anglais *président*.

Au surplus, cette vieille prétention de la cour chinoise d'accaparer pour elle le titre le plus élevé entre tous les titres lui est commune avec tous les souverains de l'Orient. Quand, d'un côté, le chah de Perse prenait le titre de roi des rois, « *chahîn-chah* », le Ture s'intitulait *padichah*, le grand empereur, ne laissant, d'un autre côté, aux rois de l'Europe qu'une dénomination inférieure, celle de *kral*, qui désigne une sorte de souverain de seconde classe, un tributaire. Si l'orgueil des souverains d'Orient n'eût pas attribué une nuance de supériorité à leurs propres titres, l'Occident n'y eût point pris garde. Mais la prétention de ravalier les rois chrétiens était intolérable et absurde. François I^{er} fut le premier à y mettre ordre ; et, par convention expresse avec les cours orientales, il prit et reçut le titre de *padichah*, empereur, dans ses relations avec l'Orient. L'usage s'en est maintenu, depuis lors, invariablement ; et quand la Porte eut, sous le règne de Louis-Philippe, la velléité de glisser dans une lettre officielle au roi, ce titre d'infériorité, le mot répudié de

Causeries d'un curieux **La Chine**

semblables au roi de *Yé-Lang* ¹ qui se regardait comme le plus grand de l'Univers, ils ont pour leur propre souverain le plus profond respect. Mais ceci ne nous regarde nullement.

Si on voulait régler nos relations avec eux sur le p.065 pied des nations tributaires, ils n'y consentiraient jamais, pas plus qu'ils n'acceptent notre calendrier², ni le diplôme d'investiture impériale qui les relèguerait au rang de la Cochinchine et de Lieou-Kieou. Si, avec des gens aussi peu civilisés et aussi ignorants de la politesse et du langage diplomatique, on employait des formes sévères pour remettre chacun à sa place, cela donnerait lieu à de violentes récriminations ; alors on ne pourrait s'exempter de faire la sourde oreille, à moins de vouloir amener la mésintelligence et briser même les relations personnelles, au grand détriment des affaires sérieuses. Il est donc préférable de ne pas discuter sur de vaines dénominations qui n'ont rien de réel, et ne pas s'arrêter aux petits détails, afin de faire triompher les vues de haute portée.

kral, la lettre fut refusée net. Toutes les grandes puissances de l'Europe ont suivi cet exemple, et ne toléreraient pas qu'on leur attribuât une infériorité quelconque dans les protocoles de cabinet ou de chancellerie, et qu'on fît à leur détriment, suivant l'expression du Chinois Ki-Ing, *étalage de grandeur*.

¹ Les Annales de la Chine racontent que, sous la dynastie des Hân, un ambassadeur envoyé par l'empereur pour explorer les royaumes de l'Occident, arriva, à l'ouest du Yun-Nan, chez un roitelet qui s'étonna fort d'apprendre qu'il y eût au monde un plus grand potentat que lui, bien que son domaine de *Yé-Lang* n'eut que quelques lieues de superficie.

Dans la traduction qui a déjà paru de cette lettre, au *Moniteur universel*, il est question ici non du petit royaume de *Yé-Lang*, mais du royaume de l'autre monde, en chinois *Se-Lam*. Il n'y a, ni de près ni de loin, dans le texte, la moindre allusion à ce royaume des mânes, qui, selon la mythologie chinoise, est le royaume le plus petit et le plus pauvre. On rapporte que lorsque les habitants de cet autre monde, situé dans les régions souterraines, viennent dans l'Empire Céleste, ils y racontent des choses inconnues et incroyables, pour se prêter de l'importance.

² Les fonctionnaires de province, ne pouvant se présenter au palais impérial pour saluer l'empereur, sont tenus de se rendre le 1er et le 15 de chaque mois à la pagode des anciens monarques et d'y faire les prosternations d'usage. Il est bien entendu que si, par dévouement à la religion et dans l'espoir de lui faire des conquêtes dans le Céleste Empire, les jésuites missionnaires ont pu s'assujettir aux plus avilissantes bassesses à la cour de Péking, les envoyés officiels de l'Europe ne pouvaient se soumettre aux démonstrations d'hommage-lige imposées aux Chinois. C'est là ce que Ki-Ing appelle leur refus d'adopter le calendrier de l'Empire du Milieu.

Causeries d'un curieux
La Chine

Tels sont les moyens et les modifications qu'un examen attentif des circonstances se rattachant aux barbares nous a engagé à adopter, eu égard aux exigences du moment, à la légèreté ou à l'importance des questions, à la lenteur ou à la promptitude du dénoûment qu'il y avait à amener. Cet esclave n'a pas fait de chacune de ces questions diverses l'objet de p.066 rapports spéciaux à l'Intelligence Sacrée, soit qu'elles ne fussent souvent que des bagatelles, soit que les circonstances commandassent une exécution immédiate. Mais maintenant que les affaires des barbares sont terminées, j'en présente en bloc le résumé, selon mon devoir, dans cet exposé respectueux à Votre Majesté.

L'empereur a écrit en marge au pinceau rouge :

« IL PARAÎT QU'EN EFFET C'ÉTAIT LÀ LA MANIÈRE D'AGIR ; MOI L'EMPEREUR EN AI PRIS ENTIÈRE CONNAISSANCE. »

Le texte chinois qui va suivre est celui de la lettre. Les Chinois, comme on le sait, commencent leurs lettres et leurs livres dans le sens contraire aux nôtres. Ils écrivent de droite à gauche, par lignes verticales de caractères placés les uns au-dessous des autres. Ainsi, le commencement correspond à la fin d'un livre européen, et, au lieu de lire de gauche à droite et horizontalement, ils lisent à rebours et de haut en bas. L'intercalation d'un long texte chinois dans un texte européen ne permettant pas de suivre typographiquement la méthode chinoise, nous commençons ici les pages chinoises à l'européenne, mais en plaçant les lignes ou colonnes de droite à gauche, et en conservant la verticalité de ces lignes, afin de faire ressortir la hauteur obligée des *alinéa* commandée par l'étiquette du protocole littéraire chinois.

生長外番其於之包荒不必深與較計方能於事有濟者緣夷人其反側者有加以欵接方可生其欣感者並有付以術有可使由不可使知者有示以誠尤須馭之法亦不得不移步換形固在格外以撫綏羈縻之間夷情變幻多端非出一致其所以撫綏羈縻之味拂二夷又于本年夏秋接踵而至先後三年之聖鑒勅部核覆在案惟念嘆夷自二十二年七月就撫均經隨時繕摺奏報各事宜亦俱議定條款奏蒙奏再辦理各國夷務及奴才接見夷使相機駕馭情形奴才耆英跪

赴夷樓議事之際該番婦忽出拜見奴才踉蹌不
味夷伯駕弗夷喇嚙呢均携有番婦隨行奴才於
結其心且夷俗重女每其尊客必以婦女出見如
渠等亦環列侍坐爭進飲食不得不與共杯勺以
十餘人至二三十人不等迨奴才偶至夷樓夷船
在虎門澳門等處犒賞諸夷其酋長頭目來者自
曰大餐率以廣筵聚集多人相與宴飲為樂奴才
御筆轉無以堅其信此則不宜明示者也夷人會食名
殊批若必曉以並非
綸音下逮均由軍機大臣奉行而夷人則尊為
天朝制度多不諳悉而又往往強作解事難以理曉即如

天朝

惟給予隨身所帶烟壺荷包等物以示薄來厚往
露之類所值甚微其意頗誠未便概行當面擲還
等尚知聽從但于接晤時或小有所贈如洋酒花
堅却弗受若含混收受
臣辦理諸國公事並非越境私交如致禮物惟有
議定之時均飭黃恩彤曉諭各該夷使以中國大
往來即熟尤應防閑是以奴才於各國條約將次
其猜嫌又諸夷均為和好而來不能不畧為款接
以中國之禮倘驟加詞斥無從破其愚蒙適以啟
安而彼乃深為榮幸此實西洋各國風俗不能律

冊封

下即使舌敝唇焦仍未免衰如充耳不惟無從領
謂體裁昧然莫覺若執公文之格式與之權衡高
斷不肯退居越南琉球之列此等化外之人於稱
之禮則彼兄以不奉正朔不受
即自大彼以為自尊其主於我無與若繩以藩屬
稱號亦各不同大抵剽竊中國文字妄示誇張夜
主則由國人擁立四年一換退位後即等齊民其
咪咈二夷係屬男主咪咈之主皆世及而咪夷之
不齊久暫不以迴出法度之外如咪夷係屬女主
領奴才小照均經繪予至各國雖有君長而男女
之意又意大理亞啖咭喇咪咈喇啞咈囉嚨晒四國請

聖聰奏

現值夷務粗已完竣理合附片一並陳明謹
當急奴才未敢專摺一一煩瀆
間不得不齊以權宜通變之法或事本瑣屑或時
端均係體察夷情揆度時勢熟審乎輕重緩急之
爭虛名而無實效不若畧小節而就大謀以上數
悟亦且立見齟齬實於撫綏要務甚無裨益與其

祇可如此處之朕已俱悉

p.072 On conçoit qu'après la lecture d'une pareille dépêche du dompteur de Barbares, comme l'appelle M. Oliphant, les nouveaux négociateurs, M. le baron Gros et le lord Elgin, eussent conçu quelque défiance de la bonne foi des Chinois, à tout le moins des dispositions d'un gouvernement qui accorde d'une main et retire de l'autre. M. Oliphant n'hésite pas, pour sa part, à se prononcer contre le vieux négociateur. Il est de toute évidence que conclure *de plano* de la moralité internationale européenne à la foi politique chinoise serait plus qu'une imprudence. Les traités que ces peuples, dont la civilisation se montre si rebelle à la nôtre, ont signés avec nous leur ont été arrachés par les armes. Ils n'en ont juré l'exécution que par absolue nécessité. Dépourvus de toute idée nette sur la sainteté de pareilles transactions, leur âme se révolte à la pensée de rester fidèles à des Barbares que, depuis deux siècles, ils ont appris à redouter et à haïr. Il faut reconnaître cependant que, pour une lettre confidentielle de grand dignitaire chinois s'adressant à l'empereur, Fils du Ciel, Dieu sur la terre, et qui assume le pouvoir universel sur toute créature, cette dépêche révèle une certaine modération. Elle garde encore, il est vrai, beaucoup de cette phraséologie sans fond, de cette arrogante supériorité, qui forme, à l'endroit des étrangers, un des éléments de la comédie orientale. Mais pouvait-il en être autrement ? Ki-Ing n'était-il pas forcé, en tout état de cause, d'user de ménagements diplomatiques devant l'empereur, pour ne pas trop choquer les préventions de cour et faire triompher sa politique, si elle était réellement, sympathique p.073 à notre Europe et s'il croyait prudent et nécessaire de ne plus fermer le Céleste Empire ? Dans ses négociations avec M. de Lagrené, avait-il obéi, sous des dehors de mielleuse bienveillance et d'ouverture, aux incurables préjugés des Chinois envers l'étranger : *ubi mel, ibi fel* ? C'est ce qu'il serait difficile de bien nettement décider. Les hommes qui ont vu Ki-Ing de près et qui ont manié les affaires avec son pays ne sont pas d'accord sur ce point. Toujours est-il, comme nous l'avons dit plus haut, que le malheureux, victime du parti chinois exclusif, a reçu l'ordre de se suicider, injonction suprême à laquelle nul ne saurait désobéir.

Si j'avais le savoir de ces sinologues pour qui la Chine n'a point de grande muraille, que de notes curieuses ne vous communiquerais-je point encore sur les détails de mœurs de l'empire chinois ! Mais laissons le dédale des siècles et de l'espace, et, après avoir donné quelques notes sur les arts à la Chine et au Japon, particulièrement sur leur iconographie, revenons en France. Bornons-nous ici à constater que le jour où les autographes de la Chine seront connus en Europe, nos collections perdront considérablement de leur valeur, sous le point de vue de l'antiquité, puisque l'Europe civilisée, comparée à la Chine littéraire, ne date pour ainsi dire que d'hier.

Plinie l'Ancien, qui a gardé le souvenir de tant d'inutilités et de niaiseries, qui apprend à la postérité « qu'Antonia, femme de Drusus, ne crachait pas, et que Pomponius le poète, personnage consulaire, n'avait ^{p.074} jamais de renvois ¹ », nous fait aussi connaître qu'un certain Myrmécidès avait sculpté en marbre un quadriges avec son cocher qu'une mouche couvrait de ses ailes, et que Callicrate avait fait aussi en marbre des fourmis dont les ailes et les pattes échappaient à la vue ². Vieux enfants, les Chinois et les Japonais se font, de leur côté, un jeu de torturer et de rapetisser la nature, de la rendre complice de leurs vaines fantaisies, en réduisant de grands arbres fruitiers, même les arbres des forêts de la plus haute futaie, aux proportions naines de plantes annuelles, et ils se plaisent à orner leurs tables et leurs dressoirs de ces puérils avortements. Qu'on me rappelle, si l'on veut, ce souvenir, à propos du goût des autographes, j'y consens. Cependant le goût des monuments écrits n'est point, comme le pensent quelques esprits dédaigneux, un goût analogue à ce jeu des Chinois, une sorte de passion microscopique et puérile. Maniaque et intelligent chez les uns, il a chez le plus grand nombre un sens aussi touchant qu'élevé. La meilleure hypothèque que puisse donner un Chinois est le cercueil de son père ; une relique non moins sacrée est l'écriture de ses aïeux. C'est eux encore, c'est un souffle de leur âme. Or, les grands hommes

¹ « Ut in Antoniâ Drusi nunquam exspuisse, in Pomponio consulari poetâ nunquam ructasse. » [Nat. Hist., VII, 18 \(19\)](#).

² [Nat. Hist., XXXVI, 4, à la fin.](#)

sont les aïeux d'un pays. J'ai toujours été ému, je l'avoue, à cette religion des mânes qui, dans l'antiquité, fut sans contredit la plus touchante comme la plus utile de toutes. La morale n'avait pas d'appui plus solide avant que le ^{p.075} christianisme vînt en épurer les principes et en affermir les bases. *Testor utrumque caput*, dit Virgile, c'est-à-dire : « Je jure sur la tête de mon père et de mon fils », serment égal chez les mortels à ce qu'était chez les dieux le serment sur le Styx. La vénération pour les morts, pour tout ce qui réveille les idées domestiques, enchaîne les générations présentes à celles qui ne sont plus, prépare les liens de celles qui ne sont pas encore, emporte avec soi la foi à l'immortalité. Pour un cœur bien placé, l'aspect des portraits des pères, l'aspect de leur écriture oblige. Respecter les morts, c'est implicitement admettre leur culte, leurs façons de sentir et de juger, c'est s'engager en quelque sorte à devenir d'autres eux-mêmes, c'est comme opérer en soi la transmission de leur âme : antique métempsychose dont je ne saurais froidement souffrir qu'on raille le dogme, parce qu'il est le premier qui ait éloigné des orgueilleuses folies de la fausse et avilissante doctrine de l'athéisme. « Qui sait, disait Euripide à la Grèce assemblée, si vivre n'est pas mourir, et si mourir n'est pas vivre ¹ ? » J'aime ce mot des Persans pour exprimer la mort de ceux qu'ils ont aimés :

« Ils nous ont légué la part qu'ils avaient à la vie. »

@

¹ Vers d'une tragédie perdue d'Euripide, appelée Polyide. Voyez le fragment VII dans l'édition Didot, p. 774.

LIVRE DEUXIÈME

Les arts, et particulièrement l'iconographie

Felices errore suo.
(Lucan., I, 454)

CHAPITRE PREMIER

@

p.076 À toutes les époques, la peinture de portrait s'est frayée une large voie dans l'art de la Chine, si l'on peut voir dans le passé et dans le présent de ce pays un art réel. Nous avons déjà traité ailleurs ce sujet, dans un écrit spécial sur la peinture au Céleste Empire ¹. Il y a eu, comme chez nous, des peintres à tout prix ; il y en a eu à résidence, il y en a eu de nomades. Des collections de portraits de personnages célèbres, à l'aquarelle ou en gravure sur bois, abondent dans tous les formats. Un des plus anciens textes chinois, sinon le plus ancien, qui fassent mention de portraits, est le *Chou-king*, chapitre *Yué-ming*, qui raconte de l'empereur Kao-Tsoug, 1.324 ans avant Jésus-Christ, un fait digne des *Mille et une Nuits*. L'Empereur du Ciel lui a avait fait voir en songe p.077 l'homme qu'il devait choisir pour ministre. À son réveil, il fit venir un peintre, lui donna un signalement minutieux du personnage de sa vision ; un portrait fut exécuté. On fouilla toutes les terres de l'empire, le portrait à la main, et l'homme fut trouvé dans une province reculée.

On cite quelques règnes sous lesquels les portraits d'hommes illustres ont été en honneur. Ainsi, l'an 51 avant notre ère, Hân-Suen-Ti, empereur de la dynastie des Hân, fit peindre les ministres et les officiers qui avaient contribué à la soumission des peuples tributaires de l'empire.

¹ *Les peintres européens en Chine et les peintres chinois. Revue contemporaine*, t. XXV, 1856.

Il fit bâtir en même temps, pour y placer ces portraits, une vaste salle, qu'il appela le pavillon Ki-lin, du nom sacré de ce cerf fabuleux dont l'apparition annonce le bonheur et n'a lieu que sous les rois vertueux ¹. Neuf ans après, un autre empereur, Hân-Ming-Ti, fit faire les portraits de ses ministres et courtisans illustres au nombre de vingt-huit, par allusion aux vingt-huit constellations ² ; sorte de *Lesché* antique, de Valhalla, qui fut renouvelée l'an 1226, par l'empereur Li-Tsoungh. Voulant donner un témoignage éclatant de son estime pour le mérite, ce prince fit élever un édifice à deux étages, qu'il appela *le Palais de la Vertu*, et y fit mettre l'image des vingt-quatre lettrés les plus célèbres par leur vertu, leurs talents et leurs services ³. Si la peinture avait tenu lieu de héraut à la politique et à la reconnaissance des ^{p.078} princes, elle fut aussi l'auxiliaire de la haine. Sous l'empereur Ning-Tsoungh, l'an 1208 de notre ère, un ministre ⁴ avait poussé à la guerre contre le Tartare Madacou, roi de Kin. L'empereur, pour faire sa paix avec le Tartare, fit trancher la tête à son ministre et envoya cette tête à l'ennemi. Madacou reçut en grand appareil le trophée sanglant, et, pour repaître ses yeux, ordonna qu'on en peignît plusieurs portraits ⁵.

M. Thiers, un des premiers sinophiles de ce temps-ci, et dont le cabinet doit être visité par tout curieux de l'art chinois, a été assez heureux pour trouver une collection très ancienne de miniatures historiques d'une exécution précieuse et délicate, mais d'auteur inconnu. Ces miniatures exquises et bien conservées ont quelque chose du fin sentiment de Hans Holbein. On ne connaît pas non plus le peintre d'une grande iconographie chinoise coloriée, envoyée de Péking, en 1777, par le père Amiot, à la bibliothèque de la rue de Richelieu. C'est elle qui a fourni à M. Pauthier le type du Confucius gravé au tome I^{er} de son livre sur la Chine. L'exécution de cette iconographie est loin d'atteindre à la beauté des miniatures du cabinet de M. Thiers. Un

¹ [Histoire générale de la Chine, t. III, p. 154.](#)

² Ce trait est rapporté dans le *Fun-cheo-hân-kien*, que le père de Mailla a analysé pour son *Histoire générale*, mais il a omis ce passage.

³ [Histoire générale de la Chine, t. IX, p. 119.](#)

⁴ Nommé *Hân-To-Tcheou*.

⁵ [Histoire générale de la Chine, t. VIII, p. 661.](#)

morceau digne aussi de remarque est une soie tissée, vers les premières années du seizième siècle, dans la province de Se-Tchouan, et qui représente Bouddha dans sa gloire, entouré de bonzes. Il y a là une adresse suprême ¹.

p.079 Les plus magnifiques miniatures chinoises que j'aie eues sont à la bibliothèque du palais Barberini, à Rome. Ce sont quinze ou vingt portraits en pied, représentant la famille impériale de la Chine, depuis l'empereur jusqu'au plus jeune de ses enfants. La tradition du palais Barberini est que ce manuscrit a été envoyé au pape Urbain VIII (1623-1644) par l'empereur lui-même, ce qui veut dire sans doute qu'il a été un hommage des missionnaires européens au souverain pontife. Quoi qu'il en soit, les figures, qui, à l'exception d'une seule, sont en couleur, offrent une telle perfection de composition, de modelé, d'harmonie et d'individualité, que peu d'œuvres de nos Occidentaux leur sont supérieures. L'une des dernières, presque entièrement à la mine de plomb, à peine effleurée de quelques touches de couleur, représente une jeune fille, le corps entouré plusieurs fois d'une étoffe légère qui laisse discrètement transparaître les formes, comme dans les figures égyptiennes. L'enfant tient une fleur à la main. Il n'y a, ce semble, nulle exagération à dire que cette miniature, grande à force de simplicité et de science qui se cache, respire le sentiment des bonnes peintures du Pérugin.

La grande Encyclopédie *San thsai-thou-hoeï* contient des portraits gravés au trait sur bois. Mais l'un des plus curieux livres de ce genre est l'ouvrage grand in-8°, soit en trois, soit en deux volumes, suivant l'édition, intitulé ² : « Biographies illustrées de portraits par Tchou-Tchouang, dans la maison des soirées p.080 joyeuses », titre bizarre comme en ont fréquemment les Chinois. Ce livre, dont la publication remonte au règne de Khien-Loung, contient un texte avec figures en pied qui brillent par une variété infinie de poses, par la liberté du

¹ Ce morceau précieux, d'un mètre vingt centimètres de hauteur, appartient à M. Callery, qui l'a reçu de Ki-Ing. Ce dernier l'avait payé mille onces d'argent à Péking.

² *Wan-siao-Tchang-Tcheou-Tchouang-hoa-tchouen*.

dessin, surtout par le mouvement et le caractère. Il va sans dire que ces figures, jetées, à la mode ancienne, au milieu du papier, sans poser sur aucun terrain, ne sont pas ombrées et rappellent le fameux personnage du roman allemand, ce Pierre Schlémil qui avait perdu son ombre ¹. Ce sont tous grands hommes ou femmes illustres des époques anciennes, classés dans l'ordre des dynasties. Il y a là de quoi défrayer des plus splendides paravents tout un palais. Les copistes ne s'en font faute, et prodiguent même ces figures à l'ornementation de riches poteries. Dans ce livre, les guerriers abondent armés de toutes pièces, parfois une épée dans chaque main. Parmi eux, quelques amazones brandissent l'arc ou l'épée. Ici, une figure, les bras et la poitrine nus, pose assise et drapée à l'antique : c'est le grand annaliste Sse-ma Tsien, surnommé par les Européens le père de l'histoire, l'Hérodote de la Chine, qui naquit cent quarante-cinq ans avant l'ère chrétienne. Il a tout l'air d'un vieux ^{p.081} Vitellius conservé sous verre. Là, un soldat fauche avec le sabre comme un faucheur avec la faux ; le pot en tête, il ressemble aux reîtres déguenillés du XVI^e siècle : c'est un preneur de villes ², surnommé *le Soldat noir*, à qui sa valeur incomparable mérita le titre posthume de comte. Plus loin, un personnage se jette dans les flots tumultueux, à travers lesquels on ne voit plus passer que la tête et le bras : c'est un grand mandarin ³ qui, dans une bataille fort disputée, voyant l'empereur en péril, endossa le costume impérial pour détourner les coups sur sa personne, et par son dévouement, qui lui valut la mort, sauva le prince. Ailleurs, une figure, affublée de la robe, de la barbe et du bonnet carré de nos anciens docteurs, ou des jésuites, représente ⁴ un magistrat célèbre qui vivait sous les Ming, dynastie purement chinoise. On trouve jusqu'à un guerrier illustre, un demi-dieu du temps

¹ Ce charmant ouvrage, qui ferait honneur à l'imagination allemande, est d'un émigré français, Adalbert de Chamisso, qui, à l'exemple d'Antoine Hamilton, d'Horace Walpole, de l'abbé Galiani, de Grimm, du prince de Ligne, du baron de Besenval en France, s'était assez identifié avec l'esprit du pays qui lui donnait asile pour en écrire la langue comme son idiome maternel. Cet homme de si heureux esprit était en outre fort savant botaniste. Dans sa première jeunesse, il avait été distingué avec bienveillance par Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI.

² *Ting-te-ning*.

³ *Hân-Tching*, duc de *Kao-Tching*.

⁴ *Ouan-ven-ching*.

des Soung ¹, lequel, vu seulement à mi-corps, offre, chose curieuse, tout l'aspect d'un seigneur de la cour de Louis XIV, avec la grande perruque et le rabat.

Quel est le degré d'authenticité de toute cette portraiture ? À beau mentir qui vient de loin, et les éléments nous font presque toujours défaut pour démêler le vrai touchant de lointains personnages en si lointain pays, où presque partout l'iconographie d'imagination usurpe les droits de la réalité. On ne saurait donc accepter ^{p.082} qu'avec une grande défiance les données d'un peuple aussi peu scrupuleux que le peuple chinois. La préface dit positivement que l'auteur a retracé les traits, le maintien et le geste de ses personnages anciens, soit d'après les monuments les plus authentiques, soit d'imagination, d'après les données léguées par l'histoire sur leur génie. Aveu précieux, qui prouve nettement qu'en résumé, ce sont en partie de ces apocryphes arrangés comme les portraits d'Homère et de ses héros mythologiques. Quoi qu'il en soit, le livre est infiniment intéressant pour l'esprit et le talent de l'exécution, comme aussi pour la riche variété des costumes qui, avec ceux d'un ouvrage analogue, mais moins bien exécuté, exclusivement consacré aux cent plus belles femmes de la Chine ², composent une sorte de musée ethnographique du Céleste Empire.

On trouve fréquemment des recueils anciens ou modernes de portraits peints à l'aquarelle ou gravés au trait sur bois, qui représentent les souverains du pays. Pourvu qu'on ne prétende pas remonter trop haut, on a chance de rencontrer juste ; car, dans ce pays de fétichisme monarchique, on comprend que, pour les souverains, les monuments iconographiques soient plus abondants. L'une des plus curieuses collections de ce genre qui me soient tombées sous les yeux est un immense rouleau de soie, envoyé en 1844 au roi Louis-Philippe, par le commissaire impérial Ki-Ing ; les figures, qui ont un pied de haut, sont peintes à ^{p.083} l'aquarelle avec une certaine fermeté par les

¹ Nommé *Ti-tsing*, surnommé après sa mort *Wou siang*, titre qui caractérise sa brillante bravoure.

² *Pa-mei-thou-tchouen*, c'est-à-dire : « Biographies et portraits des cent plus belles femmes de la Chine ». L'ouvrage a cinq volumes.

peintres impériaux ; elles commencent à Hiao-Tchao-Ti, de la dynastie des Hân antérieurs, deux siècles avant notre ère, et finissent à Souey-Yang-Ti, l'an 605 après Jésus-Christ. Deux de ces empereurs sont accompagnés de femmes, tous les autres le sont d'officiers. À côté de leurs effigies sont deux *fac-simile* de leur écriture, d'après les monuments du musée impérial de Péking. Le tout, timbré du cachet de Ki-Ing, est revêtu de certificats d'authenticité, délivrés par trois ministres d'État, dont un a été vice-roi de Canton.

Voilà des portraits qui sont officiellement ressemblants ; mais, parmi les effigies du plus grand nombre des hommes illustres de la Chine, il y en a beaucoup sans doute dont les certificats ne suffiraient pas à la critique. Ainsi, un admirateur des livres de Confucius s'est donné beaucoup de peine pour démêler le vrai portrait de ce grand homme : quel résultat définitif a-t-il obtenu ? Il a réussi seulement à réunir quelques effigies contradictoires, entre lesquelles le choix ne saurait être qu'arbitraire. Le premier portrait de Confucius qui ait paru en Europe figure en tête de l'*in-folio* publié à Paris, en 1687, par le père Philippe Couplet et trois autres jésuites, sur ce philosophe ¹. Ce portrait est gravé sans nom de peintre ni de graveur, sans indication de source. C'est le même que Landon a reproduit dans sa suite, et qu'il donne comme exécuté ^{p.084} d'après un dessin du père Couplet lui-même : désignation au moins hasardée, car, nulle part, les *Lettres édifiantes* n'attribuent à ce digne ouvrier de la foi, si habile philologue, l'exercice du dessin.

Un autre type fait partie de l'iconographie à l'aquarelle, envoyée à la bibliothèque royale par le père Amiot.

On trouve encore dans l'iconographie d'une encyclopédie chinoise ² deux portraits, au choix, de Confucius. L'un porte cette inscription : ³

¹ *Confucius, Sinarum philosophus, sive scientia sinica latine exposita, studio et operâ Prosperi Intorcetta, Christiani Herdtrich, Francisci Rougemont et Philippi Couplet, PP. Societ. Jesu, libri III. Paris, Daniel Hortemels, 1687.*

² Intitulée *San thsaï thoû hoeï*.

³ *Sién-ching siang*.

Causeries d'un curieux **La Chine**

« Image du premier saint » ; le second a pour légende : « Autre image du premier des saints ».

Vient un troisième type qui ne ressemble à aucun des autres, mais qui mérite une mention particulière à raison de la beauté de l'exécution et de la scène où Koung-Fou-Tseu figure. Pour ne pas être troublés dans leurs entretiens, lui et ses disciples, au nombre de quarante, conversent au bord d'un ruisseau. Le père Ni (c'est ainsi qu'on a surnommé le grand philosophe) est au centre, devisant avec son élève favori Yen-Tseu. Des valets, placés en amont, livrent au courant de l'eau les tasses d'un liquide rafraîchissant que les disciples ramassent au milieu de leurs causeries philosophiques ; tandis que d'autres serviteurs, de garde à l'extrémité du ruisseau, recueillent les tasses que l'assistance n'a point ramassées, ou qu'elle a rendues au courant. Les attitudes des personnages sont variées et pleines de naturel ; les têtes, expressives. Celle de ^{p.085} Koung-Tseu particulièrement est d'une rare finesse. La composition occupe un très grand rouleau de soie dont l'exécution à l'encre de Chine, relevée de quelques teintes de jaune et de vert, effacées par le temps, remonte au IX^e siècle. On trouve la description de ce rouleau dans le *Ko-Kou-iao-louen* ou « Dissertation sur les choses les plus essentielles de l'antiquité », ouvrage en quatre ou six volumes in-12. Cette belle peinture appartient aujourd'hui à M. Callery.

Entre ces types, sans compter tous les autres qui courent encore à la Chine, quel est le vrai ?

Amiot affirme dans sa *Vie de Confucius* ¹, qu'on possède, dans l'Empire céleste, plusieurs portraits authentiques de l'immortel philosophe à différents âges ; mais il n'ajoute rien qui puisse mettre sur la voie d'un type certain et définitif..

« Dans le temple domestique où nous faisons des cérémonies respectueuses en l'honneur de ^{p.255} nos ancêtres, dit, au rapport de ce Père, un des descendants, à la quarante-

¹ [Mémoire concernant les Chinois, t. XII.](#)

septième génération, de Confucius, nous conservons encore quelques habits qui ont servi à Koung-Tseu, son portrait en petit et un portrait de son disciple Yen-Tseu. Nous savons par une tradition non interrompue de père en fils que ces deux images sont très ressemblantes.

C'était pour Amiot le cas de dire si le portrait de son iconographie était le même ; il n'en a rien dit. Il ajoute seulement, d'après l'Encyclopédie *Iü-haï* (mer de Jade), livre CXIII, que le roi du petit royaume où le philosophe, autrefois son ministre, avait passé ^{p.086} sa vie à professer et était mort ¹, lui fit élever une grande pagode dans laquelle, suivant l'usage constant de la Chine à l'égard des ancêtres, il plaça l'image de Confucius au milieu de la salle principale, avec tous ses livres et ses instruments de musique. Or, ce fait ne pouvait guère avoir échappé aux satellites de l'empereur iconoclaste Che-Houang-Ti, et probablement le temple avec tout ce qu'il renfermait aura été saccagé. Nouveau doute où nous laisse encore le père Amiot. À la rigueur, le portrait de Confucius pourrait avoir échappé à la destruction, comme plus tard se retrouvèrent ses ouvrages cachés dans les murailles, soit en sa demeure, soit chez ses disciples. On écrivait alors sur des planchettes de bambou : il est fort possible qu'on se servît du même fond pour les dessins et les peintures, et qu'une de ces planchettes ait conservé les traits du philosophe jusqu'à la renaissance des lettres. Toujours est-il que, postérieurement à cette époque, sous la dynastie des Hân, on éleva des temples à Koung-Fou-Tseu dans toute l'étendue de l'empire, et que partout on posa son image, tantôt en peinture, tantôt en sculpture ; mais l'Encyclopédie ne dit pas si le portrait du temple primitif a été pris pour modèle. L'*Histoire générale de la Chine* ² ajoute que, l'an 960 de notre ère, l'empereur Taï-Tsou fit mettre l'effigie de Confucius et celle de son premier disciple dans les salles des collèges, mais elle se tait sur le type qui avait été choisi. Il y a donc mille raisons pour qu'on ait toujours recherché avec ardeur les véritables traits ^{p.087}

¹ *Ngai-Koung*, roi de Lou.

² [T. VIII, p. 8.](#)

d'un si grand esprit ; mais il y en a autant pour que la crédulité soit allée au-devant de l'apocryphe, à travers toutes les dissemblances.

Finissons par une anecdote citée dans la même Encyclopédie *Iü-haï*, livre CLXIX, d'après le *Kia-iü*, ou recueil des conversations familières de Confucius, composé par ses disciples. Le philosophe, étant allé faire une tournée dans le district impérial de Tcheou, voulut voir le temple nommé *Ming-Tang*, qui jouissait alors d'une grande célébrité. En visitant les beautés de l'édifice, Confucius s'arrêta devant les portraits des anciens empereurs Iao, Chuen et Kiè-Tcheou ; après avoir examiné attentivement ce que la physionomie de chacun des princes pouvait exprimer de vertus ou de vices, il dit en soupirant :

— Ah ! je comprends maintenant que la dynastie actuelle ait remporté des triomphes aussi éclatants sur ses prédécesseurs !

La profonde physionomie des portraits lui avait révélé l'âme et la destinée des modèles.

@

CHAPITRE II

@

Dès l'époque de Louis XIV, sous le règne de Chin-Tsou-Gin, autrement appelé Khang-Hi, quatrième empereur de la dynastie des Mandchoux, on trouve parmi les héroïques missionnaires qui se servaient des sciences, des arts et des métiers pour propager l'Évangile, quelques hommes qui pratiquaient la peinture. Un manuscrit inédit, provenant du cabinet de l'avocat ^{p.088} général Joly de Fleury, et intitulé : *Journal du voyage de la Chine*, fait dans les années 1701, 1702 et 1703 ¹, mentionne deux peintres aimés de l'empereur : le frère Belleville, Français, qui faisait des dessins et des miniatures, et Jean Gherardini, Piémontais, qui peignait à l'huile et à l'aquarelle ².

Les jésuites avaient trois maisons ou églises à Péking. Les Pères français en occupaient une dans la ville ^{p.089} tartare ; les Pères portugais deux dans la ville chinoise. Français et Portugais ne communiquaient ensemble qu'autant que l'intérêt général de la Compagnie pouvait le requérir, ou qu'ils étaient appelés par l'empereur

¹ Ce manuscrit est déposé aux Archives générales de l'État.

² [Relation du Voyage fait à la Chine, sur le vaisseau l'Amphitrite, en l'année 1698, par le sieur Gio. Gherardini, peintre italien. À monseigneur le duc de Nevers, Paris, Nicolas Pepie, MDCC, in-12, VII et 94 pp.](#) La relation est datée de Canton, 26 février 1699 ; le permis d'imprimer de cette rare plaquette est du 20 mars 1700.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet opuscule des notions sur les arts. Ce n'est autre chose qu'un journal de voyage et un récit des peurs de Gherardini durant sa navigation de la Rochelle à Canton sur l'*Amphitrite*, commandée par le chevalier de la Roque. Là s'arrête le récit, amusant d'ailleurs et tout farci de citations de poètes italiens. L'*Amphitrite* était le premier vaisseau de la Compagnie française de la Chine, créée en 1698, qui eût paru dans ce pays. Le livre de bord de ce bâtiment a été publié en anglais à Londres, sous le titre de *Premier Voyage des Français à la Chine*, etc. (*The Journal of the first French Embassy to China*), par Bannister. Ce que cet éditeur appelle *ambassade* était une expédition de la Compagnie des Indes, dirigée en personne par son directeur en chef M. de Bénac.

Gherardini, qui signe son nom comme nous venons de l'écrire, est, dans cette plaquette, appelé tantôt Gherardini, tantôt Girardini. L'orthographe des noms n'était pas encore fixée. C'était un laïque. L'ordre des jésuites, à l'exemple des dominicains, avait plusieurs degrés d'observance. Les *profès*, qui tous étaient prêtres, formaient seuls le premier degré, la grande observance. On les appelait *pères*. La petite observance se composait de *novices*, de *scolastiques* et de *coadjuteurs* ou *convers*. C'étaient les *frères*. En outre, l'ordre s'associait, dans ses missions, des laïques qui ne faisaient ni vœux ni promesses : tel était Gherardini. Avant son départ, il avait peint aux Grands Jésuites (à présent collège Charlemagne) des plafonds assez mal conservés aujourd'hui.

pour travailler de concert à quelque ouvrage. Les Italiens étaient généralement réunis aux Portugais ; les Allemands, aux Français. Cependant l'Italien Gherardini, amené par le père Bouvet, qui avait été envoyé en France par l'empereur pour recruter des missionnaires et des personnes habiles dans les sciences et dans les arts ¹, demeurait dans la maison française avec le frère Belleville, et c'était le supérieur, le père Gerbillon, qui lui servait d'interprète auprès de Khang-Hi, quand il travaillait en présence de ce prince. Sans être aussi fou de musique que cet empereur du huitième siècle, Hiouang-Tsoun, de la dynastie des Tang, qui négligeait les affaires de l'État pour jouer sur une flûte de jade, Khang-Hi aimait fort la musique. Celle du Céleste Empire, lente et plaintive, monotone et sans harmonie, quelquefois criarde et dure, ne reposait, comme elle le fait encore aujourd'hui, sur aucun principe scientifique, et, à vrai dire, c'était seulement du bruit rythmé, que les Chinois ne savaient même pas noter ². La nôtre avait du moins le mérite _{p.090} d'étonner l'empereur, si elle ne lui agréait que comme nouveauté étrangère. Il aimait aussi beaucoup la peinture et ménageait les artistes. Presque tous les jours, il passait quelques instants dans l'atelier des peintres, et le frère Belleville ayant été malade, il l'emmena avec lui en Tartarie, pour le faire changer d'air et le distraire. Gherardini n'avait pas moins ses bonnes grâces. L'empereur, informé un jour que cet artiste n'était pas bien traité par les Frères français, le fit sortir de leur maison, l'envoya demeurer chez un mandarin, de ses favoris, et lui donna pour compagnon et pour interprète le frère Bodini, qu'il avait exprès tiré de la maison portugaise. Là-dessus, les Pères français de prendre l'alarme. Redoutant surtout que Gherardini n'allât s'établir chez les Portugais, ils firent mille avances à la brebis

¹ Le père Bouvet était curé de l'église des Pères français, et c'est lui qui leur administrait les sacrements. On a de lui un *Portrait historique de l'empereur Khang-Hi*, publié en 1697, pendant le voyage du Père à Paris. Gherardini relate dans son opuscule qu'on rendit à ce dernier les plus grands honneurs à Canton, lors de son débarquement ; que le vice-roi de la province lui fit plusieurs visites, et que l'empereur fit connaître par un message son impatience de le revoir.

² « On nous éveille tous les matins au son désagréable d'un timbre de cuivre et d'un cornet à bouquin, qui font comme la basse, avec une espèce de fife et deux flûtes du pays, qui servent de dessus, et qui s'accordent comme des chats qui miaulent et des chiens qui aboient. » [Pages 74-75 de la Relation de Gherardini.](#)

Causeries d'un curieux
La Chine

effarouchée, et la ramenèrent au bercail. L'empereur avait plusieurs raisons pour goûter Gherardini. Le subtil Italien avait plusieurs cordes fines à son arc : aussi bon musicien que peintre, il jouait à ravir de la basse de viole et de la trompette marine.

Le père Pereira, qui possédait aussi plusieurs instruments, était le premier maître de musique de l'empereur, et celui de tous les missionnaires qui le voyait le plus souvent. C'est à lui que la Chine est redevable de l'art d'écrire la musique au moyen de certains caractères représentant les tons d'une gamme.

Un père Pernon était le facteur et l'accordeur des ^{p.091} instruments de l'empereur, tels que clavecins, épinettes, tympanons, et il en donnait des leçons à Sa Majesté. Il maniait aussi fort lestement la flûte et le violon. De son côté, le célèbre père Parennin, procureur de la maison des Pères, et qui était habile aux bâtiments, jouait du flageolet et de la flûte, un peu aussi de la trompette marine. Le premier, il avait fait connaître à l'empereur cet instrument, aujourd'hui si répandu à la Chine, au Thibet et dans l'Inde.

L'empereur voulait-il se donner le divertissement d'un concert, soit dans ses appartements, soit dans la cour au milieu des ouvriers, il y faisait appeler les pères Pereira, Pernon et Parennin, avec Gherardini, et le quatuor symphoniste avait l'honneur de divertir Sa Majesté, mais à genoux, vrai supplice que l'étiquette forçait de subir. L'empereur retint un jour dans cette posture les missionnaires musiciens pendant quatre heures, et s'étant aperçu à la fin qu'ils étaient fatigués, il daigna, par compensation, honneur insigne ! leur offrir de sa main impériale une coupe remplie de vin.

Pereira était en même temps le machiniste et l'armurier de l'empereur. Il travaillait aussi à l'horlogerie, avec l'assistance d'un frère Brocard.

Le père Régis faisait des observations astronomiques que le révérend père Grimaldi, président du tribunal des Mathématiques, c'est-à-dire chef de l'observatoire, et qui avait été créé mandarin,

revoyait et présentait à l'empereur. Le père Thomas était aussi pour les mathématiques et l'astronomie, et suppléait au besoin le père Grimaldi, ce qui eut lieu durant un voyage que ce père fit en Europe.

p.092 Venait ensuite le père Suarès, grand lunettier, raccommodeur d'horloges, monteur de pendules pour l'empereur, lapidaire, tailleur merveilleux des pierreries de Sa Majesté.

Un Allemand, le père Kilian Stromp, habile tourneur, était en même temps, dans la maison française, le chef et conducteur d'un grand établissement de verrerie, où il confectionnait de beaux ouvrages à l'usage de l'empereur, de ses femmes et de ses enfants. Sa Majesté fut si satisfaite de son zèle, qu'un jour elle le gratifia d'un vieux *ouaïthao*, ou veste de dessus, qu'elle avait portée longtemps, et lui versa à boire dans sa propre coupe impériale.

Le frère Frapperie était le chirurgien empirique du palais.

Un frère Rhodès était l'apothicaire du corps, fonction qui lui donnait le privilège de suivre l'empereur dans ses voyages.

L'ami de Gherardini, le père Bodin ou Bodini, était l'apothicaire du commun et le confiturier-bouche.

Hormis le père Bouvet et le père Visdelou ¹, qui avaient p.093 enseigné les mathématiques au prince héritier, aucun des religieux n'était appelé à donner des leçons aux fils de l'empereur. Khang-Hi s'était réservé de les instruire lui-même et de leur faire faire en sa présence tous leurs exercices. Mais, par ordre de l'empereur, tous les missionnaires formaient des élèves et des apprentis, chacun selon son

¹ C'est le même qui avait été de l'ambassade de Louis XIV près le roi de Siam, et qui, pendant la traversée, enseignait le portugais à l'abbé de Choisy : « J'explique le portugais avec le père Visdelou ; M. Basset m'apprend ce que c'est que les Ordres sacrés ; je regarde dans la lune avec le père de Fontenay ; je parle du pilotage avec notre enseigne Chammoreau, qui en sait beaucoup, et tout cela en passant, sans empressement, en se promenant. Et quand je me veux faire bien aise, je fais venir M. Manuel, l'un de mes missionnaires, qui a la voix fort belle, et qui sait la musique comme Lully. Vous savez si j'aime la musique, et cela ne s'oppose point au séminaire. Qu'est-ce que le paradis, qu'une musique éternelle ? » V. *Journal du voyage de Siam, fait en 1685 et 1686* (par Timoléon de Choisy). Paris, 1687, in-4°.

Causeries d'un curieux
La Chine

talent. C'étaient d'ordinaire de jeunes eunuques du palais. Le père Chareton leur enseignait l'algèbre ; Belleville et Gherardini, la peinture.

Outre quatre cents livres que chacun des jésuites, peintre ou savant, avait du roi de France, il leur était assigné par l'empereur cent vingt taëls, c'est-à-dire neuf cents francs par personne, qu'ils « touchaient au magasin du palais en riz, en viande de cochon, en bois, en charbon de terre ». Le surplus, qu'ils ne prenaient pas en nature, leur était payé comptant par les fournisseurs.

Pour eux comme pour leurs ouvriers nul jour de fête, pas même le jour de Pâques. Le frère peintre Belleville s'en fâcha, refusa de travailler les jours fériés, et témoigna plusieurs fois aux Pères qu'il voulait retourner en Europe, ce que ceux-ci n'eurent garde de lui accorder, parce que l'empereur prenait beaucoup de plaisir à ses ouvrages.

Jamais aucun des Pères ne paraissait devant l'empereur sans être appelé, à moins d'avoir quelque requête extraordinaire à présenter, auquel cas il fallait s'adresser à l'un des quatre mandarins nommés par l'empereur pour servir d'intermédiaires aux Européens. Un missionnaire avait-il reçu quelque gratification du monarque, il allait, sans être appelé, dans le lieu où ^{p.094} travaillaient les ouvriers, c'est-à-dire dans la cour, demandait audience et la permission de battre neuf fois de la tête devant le trône, en signe d'action de grâces ; après quoi il se prosternait au milieu de cette cour, devant une grande porte faisant face au trône impérial.

Tous en général étaient censés domestiques de l'empereur, payés sur ce pied, et aucun n'aurait osé prendre d'autre titre, à l'exception du mandarin, le révérend père Grimaldi. Pour arriver à leurs fins sacrées, il leur fallait beaucoup ménager les eunuques qui approchaient la personne de l'empereur. C'était, disait-on, par le crédit de ces gens-là que les Pères, qui, de la cour, se répandaient dans les provinces de l'empire, obtenaient leurs brevets de *ta-jîn*, littéralement, *grand homme*, qualification équivalent à notre titre d'*Excellence*.

Causeries d'un curieux **La Chine**

Un peu plus tard, on trouve à la Chine deux jésuites : le père Joseph Castiglione, peintre pour la mission portugaise, et le frère coadjuteur Jean Denis Attiret, peintre pour la mission française. Le premier était Italien de naissance, le second avait vu le jour à Dôle, en 1702, et s'était rendu, vers la fin de 1737, à Péking, où Castiglione l'avait devancé depuis plusieurs années. Khien-Loung, monté sur le trône en 1736, régnait alors.

Déjà Castiglione avait peint les portraits de l'empereur et des impératrices, quand le peintre français vint le rejoindre. Le premier avait embelli le collège des églises chrétiennes à Péking de deux grands tableaux, représentant, l'un Constantin sur le point de vaincre, l'autre Constantin vainqueur et triomphant. Il avait ^{p.095} peint aussi, sur les côtés de la salle, deux perspectives qui faisaient illusion ¹. À son tour, Attiret peignit le frère de l'empereur, sa femme, quelques autres princes et princesses du sang, et plusieurs des favoris et seigneurs. Il fit plus tard un portrait en pied de l'empereur, figura en plafond, dans le palais impérial, le temple de la Gloire civile, puis exécuta quatre tableaux représentant les saisons, et une grande peinture d'une dame à sa toilette : toutes œuvres que le père Amiot, qui les avait vues, célèbre comme magnifiques ². Pendant les jours de repos que lui laissait son emploi auprès de l'empereur, il allait travailler chez les grands, chez les ministres, et il enrichit de tableaux religieux, pleins d'onction et de sévérité, les églises et les maisons chrétiennes. On cite particulièrement un beau tableau de l'Ange gardien dont il orna la chapelle des Néophytes, dans l'église de la maison française. Enfin, il peignit plus de deux cents portraits de personnes de différents âges et de différentes nations. En résumé, deux grands ateliers particuliers se formèrent, où vinrent de la cour quelques rares élèves qui eurent pour maîtres les deux jésuites, mais où il ne fut guère permis aux religieux d'enseigner ni de produire dans le goût européen.

¹ [*Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois, par les missionnaires de Péking, in-4°, t. VIII, p. 286.*](#)

² [*Journal des Savants, Juin 1771. Extrait d'une lettre du père Amiot, du 1er mars 1769, de Péking, contenant l'éloge du frère Attiret, et le précis de l'état de la peinture chez les Chinois.*](#)

Causeries d'un curieux La Chine

— Vive l'Italie ! s'écriait avant l'arrivée de Castiglione et d'Attiret, le peintre Gherardini ; vive l'Italie pour les ^{p.096} beaux-arts ! Les Chinois se connaissent en architecture et en peinture comme moi en grec et en hébreu. Ils sont pourtant charmés d'un beau dessin, d'un paysage bien vif et bien ménagé, d'une perspective naturelle ; mais pour savoir comment on s'y prend, ce n'est pas là leur affaire ; ils entendent mieux comment on pèse l'argent, et comment on prépare le riz ¹.

Un jour qu'il avait terminé une grande décoration de colonnade qui paraissait s'enfoncer dans la perspective, les Chinois, stupéfiés à première vue, crurent, de sa part, à quelque fait de magie diabolique. À peine, s'approchant de la toile, se furent-ils assurés par le toucher que c'était un trompe-l'œil sur une surface plane, qu'ils se récrièrent :

— Est-il rien, disaient-ils, de plus contraire à la nature que de représenter des distances là où il n'y en a point, où il ne peut y en avoir ² ! ^{p.097}

Placide de caractère et depuis longtemps assoupli aux caprices de la mode chinoise, Castiglione instruisit Attiret à s'oublier lui-même et à désapprendre en quelque sorte les méthodes européennes. Tout ce qu'ils exécutaient tous deux soit en portraits, soit en compositions, était personnellement ordonné par l'empereur, qui se faisait montrer les esquisses, critiquait, modifiait, bouleversait tout au gré de son humeur,

¹ [Relation de Gherardini](#).

² Cette anecdote n'est point dans la relation de Gherardini, qui a écrit de Canton et n'avait pas encore vu Péking ; ; elle est rapportée au chapitre VIII du livre de [John Barrow : Travels in China](#) containing descriptions and observations made in the course of a short residence at the imperial palace of Yuen-Ming-Yuen, and on a subsequent journey through the country, from Peking, to Canton. London, Cadell, 1804, gr. in-4°.

John Barrow était attaché à l'ambassade de lord Macartney, à la Chine, en qualité d'astronome et de médecin. Il devint depuis secrétaire particulier de cet ambassadeur au cap de Bonne-Espérance. Son livre fait autorité.

Le palais d'Yuen-Ming-Yuen, celui qui a été détruit dans la dernière guerre, n'était point, comme on le sait, le palais de Péking, mais une résidence d'été de l'empereur à quelques lieues de la capitale, le Versailles chinois. Il renfermait d'immenses bâtiments, dont quelques-uns avaient été construits à l'européenne sur les dessins et sous la direction d'un missionnaire français, le père Benoît. On trouve la description fort bien faite du palais dans la lettre citée du frère Attiret.

sans tenir aucun compte des exigences du dessin. Il en fallait passer par ces fantaisies et ne souffler mot, car le goût du Fils du Ciel était sacré.

« Ici, dit Attiret, l'empereur sait tout, ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, et peut-être le croit-il. Toujours agit-il comme s'il en était persuadé ¹.

Khien-Loung s'était opposé à l'application de la peinture à l'huile à tous les sujets, parce que ce genre contrariait ses vieilles routines. Sitôt après son arrivée à Péking, Attiret avait exécuté pour l'empereur une peinture à l'huile représentant l'*Adoration des Mages*. Khien-Loung en avait été si charmé, qu'il l'avait fait placer dans ses petits appartements. Mais c'est par ce tableau même que les tribulations du pauvre peintre avaient commencé. L'empereur l'avait harcelé d'observations, et lui avait imposé tant de changements, qu'Attiret ne se reconnaissait plus dans son œuvre. Khien-Loung n'admettait pas les p.098 modifications de couleur, les dégradations d'exécution pittoresque commandées par les distances, et suivant lui,

« les imperfections de l'œil n'étaient pas une raison pour que les objets de la nature fussent représentés comme imparfaits ².

En outre, il reprochait à l'huile son luisant et son vernis, et pour peu que les ombres fussent vigoureuses, il y voyait autant de taches.

« La détrempe, disait-il, pendant qu'Attiret travaillait à la peinture de son *Adoration*, est plus gracieuse, et elle frappe agréablement la vue, de quelque côté qu'on la regarde. Ainsi, il faut qu'après que ce tableau sera fini, le nouveau peintre

¹ [Lettre d'Attiret](#), p. 48 [p3.783]. Elle est ainsi intitulée : *Lettre du frère Attiret, de la Compagnie de Jésus, peintre au service de l'empereur de la Chine, à M. d'Assaut*. Péking, le 1er novembre 1743.

C'est la seule lettre qu'on possède en entier d'Attiret. Elle est la première du volume XXVII^e des *Lettres Édifiantes*, première édition de 1749. Le père Amiot a cité au *Journal des Savants* quelques autres lettres d'Attiret, mais seulement par extraits fort courts.

² John Barrow, chap. VIII.

peigne de la même manière que tous les autres. Pour ce qui est des portraits, il pourra les faire à l'huile. Qu'on obéisse ¹.

Aussi les deux jésuites, habitués à peindre largement l'histoire et le portrait, finirent-ils par ne plus être occupés, les trois quarts du temps, qu'à peindre patiemment à l'huile, sur des glaces, ou à l'eau, sur la soie : — en écrans, en tentures, en paravents, en stores, en éventails, — des arbres, des fruits, des animaux, rarement des figures. Encore l'empereur exigeait-il que la représentation de la peinture, vivante ou morte, eût toute la précieuse minutie des peintures d'histoire naturelle, qui comptent les poils des animaux, les écailles des poissons, les nervures des feuilles et des fleurs. Ce n'est pas tout : pour un peintre désireux de réussir à la Chine, la science du cérémonial et de l'étiquette, l'étude de mille détails de mœurs, de mille p.099 petits riens qui composent l'accoutrement des personnes de tout rang, devenait de première nécessité. Ainsi, le costume des femmes, la longueur de leurs ongles, la coloration de leurs doigts diffèrent suivant les conditions. On reconnaît sur-le-champ à tel petit détail de costume, même rien qu'à la main, une grande dame d'une dame ordinaire, une dame d'une femme du commun. Il fallut savoir sur le bout du doigt, toute cette espèce de blason consacré, car la peinture la plus charmante eût été impitoyablement répudiée par l'empereur, si elle n'eût rigoureusement donné à chacun ses attributs, si elle se fût méprise sur le teint de tel personnage, si elle eût mal à propos coloré ou non coloré, allongé, raccourci les ongles ; si elle eût omis dans la représentation de telle femme l'étui qui les préserve. Nulle place pour l'expression des passions dans la peinture chinoise : toute femme comme il faut a une couche de blanc sur la figure, une couche de carmin sur les lèvres, et il n'est plus permis à l'incarnat de la vie d'exprimer au dehors les mouvements intérieurs. Sous la dynastie précédente, la consommation de la seule céruse et du cinabre, par les filles employées dans les palais, avait coûté jusqu'à dix millions ² ! En vain p.100 avait-on essayé de la

¹ Lettre déjà citée du père Attiret.

² Ce fait résulte des propres instructions de l'empereur Khang-Hi à ses fils, consignées aux [*Mémoires touchant les Chinois*, t. IX, p. 226.](#)

diminuer : la fureur de la mode avait été plus forte que les lois somptuaires. Voilà ce que nos peintres européens ignoraient et ce que les Chinois leur apprirent, avec une foule d'autres minuties antipittoresques, qui seules pouvaient assurer le succès du pinceau. D'artiste il fallait forcément devenir ouvrier. Attiret en vint d'ailleurs à se voir tellement vaincu de besogne, que n'y pouvant suffire malgré tout son courage, il se borna à composer les sujets et à peindre de sa main les carnations. Il distribuait le reste du travail aux peintres chinois dont il dirigeait l'industrie ; puis il revoyait le tout, ranimant leurs petites œuvres de ces touches qui donnent la vie, comme brille le ver luisant caché dans l'herbe morte de l'automne.

L'empereur Khien-Loung eut

« toujours des bontés distinguées pour Castiglione et pour Attiret. Tous les jours, et souvent plus d'une fois, il venait les voir peindre, s'entretenait avec eux très familièrement, avait toujours quelque chose de gracieux à leur dire, leur envoyait fréquemment des plats de sa table, et faisait ostensiblement grand cas de leur personne, plus encore à cause de leur modestie et de leur rare vertu qu'à cause de leur talent et de leur attention continuelle à se plier à ses goûts et à ses désirs ¹.

Mais cette grâce impériale, les bons religieux la payaient cher. On leur donnait pour atelier, au palais, une espèce de salle isolée, au rez-de-chaussée, entre cour et jardin, exposée à toutes les incommodités des saisons, comme tous les appartements chinois, où les ^{p.101} recherches du confortable européen sont inconnues. Dévorés de chaleur dans l'été, ils souffraient, dans l'hiver, du froid le plus piquant, n'ayant d'autre feu qu'un petit réchaud sur lequel ils mettaient leurs godets pour empêcher

L'usage du fard est si accrédité à la Chine qu'on y accoutume même des enfants de trois ou quatre ans. Le blanc, en particulier, est si éblouissant qu'on peut distinguer de cent pas la figure, qui en est couverte. [*Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine*](#), en 1794 et 1795, tiré du journal d'André Everard van Braam-Houckgeest, chef de la direction de cette Compagnie, et second dans l'ambassade, publié par Moreau de Saint-Méry. Paris, an V (1797), t. II, p. 105.

¹ [*Mémoires concernant les Chinois, etc.*, t. II, p. 434.](#)

la glu et les couleurs de geler ¹. Il est vrai que, dans ses visites d'été, l'empereur, devant qui l'on ne devait rien faire qu'à genoux, leur permettait, par grâce singulière, de s'asseoir, et les invitait à ôter leur bonnet quand il faisait trop chaud ². Mais la présence du prince, comptée par un Chinois pour la suprême récompense et la souveraine félicité, était à peu près toute la paye que le père Attiret recevait de ses travaux, si l'on en excepte quelques petits présents en soie ou autres objets de peu de prix, et qui encore venaient rarement ³.

« Aussi, ajoutait-il, n'est-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Être à la chaîne d'un soleil à l'autre ; avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu ; ne peindre presque rien de son goût et de son génie ; avoir mille autres embarras qu'il serait trop long d'expliquer ; tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion, et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le Paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'empereur ⁴.

Les arts, p.102 sauvés jadis par le luxe des temples ; les lettres, sauvées par l'érudition des cloîtres, essayaient sur ce coin de terre de rendre à la religion ce qu'ils en avaient reçu.

Ce zèle sacré eut malheureusement l'occasion de s'exercer sous l'empereur alors régnant. Tandis que son aïeul, le célèbre Khang-Hi, avait souffert les prédications publiques de l'Évangile dans toute l'étendue de l'empire, et que les missionnaires de tout ordre et de tout pays, parcourant les provinces, avaient fait librement des conversions ; tandis qu'il avait poussé la bienveillance jusqu'à composer lui-même

¹ Les Chinois se servent de glu au lieu de gomme.

² [Lettre d'Amiot.](#)

³ [Lettre du frère Attiret, p. 45.](#)

⁴ [Idem, ibid.](#) [p3.793]

une inscription pour la maison centrale des missions, Young-Tching, fils et successeur de Khang-Hi, chassa des provinces tous les missionnaires, confisqua leurs églises, et ne souffrit plus d'Européens que dans la capitale et à Canton, comme gens utiles à l'État pour les mathématiques, les sciences et les arts. Khien-Loung, fils de Young-Tching, maintint les choses sur le même pied. On pensera tout ce qu'on voudra des disciples de saint Ignace, perdus dans l'ordre politique par l'absolutisme théocratique et par les doctrines fanatiques de quelques-uns d'entre eux ; dans l'ordre moral, par leur dévotion aisée et leurs restrictions mentales. On renouvellera, sans les épuiser, de longs débats sur la légitimité de leur but et de leurs moyens ; mais on sera d'accord sur la grandeur de leur œuvre, qui, au vieux monde comme au nouveau, a fait de la Compagnie de Jésus le premier corps de l'Église, et lui a assigné une plan si haute dans l'État et dans l'enseignement. Qui pourrait se défendre du frisson en suivant les malheureux ^{p.103} missionnaires (les jésuites n'étaient pas, il est vrai, le seul ordre qui en fournît) dans les héroïques sacrifices qu'ils s'imposaient pour la foi, et qui se terminaient toujours par des humiliations, souvent par des persécutions, quelquefois par le martyre ? Khien-Loung laissa mettre à mort cinq missionnaires espagnols de l'ordre de Saint-Dominique, et l'un de leurs catéchistes, qui avaient été saisis dans le Fo-Kien, contrevenant à la loi en prêchant l'Évangile dans cette province. Parmi les victimes était un évêque de Mauricastre. En vain, malgré la défense expresse de parler d'affaires à l'empereur sans être interrogé par lui, Castiglione profita courageusement d'une visite que lui faisait ce prince dans son atelier, pour se jeter à ses pieds et implorer la grâce des condamnés ; à cette demande, l'empereur avait changé de couleur sans rien répondre. Le Frère, pensant n'avoir point été entendu, avait répété de nouveau ce qu'il venait de dire, et Khien-Loung lui avait imposé silence. En vain, une autre fois encore, le vénérable Castiglione plaça quelques paroles en faveur de la religion désolée, le prince se borna à lui répondre sèchement : « Hoa-pa ! » Peins donc ¹ !

¹ Hoa, peins. Pa est une interjection qui équivaut à un juron d'impatience : *peins et tais-toi* !

Causeries d'un curieux **La Chine**

Le jésuite ne fut pas pour cela disgracié, et Khien-Loung continua de l'approcher de sa personne. C'était l'usage que tout Européen reçut un nom chinois ; au ^{p.104} nom de Castiglione avait été substitué celui de *Lang-Che-Ning*, c'est-à-dire *Lang vie tranquille*, comme nous l'avons dit plus haut ¹, et dans ses moments de gaieté, l'empereur s'amusait à plaisanter la quiétude du bon religieux. On trouve dans la *Vraie chronique du règne de l'empereur Chuen* ², nom posthume de l'empereur Khien-Loung ³, qu'un jour Lang-Che-Ning fut mandé par l'empereur au moment où ce prince était entouré de tout son harem, composé d'une cinquantaine de femmes. Les femmes étaient belles et le diable est fin ; mais le discret Castiglione détournait la tête, et Khien-Loung fit de vains efforts pour attirer ses regards vers le séduisant spectacle. Le lendemain, l'empereur assemble ses huit premières favorites et mande encore le peintre :

- Voyons, Che-Ning, lui dit-il, laquelle trouves-tu la plus belle ?
- Les femmes du Fils du Ciel sont toutes également belles, répondit le religieux sans détourner la tête.
- Regarde, regarde ; tu me feras le portrait de celle que tu aimeras le mieux.
- Qui oserait choisir après le choix de l'empereur ?
- Eh quoi ! s'écria Khien-Loung, qui n'en pouvait tirer rien de plus, parmi celles d'hier en aurais-tu trouvé qui fussent mieux à ton goût ?
- Je ne les ai point regardées. ^{p.105}
- Eh bien ! que faisais-tu donc quand tu clignais de l'œil de côté ?

[Relation d'une persécution contre la religion chrétienne à la Chine, en 1746, t. XXVII des Lettres Édifiantes, pp. 384-389 \[p3.821\]. — Cf. Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-Kien-Kung-Mou, par le père de Mailla, t. XI, p. 525.](#)

¹ *Lang* est un nom propre purement chinois qu'on ne peut pas plus traduire que la plupart des noms propres européens. C'est probablement le nom chinois que s'était donné Castiglione, à l'exemple de ses confrères.

² *Kao-tsou-Chuen-Houang-ti-che-lou*.

³ Tout souverain, tout grand personnage de la Chine, reçoit, après sa mort, un nom d'apothéose, surnom qui, le plus souvent, est l'expression résumée des qualités qui l'ont distingué de son vivant. *Chuen* signifie *pur, sincère*.

Causeries d'un curieux
La Chine

- Je comptais les carreaux en porcelaine du palais de Sa Majesté.
- Alors, combien y en a-t-il ?
- Tant.

Là-dessus, l'empereur fait compter les carreaux par des eunuques. Le jésuite avait dit juste. Les femmes, relevant le pan de leurs robes de brocart et se balançant, comme des fleurs de lotus, sur leurs petits pieds brisés, se retirèrent en riant.

Nous avons parlé plus haut des honneurs que Khien-Loung fit rendre au chaste vieillard quand il eut atteint sa soixante-dixième année, et l'on a vu les vers qu'il fit à sa louange après sa mort. La fête du septuagénaire fut renouvelée avec non moins de solennité le 21 septembre 1777, en l'honneur d'un jésuite allemand, Ignace Sickelbarth, que l'empereur occupait aussi à peindre, et qui, le jour même, accomplissait sa soixante-dixième année ¹.

Pour Attiret, qui mourut à Péking le 8 décembre 1768, quelques mois après Castiglione, il n'avait pas atteint plus de soixante-six ans, et je ne sache pas qu'il ait, comme son ami, exercé la verve poétique de Khien-Loung ; mais, dans tous les temps, il avait continué d'être traité par l'empereur aussi bien qu'un étranger pouvait l'être d'un prince qui se croyait le seul souverain au monde et était élevé à n'être sensible à rien ². Quand l'orgueil est arrivé à cette puissance, il tourne à la bienveillance : aussi Khien-Loung ^{p.106} alla-t-il jusqu'à créer Attiret mandarin. Un jour (c'était le 29 juillet 1754), le missionnaire entra à la cour comme à l'ordinaire pour se rendre à son atelier, quand un des grands alla au-devant lui et lui annonça cette insigne faveur. Le bon religieux ne put se soumettre à une telle élévation, incompatible à ses yeux avec la position modeste qu'il occupait dans son ordre ; comme on insistait pour qu'il acceptât au moins le traitement du mandarinat, il s'obstina dans son refus, et c'est à grand'peine qu'il réussit à le faire

¹ *Mémoires concernant les Chinois. Extrait d'une lettre de Péking, du 20 août 1777, t. III, p. 283.*

² [*Lettre d'Attiret ; aux Lettres Édifiantes.*](#)

agréer à l'empereur sans s'aliéner sa bienveillance. Quand le pauvre peintre, à bout de forces et consumé de travaux, passa dans un monde meilleur, l'empereur voulut aider aux frais de ses obsèques, et fit compter pour cette destination deux cents taëls, quinze cents livres d'alors, environ dix-huit cents francs de nos jours. De son côté, le frère de l'empereur envoya son fils aîné pour s'informer du jour de la cérémonie, et, ce jour venu, il chargea l'un de ses principaux eunuques d'aller pleurer sur le cercueil, comme ces pleureuses exercées que les anciens Romains louaient pour assister aux funérailles, et dont l'usage s'est conservé jusqu'à nous.

Les années les plus laborieuses des peintres missionnaires ont été de 1753 à 1760, époque brillante du règne de Khien-Loung. C'est alors que, pour ainsi dire, chaque mois était marqué par la soumission, conquise ou volontaire, de quelque province rebelle, et que, de succès en succès, les limites de la domination tartaro-chinoise furent portées jusqu'aux extrémités de la Boukharie et aux confins de l'Hindoustan. L'empereur voulant que la mémoire de ces événements fût ^{p.107} perpétuée par la peinture, tous les missionnaires artistes avaient été employés à ce grand travail : Castiglione et Attiret d'abord ; puis le Romain Jean-Jacques Damascenus, augustin réformé, et le jésuite Siekelbarth, avaient été rejoindre les deux premiers à la Chine. Afin de donner plus d'exactitude aux figures et aux costumes, l'empereur faisait venir des deux bouts de l'empire, aussi vaste que l'Europe entière, vainqueurs et vaincus, même les prisonniers voués à la corde, au glaive ou à la scie du bourreau. Satisfaisant d'abord à sa politique en les interrogeant, il ordonnait ensuite de tirer leur portrait, et les renvoyait le plus souvent dans la même journée. Tout cela s'exécutait d'ordinaire avec une telle précipitation, que les peintres avaient à peine eu deux heures pour jeter sur la toile un portrait en pied, dont l'exécution un peu passable eût demandé deux ou trois jours, et que chacun d'eux avait pour sa part quatre ou cinq portraits à expédier d'un soleil à l'autre. Tous ces croquis ainsi faits à la course se mettaient en magasin pour en être tirés quand viendrait le moment de les faire

entrer dans des tableaux ¹. Quelle place de pareils procédés pouvaient-ils laisser à l'art véritable ? De tous ces travaux imparfaits résultèrent seize grandes aquarelles, dont les missionnaires envoyèrent en France des copies au frère de madame de Pompadour, le marquis de Marigny, intendant des beaux-arts, pour être gravés au ^{p.108} burin, genre que les Chinois n'ont jamais pratiqué ². Cet envoi et l'exécution des gravures à Paris firent assez de sensation, à cette époque, pour que les *Mémoires secrets* de Bachaumont en aient parlé ³.

M. de Marigny commit la direction générale des gravures à son ami Cochin le fils, secrétaire historiographe de l'Académie de peinture, avec lequel il avait fait un voyage d'Italie. Celui-ci retoucha les dessins, et fit exécuter seize estampes par huit graveurs : Le Bas, Jacques Aliamet ⁴, Nicolas de Launay, Née ⁵, Prévost, Choffard, Louis-Joseph Masquelier ⁶ et Augustin de Saint-Aubin. Malheureusement ces planches traduisaient trop fidèlement, d'une part, les dessins chinois pour être bien séduisantes à des yeux européens, et pas assez fidèlement, d'une autre part, les dessins primitifs pour plaire entièrement à des ^{p.109} Chinois. Le concours de pareils talents eût été plus heureux dans d'autres conditions.

Ce n'est pas, il faut le reconnaître, que l'école de gravure du temps de Louis XV ne fût déjà une école de décadence. La gravure est un satellite de la peinture, et ne saurait à elle seule soutenir la dignité de l'art quand sa directrice s'en écarte. Mais si elle avait alors perdu la sévérité, le sentiment élevé de dessin, le caractère simple et solennel

¹ [*Journal des Savants*, juin 1771](#). Extrait d'une lettre du père Amiot, du 1^{er} mars 1769, de Peking, contenant l'éloge du frère Attiret et le précis de l'état de la peinture chez les Chinois.

² Le décret d'envoi promulgué par Khien-Loung est du 13 juillet 1765.

³ T. III, p. 304.

⁴ Jacques Aliamet, de l'Académie, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788. Il avait un frère cadet, nommé François Germain, qui a beaucoup gravé à Londres pour Boydell. Tous deux étaient élèves de Le Bas.

⁵ Denis Née, né à Paris vers 1732, mort en 1818, a beaucoup travaillé avec Masquelier aux tableaux de la Suisse. Il a gravé également d'assez jolies vignettes, d'après Marillier, pour les Fables de Dorât. Il savait tout ce qui s'apprend.

⁶ Louis-Joseph Masquelier, né à Cisoing, près de Lille, le 21 février 1741, mort le 26 février 1811. Il a été fort occupé à traduire des vignettes et des fleurons de Marillier pour Dorat. Son œuvre est très considérable. Son fils a gravé avec beaucoup de talent et de goût les portraits de mesdames de Sévigné et de Grignan, pour l'édition des Lettres de la marquise publiée par Monmerqué.

Causeries d'un curieux **La Chine**

des grands maîtres du siècle précédent, elle eut du moins les qualités en même temps qu'elle avait les défauts de l'école de peinture qu'elle était appelée à traduire : elle eut aisance, facilité, couleur, souplesse élégante. Il n'est pas commun, de nos jours surtout, de voir les hommes qui manient le burin se servir avec facilité du crayon, et composer avec agrément. Le Bas, un des graveurs des seize planches, était dans l'exception ¹. Talent plein de liberté, il composait, tout en se jouant, des croquis assez indifférents au point de vue du dessin, mais spirituels et amusants. Son atelier, dont la réputation était universelle, s'ouvrit à toutes les espérances de l'art, et ce fut lui qui forma entre autres Ficquet, le ^{p.110} graveur de portraits à tailles imperceptibles ², Nicolas de Launay, Le Mire ³, de Ghendt, Le Gouaz, Helman, Née, Laurent, Cathelin, Gaucher, le comte de Caylus ⁴, qui mania la pointe avec adresse ; Eisen, qui se consacra à l'illustration des livres, et devint si célèbre par ses

¹ Jacques-Philippe Le Bas, dessinateur et graveur, élève de Hérisset, fut de l'Académie de peinture, et de sculpture, et graveur du Cabinet du roi, sous Louis XVI. Né à Paris, dans la cité, le 8 juillet 1707, fils d'un maître perruquier, dont il était très fier, et d'Étiennette Le Cocq, dont il était plus fier encore, il mourut le 4 avril 1783. Il a exécuté pour le Recueil chinois quatre planches, qui portent les dates de 1769, 1770, 1771, 1774. On a son portrait par Gaucher, en tête de son œuvre. On en a un autre par Cathelin, d'après Cochin. Joullain a joint au premier volume de l'exemplaire de l'œuvre de Le Bas, qui est au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale, une notice encore demeurée manuscrite, et qui mériterait d'être imprimée.

² Étienne Ficquet, né à Paris, en 1731, mort en 1794, eut pour maître Schmidt, de Berlin, et Le Bas. Tout le monde connaît ses petits portraits, qui pour la plupart sont des chefs-d'œuvre. Ce Ficquet, un des plus singuliers rêveurs, des plus originaux de son temps, et grand ivrogne, comme le fut, de nos jours, Girardet, qui gravait aussi très finement, ne pouvait travailler qu'en compagnie de joyeux compagnons, et son burin emmanché dans un bouchon. Il lui est arrivé plusieurs fois, quand une planche était terminée, de la biffer de deux coups de burin et de la recommencer. C'est ce qu'il fit pour son portrait de la marquise de Maintenon, au grand désespoir des dames de Saint-Cyr, qui attendaient cette planche comme le Messie.

³ Noël Le Mire, né à Rouen en 1724, mort à Paris en 1801 ; burin doux, précieux, agréable, mais quelquefois un peu froid. Il a dessiné et gravé contre le partage de la Pologne une pièce qu'il a intitulée le *Gâteau des rois*. Cette pièce, qui n'est signée que de l'anagramme de l'artiste : Erimel, a été supprimée par la police, et est devenue fort rare. C'est son chef-d'œuvre. On a de lui quelques grandes planches, des vignettes surtout, et d'assez jolis portraits. Les bonnes épreuves de ses vignettes d'après Eisen pour le *Temple de Gnide*, édition de Didot le jeune, an III, sont charmantes.

⁴ Anne-Claude-Philippe de Tubières, de Grimoard, de Pestels, de Lévy, comte de Caylus, né à Paris, le 31 octobre 1702, reçu, en 1731, amateur honoraire à l'Académie de peinture, et en 1742, membre de celle des inscriptions et belles-lettres, mort le 5 septembre 1765. Antiquaire infatigable qui prenait partout, écrivain de romans et de facéties, éditeur de recueils de numismatique et de peintures antiques, il partagea sa vie entre la peinture, la sculpture, la musique, surtout la gravure et les recherches scientifiques. N'eût-il fait, dans sa longue carrière, que mettre les arts à la mode dans les classes élevées, il mériterait l'estime où se soutient son nom.

Causeries d'un curieux La Chine

Contes de la Fontaine des fermiers généraux ¹ ; et ce charmant Moreau le ^{p.111} jeune, dessinateur et graveur, si véritablement artiste, qui embellit de vignettes les classiques du grand siècle, travailla avec tous les génies littéraires de son temps, et restera comme un type d'imagination, de goût, d'élégance et de fécondité ². C'est de Le Bas également que reçurent leçon les Anglais Robert Strange et William Ryland, dont les estampes font l'ornement de tous les cabinets de l'Europe ³, et le Suédois Rehn, ^{p.112} artiste spirituel, qui composait avec beaucoup d'adresse, se livra particulièrement à l'architecture, et devint surintendant des bâtiments de la couronne, en Suède, où ses talents sont encore estimés. Les Laurent Cars, les Tardieu, les Dupuis, les Surrugue, les Flipart, les de Launay, les Cochin, les Lépicié, les Claude Duflos, les Saint-Aubin, les Duclos, les Massard père, qui brillaient à

¹ Charles Eisen (on prononçait Esin), dessinateur, a peu travaillé avec Le Bas, qui lui a seulement enseigné le maniement de la pointe. Né à Paris, en 1711, fils et élève de François Eisen, peintre de genre, né à Bruxelles, il s'est exclusivement adonné aux *illustrations* de livres. Ses dessins, exécutés à la mine de plomb, relevée d'un peu de sanguine, sont maniérés et d'un effet parfois incertain, mais remplis d'esprit et de grâce, et d'une finesse dont la gravure est loin d'avoir donné une idée bien complète. Ainsi, je possède le dessin de la vignette représentant Jean de la Fontaine caressé par les Grâces ; la gravure qu'en a donnée Nicolas de Launay ne supporte pas la comparaison avec l'original. Outre ses figures pour les *Contes* de maître Jean, publiés par les fermiers généraux, il a dessiné, pour les Baisers de Dorat, des cul-de-lampe et des vignettes qui ont fait vendre le livre, comme les fleurons de Marillier avaient fait la fortune des *Fables* du même auteur.

² Jean-Michel Moreau, dit le Jeune, élève de Le Lorrain et de Le Bas, né à Paris, en 1741, mort le 30 novembre 1814, laissant une fille, mariée à Carle Vernet, a été dessinateur des *Menus Plaisirs* et du *Cabinet du roi*. Génie riche et fertile, il a produit plus de deux mille compositions, et en traitant les mêmes sujets, jamais il ne s'est répété. Qui ne connaît ses deux suites pour Molière, ses deux suites pour Voltaire, ses suites pour J. J. Rousseau, pour l'Histoire de France, pour Psyché, pour le Nouveau Testament, ses grandes planches du Sacre de Louis XVI et des fêtes du mariage, et ses délicieuses eaux-fortes pour les chansons de la Borde ? Cet homme si fécond était toujours prêt au plaisir, et sa pointe glissait trop volontiers de lestes images dans des planches qui le comportaient le moins. Qu'on jette par exemple un coup d'œil sur les verrières de la cathédrale de Reims dans son Sacre de Louis XVI. Il était trop de son temps.

³ Robert Strange, né en 1725, dans l'une des îles Orcades, mort à Londres en 1795, est très connu par ses portraits de Charles I^{er} et d'Henriette de France, d'après Van Dyck, et par sa Vénus et sa Danaé, d'après le Titien, par ses gravures de Saint Jérôme, de la Fortune et de la Cléopâtre. Beaucoup de goût, de douceur et d'harmonie constituent son talent.

Quant à William-Wynne Ryland, né à Londres, en 1729, élève de Roubilliac pour le dessin, de Ravenet et de Le Bas pour la gravure, il débuta dans les arts avec éclat ; il fit ensuite d'heureuses spéculations, et fut insensiblement conduit par la passion du jeu, d'abord au suicide, puis à l'échafaud, le 29 août 1783. Dans son œuvre, qui est très considérable, il a touché à tous les genres ; il a gravé le portrait et l'histoire au burin et au pointillé, d'après Van Dyck, Ramsay, Cats, Angelica Kauffmann, Piètre de Cortone, Mortimer, Cipriani, etc.

cette époque, n'étaient point des talents méprisables. Si Cars partage aujourd'hui le discrédit dans lequel est tombé le dessin sans nature de Le Moyne, au service duquel il avait mis son burin, il n'en est pas moins, en tant que graveur, le plus habile homme dans le grand genre après Gérard Edelinck, après Drevet et ce Gérard Audran, qui sut prêter à la reproduction des batailles d'Alexandre par Le Brun le caractère et le style dont elles étaient dépourvues. Les Watteau, les Chardin, les Boucher, les Lancret, les Greuze, furent rendus avec l'aisance la plus merveilleuse par les graveurs d'alors, et Laurent Cars est à leur tête. Il est vrai que plus d'un burin de cette époque trouva à s'exercer d'une façon élevée dans les recueils d'anciens maîtres qui furent entrepris à l'instar ^{p.113} de la collection du *Cabinet du roi* ; mais le ver avait touché le fruit, et sous le style transpirait trop souvent, comme nous le disions plus haut, un sentiment de décadence, je ne sais quelles mièvreries de la coquette et pimpante école du joli. Néanmoins, la plupart des planches gravées par Le Bas, d'après Teniers et Joseph Vernet, sont ce qu'elles devaient être. Il en est de même de la Vénus Anadyomène, d'après le Titien, et du Jupiter et Leda, d'après Paul Véronèse, gravés par Saint-Aubin. Nicolas de Launay, burin précieux sans sécheresse, moelleux sans mollesse, souple, brillant, s'est essayé dans tous les genres : l'histoire, le portrait, le paysage, l'estampe de genre et la vignette. Il a tiré tout le parti qu'il était possible de tirer des fantaisies spirituelles et légères des Aubry, des Baudouin, des Fragonard ; et le jour où il s'attaqua à l'un des grands maîtres de l'art, à Rubens, il retrouva dans le faire plus de sérieux et de sévérité. Entre tous les graveurs de ce temps-là, Choffard, qui avec de Launay prit part à la gravure des batailles de Khien-Loung, n'était pas le moins distingué. Il avait une de ces pointes spirituelles et faciles qui se prêtent à tout ; volontiers il traitait la grande planche, plus volontiers encore il s'écourtait aux proportions microscopiques de la vignette ou des fleurons qu'il composait lui-même à ravir, soit pour les Contes de la Fontaine illustrés par Eisen, soit pour l'Histoire de la maison de Bourbon ou pour les Métamorphoses d'Ovide. Saint-Aubin, qui s'était également associé aux graveurs des conquêtes chinoises, fut aussi l'un des maîtres de ce paradis du petit. Il le fut surtout comme dessinateur de ^{p.114}

portraits et de scènes d'intérieur, dont il fit un trop petit nombre. On a, d'après son dessin, par son élève Duclos, un vrai chef-d'œuvre : « Le premier concert de Gluck chez la princesse de Soubise. » C'est un bouquet. Je le préfère même au Sacre de Louis XVI, par Moreau le jeune, tout spirituel de composition et de pointe que soit ce dernier morceau. Il y a dans le Concert moins d'élégance peut-être, mais plus de naturel, avec autant de bonheur de composition.

En résumé, le curieux recueil des hauts faits de Khien-Loung donne assez bien l'idée du système chinois en peinture. Les estampes ne furent entièrement terminées qu'en 1774, et les cuivres furent envoyés à Péking avec un tirage de cent exemplaires. Mais le tout périt dans la traversée. On n'en avait réservé qu'un petit nombre de copies pour la famille royale et la bibliothèque du roi, ce qui a rendu la suite d'une grande rareté. L'une des planches les plus intéressantes, la dernière, gravée par de Launay, représente une fête triomphale de Khien-Loung, et donne le portrait de ce prince. Cochin, dans ses retouches, avait trop diminué la tête, ce qui eût fort choqué à Péking, où, comme on le verra plus loin, la dimension de la tête de l'empereur est réglée par une étiquette spéciale ¹.



¹ Le Recueil de la Bibliothèque porte ce titre : Conquêtes de Kien-Loung, empereur de la Chine, remportées dans le royaume de Chanagar et les pays mahométans voisins, gravées par ordre du roi sur les dessins donnés par l'empereur en 1765.

L'édition originale est du plus grand in-folio. On en a une réduction.

Dans son article de la *Biographie universelle* sur Khang-Hi, M. Abel Rémusat fait remonter l'envoi des dessins au règne de ce prince, qu'il dit avoir été lié avec Louis XIV :

« C'est, dit-il, à cette liaison de deux princes dignes d'être amis, qu'on doit ces gravures qui furent faites en France sur des dessins venus de la Chine et renvoyés ensuite à l'empereur : elles représentent les batailles de Khang-Hi contre Galdan. On y voit les Olet mis en fuite et poursuivis par les troupes impériales, et l'on remarque qu'au nombre des morts ou des blessés il n'y a pas un seul Chinois. »

Voilà des détails incroyables sous une pareille plume. Louis XIV était mort depuis cinquante ans quand les dessins furent envoyés en France. Ajoutons que ce prince n'a entretenu aucune correspondance directe d'amitié avec Khang-Hi ; si cet empereur eût reçu du roi des communications officielles, il n'eût pas manqué, suivant le préjugé de l'orgueil chinois, de le regarder comme un vassal payant l'hommage lige.

CHAPITRE III

@

p.115 Soit politique, soit orgueil et défiance de ce qui était étranger, Khien-Loung et ses ministres avaient refusé à Castiglione la liberté d'ouvrir une école publique de dessin, de peur, disaient-ils, que la passion de la peinture ne devint assez générale pour préjudicier aux travaux utiles ¹. Grâce aux préjugés et à l'insouciance publique, il en avait été de même dans tous les temps, et jamais, ni à Nanking, ni à Péking, il n'y eut des académies ou écoles nationales chargées de maintenir le niveau des arts du dessin. Un principe aussi absolu que l'unité dans le gouvernement, c'est l'individualité pour toute chose d'art, d'industrie, de commerce, d'agriculture, de science pratique. L'État n'y intervient ni de près ni de loin. Il ne se préoccupe, en dehors de l'application des lois, que des belles-lettres et p.116 de leur académie impériale. L'association n'étant pas plus dans les mœurs des particuliers que dans le système de gouvernement, il ne s'est non plus formé aucune société particulière de beaux-arts dont les adeptes aient pu s'aider mutuellement et s'encourager au progrès. Tout succès est donc le résultat d'efforts individuels toujours imprévus. Un grand artiste, un artisan de premier ordre, vient-il à se produire à force de génie, l'art ou l'industrie s'illumine tout à coup de chefs-d'œuvre. L'artiste a-t-il disparu, l'on retombe à plat dans l'obscurité de la veille.

Après de nombreuses vicissitudes, la peinture reprit quelque fécondité sous l'empereur Khang-Hi ; mais sous Khien-Loung, il ne resta que des boîtes à couleur, il n'y eut plus d'artistes, et les peintres missionnaires européens furent à peu près les seuls, au Céleste Empire, qui gardèrent quelque sentiment de l'art. À l'idée avait succédé la copie ; à l'invention, le savoir-faire ; à la composition, la contrefaçon et le calque. En effet, dès l'époque où florissaient Belleville et Gherardini, le système de peinture à la Chine était depuis longues années une

¹ [John Barrow, ch. VIII](#), t. III, p. 235.

espèce de jeu de patience. Au moyen de morceaux choisis des maîtres, on s'était composé des cours de dessin gravés sur bois, quelquefois enluminés, qui fournissaient des modèles de toute chose vivante ou matérielle, sorte d'encyclopédies d'art pratique pleines de recettes pour avoir du génie. Un de ces livres les plus répandus datait de 1681, et avait été adroitement compilé, en un grand nombre de volumes ou cahiers, par un nommé Li-La-Ong-Sien. Tels volumes étaient consacrés aux modèles d'hommes, de ^{p.117} quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons en mille attitudes diverses ; tels aux dessins de paysages d'ensemble, ou décomposés à l'infini : montagnes et rochers, cours d'eau et cascades ; jardins, massifs d'arbres ou arbres séparés. Un autre donnait des plantes, des feuilles, des fleurs et des fruits ; d'autres, des maisons et des murs, des pagodes et des temples, des tours et des murailles de ville, des jonques et des bateaux ; des armes et des meubles, des instruments, des outils, des éventails, des écrans, etc., etc. Tout cela était gradué et de différentes dimensions, pour être plus aisément appliqué suivant les besoins du peu de perspective en usage. À ces livres venaient se joindre des livres d'histoire naturelle, d'iconographie, d'architecture publique et d'architecture domestique, d'agriculture et de voyages dans les provinces, et des recueils d'antiquités, tels que ceux que nous citions plus haut. Alors on découpait à l'emporte-pièce des cartons sur ces modèles en manière de patrons et de calques ; on en traçait les contours ; on plaçait ici une montagne n° 1 ; là une cascade n° 3 ; plus loin une pagode de tel numéro : ici et là des animaux et des hommes de telle série. On enluminait cette mosaïque, et le tour était fait. Parfois on brouillait les cartes pour produire des effets analogues à ceux du kaléidoscope, et l'on obtenait des résultats plus ou moins piquante. Bien entendu, tout avait la même physionomie, comme on peut en juger par les peintures sur laque, sur papier, sur soie, sur porcelaine. La seule différence qui pût se manifester était le plus ou moins d'habileté dans la coloration. Il surgissait bien encore, à de longs intervalles, quelques ^{p.118} artistes arriérés qui se permettaient une apparence d'invention : mais c'étaient les *rarae aves* dont l'exemple n'était pas contagieux.

La vérité est que la peinture (et cette opinion a dû influencer sur ses destinées) n'a guère été considérée dans tous les temps, au Céleste Empire, que comme un art manuel bien inférieur à l'étude des lettres, bien au-dessous d'aucun exercice de l'esprit, comme si ce n'était pas aussi l'un des exercices de l'esprit. On n'y voyait en résumé qu'une des branches de la calligraphie, classée avec l'art de tirer de l'arc, avec l'équitation, avec le jeu des échecs, avec l'arithmétique, qui, chez les Chinois, est, comme toutes les branches des mathématiques, dans une réelle enfance ; en un mot, elle était reléguée au nombre des arts polis, rentrant dans le simple domaine de l'adresse et de l'habileté. Il y a mieux, l'art de représenter la nature vient après l'art de teindre la soie, source de richesse dans le Céleste Empire, et l'un des moyens d'assurer les commodités de la vie matérielle, première préoccupation du Chinois. C'est dans ce but qu'il s'évertue aux procédés industriels les plus raffinés : l'art et la gloire ne sont que des considérations secondaires. Abel Rémusat a eu raison de dire que le luxe européen est d'origine asiatique et surtout chinoise ¹.

Ce n'est guère que plusieurs siècles après notre ère que les écrivains de la Chine commencent à fournir des détails sur les peintres. En cherchant bien cependant, on retrouve dans les annales de Sse-ma Tsien le ^{p.119} souvenir d'un roi de Tsin ², qui régnait 600 ans avant l'ère chrétienne, et qui avait un goût très vif pour la peinture. C'est ce prince extravagant qui avait coutume de lancer, du haut d'une tour, avec un arc, des projectiles aux passants, pour se donner le plaisir de les voir fuir devant ses coups. C'est le même encore qui faisait mourir ses ministres quand ils lui avaient déplu, et qui tua de sa main son cuisinier parce qu'il lui avait servi un pied d'ours mal cuit. Ce Néron chinois écrasait le Tsin d'impôts, mais c'était pour payer des artistes et pour embellir de peintures les murs de ses palais ³. Les notions ne vont pas

¹ [*Journal asiatique*, t. I^{er}, 1822, p. 136 et suivantes.](#)

² Le royaume de Tsin comprenait la province de Chan-si et le territoire méridional du Pe-tche-li. Le roi en question se nommait Ling-Koung.

³ Voyez le [*Tchao-chi-kou-eul*, ou « l'Orphelin de la Chine », traduit par M. Stanislas Julien, pièce historique. Paris, 1834.](#)

plus loin, et l'on n'a rien sur les pinceaux habiles qui pullulaient alors et qu'il employait à profusion.

Presque partout, dans les récits sur les peintres, on voit la légende côtoyer l'histoire, presque partout se reproduire ces *ana* des beaux-arts qu'il est curieux de retrouver, presque identiques, dans leur minutie, chez les peuples les plus divers, et qui rappellent les raisins de Zeuxis, le rideau de Parrhasius, les dessins au trait de Protogène et d'Apelles, la mouche d'Holbein et celle de Quintin Metzis. Ainsi, le livre des « Perles de l'histoire ¹ », compilation du règne de Khang-Hi, nous a conservé des anecdotes de ce genre associées à plusieurs des noms les plus ^{p.120} illustres de l'art. Dans le royaume d'Ou, au temps où la Chine était divisée en trois royaumes, florissait, l'an 250 après Jésus-Christ, un peintre ² employé par l'empereur Suen-Kuing. On raconte qu'après avoir terminé un paravent impérial, l'artiste s'avisa de jeter, au hasard du pinceau, quelques gouttes d'encre pour en faire, au moyen de retouches légères, autant de mouches. Ces mouches étaient si bien rendues que l'empereur prit son mouchoir pour les chasser. Le même livre raconte l'histoire de l'empereur Ta-Tsounq qui, se promenant dans la campagne avec sa cour, vers l'an 630 de notre ère, aperçut un site tellement de son goût qu'il regretta de n'avoir pas sous la main quelque peintre habile pour en consacrer le souvenir. Il se trouva à point nommé qu'un des ministres, appelé Tân, alors près de lui, était le premier peintre de l'empire ; vite l'empereur lui fit mettre le pinceau à la main et s'éloigna. L'auteur ajoute, comme un trait de mœurs, que le pauvre peintre-ministre, qui rougissait de talents à ses yeux trop au-dessous de sa dignité, pleurait de désespoir en se voyant réduit à un solitaire labeur d'artisan, tandis que toute la cour allait jouir de la présence sacrée du prince. Ainsi, à Rome, le poète comique Décimus Junius Labérius, habile dans la composition des mimes, avait été forcé par César à monter sur le théâtre, au mépris de sa dignité de chevalier romain.

¹ *Ki-se-tchen*.

² Du nom de *Tsao-Pu-Ing*.

Causeries d'un curieux **La Chine**

Sous l'empereur Min-Wân, de la dynastie des Tâ, l'an 720 de notre ère, on cite Wân-Weï, merveilleux ^{p.121} dans le paysage, et dont les plus opulents s'arrachaient les œuvres. Ses ciels, dit-on, étaient légers comme l'air, et la magie de ses fonds le disputait à la nature même.

On cite également, vers l'an 1000, un célèbre peintre d'oiseaux ¹, par qui l'empereur fit peindre des faisans dans l'une des salles de son palais. Des ambassadeurs étrangers étant venus un jour faire hommage de faucons dressés, furent introduits dans cette salle. À peine l'œil des oiseaux chasseurs eut-il aperçu les faisans peints, qu'ils se précipitèrent dessus, se brisant obstinément la tête plutôt que de cesser leurs impuissantes attaques. On retrouve au tome second des *Mémoires sur les Chinois* (p. 459) cette même anecdote, mais retournée et appliquée à un fameux peintre ² qui vivait dans le cinquième ou le sixième siècle. La vue d'éperviers peints par lui sur la muraille extérieure d'une salle impériale faisait une telle peur aux petits oiseaux, qu'ils s'enfuyaient à tire d'ailes en poussant de grands cris. Histoire sacrée ou profane, sciences et arts, tout a ses légendes.

L'Histoire générale de la Chine raconte encore d'autres anecdotes de peintres. Sous l'empereur Ching-Soung, l'an 1074 après Jésus-Christ, le premier ministre avait envoyé en qualité de mandarin, dans les provinces, une de ses créatures ³ qui, à son retour, reçut le commandement de l'une des portes du palais. ^{p.122} Cet emploi lui laissant de grands loisirs, le commandant se livra à la peinture et rendit, en plusieurs tableaux, les vexations et misères sans nombre dont souffraient les provinces. Il trouva le moyen de faire arriver ces peintures sous les yeux de l'empereur, et son éloquent plaidoyer, compris du prince, devint l'occasion de sévères décrets de réformation ⁴.

¹ Nommé *Huân-tsuen*.

² Nommé *Kao-hiao*.

³ Cet homme se nommait *Tching-hia*.

⁴ *Histoire générale de la Chine*, t. VIII, p. 282.

Causeries d'un curieux
La Chine

Une autre anecdote prouve qu'on faisait très grand cas de la peinture à la Chine, dans le douzième siècle de notre ère. L'empereur Hoeï-Tsoung, qui monta sur le trône l'an 1101, était un très grand curieux d'antiquités, et en meublait tous ses palais. Un de ses favoris disgracié ¹ voyagea dans tout l'empire pour recueillir des peintures anciennes, les plus belles et les plus intéressantes qu'il put trouver, et les lui offrit pour rentrer en grâce ².

On rencontre encore quelques œuvres d'un célèbre peintre de chevaux, qui vivait vers l'an 1300, alors que la dynastie des Soung, à laquelle il appartenait, allait s'éteindre. M. Thiers possède une belle aquarelle authentique de ce maître. Le dessin des chevaux en est d'une fermeté rare, et les palefreniers qui les gardent sont d'une vigueur de touche peu commune, en même temps que, suivant l'usage chinois, ils tournent un peu à la caricature. Poète aussi habile que peintre distingué, l'artiste fut en honneur dans son temps, et les Yuen voulurent, malgré tous ses refus, le revêtir d'une haute magistrature.

p.123 L'empereur de la Chine a toujours entretenu des peintres nationaux obstinés aux plus vieilles traditions et demeurant étrangers aux premières notions de la vraie peinture. Ils posent leurs couleurs par teintes plates et à cru, au lieu de les fondre, de les briser par les tons, de les dégrader par les nuances, comme on le fait en Europe, pour exprimer les jeux de la lumière, les reflets et les ombres. Au premier aspect même, ils sont plus vifs et plus montés de ton que les Européens ; ils n'en sont pas pour cela plus coloristes. Sans aucune idée des belles localités qui sont dans la nature, sans nulle entente des harmonies de la couleur ni de la magie du clair-obscur ; enlumineurs plutôt que peintres, ils sont vifs parce qu'ils sont sans art. Ennemis déclarés des plus simples règles de la perspective aérienne et du modelé, habitués à ne point donner de corps aux objets, en autres termes, à ne représenter que la réalité,

¹ Nommé Tsai-King.

² [*Histoire générale de la Chine*, t. VIII, p. 335.](#)

non les apparences, ils excluent même les ombres portées, jusque là que les figures, au lieu de poser, sont jetées comme suspendues dans l'espace. Vrais antipodes des Carrache, des Michel-Ange, de Caravage et de leurs imitateurs, qui semblent avoir peint les demi-teintes et les ombres avec de l'encre, ils en sont encore, pour la perspective aérienne, aux procédés des peintures d'Herculanum et de Pompéies, des écoles primitives d'Italie, de Bruges et d'Allemagne. C'est le style (talent généralement réservé) du Cimabué et du Giotto, déserté par le Masaccio, repris par le Fra Angelico da Fiesole, son contemporain, et, un siècle plus tard, par Holbein lui-même, en quelques-uns de ses portraits.

p.124 Quant à la perspective linéaire, s'ils semblent en révéler le sentiment, ils n'en possèdent nullement la science. Dans la pratique usuelle, ils diminuent en général les objets et font un peu fuir les lignes à proportion des distances ; mais l'étude des strictes règles de l'optique ne vient pas, chez eux, au secours de l'instinct et de l'art. Il leur arrive même de faire fuir la perspective à contre-sens, c'est-à-dire de faire converger les lignes à partir de l'horizon vers le premier plan. Plus dociles à l'imagination qu'à la logique, ils faussent à leur guise le point de vue : au lieu de peindre les choses de plain-pied, ils les représentent à vol d'oiseau pour en montrer davantage. C'est ainsi que, dans leurs tableaux, les maisons sont au-dessus les unes des autres. Peignent-ils un intérieur, ils promènent, contre toute les lois du possible, le regard dans toute l'étendue de plusieurs pièces à la fois. Évidemment ils n'ont pas le moindre souci du principe de l'unité, si impérieux en matière de composition. On les voit, semblables aux peintres de toutes les écoles à leur origine, semblables à nos maîtres imagiers du moyen âge, aux peintres du Japon, de la Perse et de l'Inde, achever tout également dans un tableau, ce qui est loin comme ce qui est près ; en un mot, ils ignorent ou dédaignent ce grand art des sacrifices qui met chaque chose à son plan, donne à chaque objet sa valeur relative et produit l'effet.

Un point curieux, signalé par un voyageur en Chine, c'est que les étiquettes monarchiques viennent encore fausser le sentiment du vrai :

« L'empereur ne peut être représenté comme un autre homme ; fût-il placé sur un plan éloigné, sa tête doit l'emporter ^{p.125} en grosseur sur celle des assistants ¹ :

règle sacramentelle, sorte de blason compris de tous. Et, ici, n'est-il pas curieux de remarquer comme tout s'enchaîne dans l'esprit humain, comme une même pensée primitive, mille fois diversifiée dans l'expression de la forme, semble guider les arts les plus disparates, les plus éloignés par le génie, par les lieux comme par les temps ? En effet, cette convention chinoise découle de la même source que la pensée morale qui inspirait les Égyptiens et les Babyloniens ; elle rappelle même une des préoccupations de la pensée des Grecs. L'idée du grand dans l'ordre matériel répondant, chez tous les peuples, à l'idée du grand dans l'ordre intellectuel, l'art payen faisait un colosse imposant du Jupiter Olympien et remplissait les temples de la majesté du dieu. C'est la même pensée qui a fait donner vingt pieds au Christ dans les basiliques du moyen âge, en même temps que le pinceau conservait aux apôtres une grandeur moindre, et assignait aux donataires et aux donateurs représentés la modestie de la proportion naturelle. C'est encore la même symbolique qui, dans les bas-reliefs chez les anciens, ne faisait jamais le cheval plus grand que l'homme, pour conserver la prééminence au roi de la création. Dans les statues antiques, où les dieux et les hommes ont pour accessoires des animaux, la subordination de l'accessoire au principal est frappante. La représentation de la figure divine ou humaine est sévère et délicate, ^{p.126} tandis que celle de l'animal est négligée. Une sorte de symbolique est également au fond de l'art primitif et sauvage pratiqué de nos jours en Abyssinie, où les anges, l'homme, le lion, le tigre, le cheval, réputés nobles, doivent toujours être peints de face, tandis que l'esclave, le démon, sont toujours figurés de profil, de même que l'hyène, le loup,

¹ [De Guignes, Voyages à Péking, Manille et l'Ile-de-France, dans l'intervalle des années 1784 à 1801, t. II, p. 238.](#)

l'âne, le rat, et autres animaux réputés immondes. J'ai des dessins ainsi exécutés qui m'ont été rapportés du pays par le célèbre et savant voyageur M. Antoine d'Abbadie.

L'étude des proportions du corps humain est à peu près étrangère aux Chinois, et jamais, en aucun temps, la peinture et la sculpture de style qui cherchent sur le nu la beauté, n'ont été dans leurs mœurs. Du beau, de l'idéal, comme nous l'entendons, ils n'ont pas le soupçon le plus vague. Ils ont avant tout le sentiment de la caricature et du grotesque. Si l'on en croit le père Louis le Comte, ils se rendraient même ridicules à plaisir et ne seraient point si mal faits qu'ils se peignent eux-mêmes.

« Ils veulent, dit-il, qu'un homme soit grand, gros et gras, qu'il ait le front large, les yeux petits et plats, le nez court, les oreilles un peu grandes, la bouche médiocre, la barbe longue... Un homme est bien fait lorsqu'il remplit son fauteuil, et que par sa gravité et son embonpoint il fait, si je l'ose dire, une grosse et vaste figure ¹.

Et de fait, de Guignes, que nous citons plus haut, confirme cette prédilection des Chinois pour l'exubérance d'embonpoint. Lui-même p.127 souffrit beaucoup d'être petit et grêle, et supporta de cruelles rebuffades qu'un peu plus d'idéal chinois lui eût épargnées. L'empire entier n'offrirait pas deux statues dignes d'être citées. On décore les temples d'idoles colossales, drapées, en terre cuite émaillée ou en porcelaine. On orne les façades des palais, les portes des villes, les balustrades des ponts, d'énormes statues de pierre qui ont pour tout mérite une certaine expression, quand elles ne sont pas monstrueuses. Dans le palais impérial de Péking, il y a un temple appelé *Pagode des dix mille idoles*. L'édifice est composé de trois étages, dont chacun forme une vaste salle où sont des autels et des idoles dorées, les unes gigantesques, les autres moindres. Les murs sont remplis de petites niches garnies de figures de bronze. La plupart de ces idoles sont

¹ [*Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, t. I, p. 266*](#). Ces Mémoires ont été imprimés en trois volumes in-12, en 1696, 1697 et 1701.

laidés ; mais devant les autels il y a des vases de bronze et des brûle-parfums d'un travail achevé. La dernière invasion a valu à l'Europe quelques morceaux de ce genre, vraiment exquis, tirés du palais d'Été de l'empereur, avant l'incendie.

On voit devant le même palais de Péking un autre temple nommé *Tai-Sai-Tin*, dont la principale image représente une femme assise, de trente-cinq pieds de haut. Elle a une tête à six faces, et de deux bras bien proportionnés sortent cinq cents autres bras de chaque côté. Au-dessus de la tête est une pyramide qui paraît contenir au moins cinq cents petites têtes ¹. Dans une autre pagode est la même figure à six faces et à p.128 mille bras, qui a soixante pieds de haut ². En un autre temple on voit l'image de la Sensualité, statue immense toute dorée, représentant un personnage d'énorme corpulence, assis sur un coussin et la figure épanouie ³.

Tout cela peut entrer dans le domaine de l'archéologie, mais n'a nul intérêt pour l'art. Instruire, émouvoir, susciter les passions généreuses et les grandes pensées par le bronze, le marbre ou la couleur ; écrire avec des monuments publics l'histoire des grands hommes et des peuples, s'associer, en un mot, au mouvement intellectuel, telle n'est point à la Chine, comme dans les vieilles civilisations de l'Europe, comme chez les Occidentaux, héritiers des traditions antiques, la vocation de la peinture et de la sculpture. Elles n'ont point les vues si hautes, tant s'en faut. L'architecture, mais de loin à loin, remplit les conditions morales de l'art par l'érection de pagodes et d'arcs de triomphe à des hommes illustres. Quant à la peinture, l'ornementation est sa mission et son triomphe ; le joujou, son chef-d'œuvre ; le grotesque, son idéal. Elle pourra bien jeter çà et là quelque allusion mythologique, théurgique et historique, mais sur porcelaine, sur de petits meubles. Rien de suivi, rien de monumental, rien qui porte avec soi un enseignement grave et fécond. Amoureux des tours de force, le

¹ [*Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine, t. I, p. 273-274.*](#)

² [*Voyage de l'ambassade hollandaise, p. 293.*](#)

³ *Idem, ibid.*

Causeries d'un curieux **La Chine**

Chinois est minutieux, subtil, raffiné ; il excelle, comme on dit, à fendre un cheveu en quatre, à broder sur toile d'araignée. Vrai héros de la patience, il est grand dans le petit.

La raison d'être de cet art, c'est qu'il a été. Tout ^{p.129} de tradition comme les lois, les coutumes et le caractère moral des peuples chinois, il s'interdit la moindre innovation ; et plutôt que de se demander comment il faut faire, les artistes s'inquiètent comment on a fait à l'aurore de l'antique dynastie des Soun¹, époque de la création du genre qui fleurit aujourd'hui. On dirait que là nul ne puisse être de son siècle ; tout Chinois naît âgé de mille ans, ou semble s'éveiller après un long sommeil, comme les Dormants de la légende. Gardons, dans tous les cas, d'envelopper dans un même mépris tous les artistes de la Chine. Si les modernes pratiquent un art en décadence, les anciens, leur système une fois admis, ont compté des praticiens remarquables. Décorateurs par excellence, ils ont aussi montré un vrai sentiment du dessin et de la grâce, une finesse délicate dans le trait, un certain pouvoir de nature naïve, uni à la plus piquante fantaisie, à une exécution nourrie, à un modelé précis et ferme ; et telles de leurs figures sur soie, sur papier, sur porcelaine, rappellent, soit le style distingué des vases étrusques, avec plus de vie, soit le sentiment du Giotto et du Fiesole, du Pérugin et d'Holbein. Ce serait donc faire peu d'honneur à son goût et à son expérience dans la curiosité, que de se borner à voir avec le chanoine Corneille de Pauw, dans les Chinois des « barbouilleurs étrangers à toute théorie des arts ² ». Un Arabe d'esprit très subtil, voyageant à la Chine dans le neuvième ^{p.130} siècle, et dont Renaudot a reproduit la relation, Abou-Zeïd-el-Hacen-Sirafien, a rendu plus de justice à l'art de ces peuples ³. Marc Paul, le célèbre voyageur vénitien, qui fit chez eux un séjour de vingt-six ans, à la fin du

¹ Les Soun^g ont commencé à régner en 900, et ont cessé en 1279 de notre ère.

² *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, par M. de P*** (Berlin, Decker, 1773-1774, 2 vol. in-12, t. I, p. 306).

³ *Ancienne relation des Indes et de la Chine*, traduite de l'arabe (par Eus. Renaudot). Paris, 1718, in-8°.

treizième siècle, parle aussi très honorablement de leur ingéniosité ¹. Laissons donc dire ceux qui, au nom de l'art et de la forme, repoussent sans examen les porcelaines et autres objets de l'Orient. L'un des plus exclusifs est le bonhomme Bandelot de Dairval, qui a écrit deux volumes sur l'utilité des voyages, sans avoir jamais été plus loin que de Paris à Dijon. Ses agréables moqueries contre les fureteurs d'antiquités chinoises et japonaises prouvent seulement que cet homme qui s'entendait en beaucoup de choses n'entendait rien à celle-là ².

À côté des lions, que les Chinois ne connaissent pas, et dont ils font des grotesques, peints en vert pistache ; à côté de chimères tortillées en racines de mandragore ; à côté de dragons fantastiques et de myriades de monstres sans forme ; à côté de grossières figures de chevaux, d'éléphants, de béliers et autres animaux qu'ils ont placés en avant des tombeaux, on ^{p.131} ne peut disconvenir qu'on ne trouve de jolies figurines, vraies et naïves, d'hommes et d'animaux, d'oiseaux surtout, faites d'or, d'argent, de bronze, de jade, de pierre de lard, de porcelaine, d'argile, de bois, de racines d'arbres. On ne peint plus guère à fresque les parois intérieures et les plafonds des habitations particulières, de décorations d'oiseaux, de corbeilles de fleurs, de personnages, comme on le faisait dans les temps anciens ; mais, indépendamment des cartouches calligraphiques dont nous avons parlé précédemment, on les émaillait et on les émaille encore de rouleaux, de cartels ou pancartes dessinés et coloriés parfois avec délicatesse. Rien d'amusant, il faut l'avouer, comme le caprice chinois s'envolant sur les ailes du phénix et du dragon sacré aux régions d'un idéal d'éventails, de paravents et de magots ; croquant çà et là des portraits historiques, de jeunes divinités essorant de feuilles ou de fleurs de lotus ; des personnages mythologiques entourés de figures de talismans

¹ Marco Polo, *Delle meraviglie del mondo da lui vedute*. Venetia, per Zoanne Bat. da Sessa, 1496. In-8°.

La Société de Géographie a, par les soins de M. Roux de Rochelle, reproduit en 1844, d'après des mss. de la Bibliothèque impériale, une ancienne version française avec version latine des importants voyages de Marco Polo. In-4°.

² Charles-César Baudelot de Dairval. *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiques procure aux savants*. 1686. 2 vol. in-12.

préservant de tous maux ¹ ; des mandarins étalant à plaisir la dignité de leurs larges ventres, ou chevauchant avec ^{p.132} tristesse par monts et vallées vers les déserts de la Tartarie neigeuse ; des poètes cherchant des inspirations aux dépens de leurs ongles et de leur front, sur les bords d'un lac azuré ; de grêles jeunes filles jouant de la flûte de jade, ou récoltant le thé, ou disposant, d'un doigt délicat, dans des vases au long cou, des fleurs symboliques de reine-marguerite, de blanc amandier ou de pêcher aux pétales roses ; ou bien encore écoutant en silence les bruits d'une cascade près d'un héron penseur, ou consultant le vol fatidique des grues voyageuses à travers l'espace. Rarement le pinceau chinois, se hasardant à de grandes compositions, ambitionna-t-il un plus vaste empire. Une galerie de tableaux a toujours été chose inconnue en Chine. Jamais du moins on n'y a montré cette aberration de notre Occident qui détourne les objets d'art des lieux pour lesquels ils ont été exécutés, et leur enlève leur signification et leur éloquence pour n'en plus faire que des objets d'étude. Les anciens Grecs, et après eux les Romains, n'avaient pas non plus senti le besoin de ce rapprochement des œuvres d'art, de ce contraste des écoles diverses. Leurs temples, leurs portiques, leurs places publiques, étaient comme des musées, à raison du nombre des œuvres de la sculpture et de la peinture qui s'y étaient accumulées ; mais cette juxtaposition n'était que le résultat de considérations religieuses, de circonstances politiques successives, et non de la pensée préconçue de musées proprement dits.

Avancés et arriérés tout à la fois, les Chinois n'ont jamais frappé ni monnaies à effigies ni médailles ; mais ils ont excellé de tout temps dans la gravure sur bois, ^{p.133} dans la gravure sur pierre fine, dans les

¹ Ces personnages sont Fo-Hi, le Génie du Beau Temps, le Génie de la deuxième étoile de la Grande-Ourse, le Génie de la Pluie, le Génie de la septième étoile de la Grande-Ourse. Les talismans sont au nombre de soixante-douze. Ce sont des signes et chiffres bizarres qui n'offrent que rarement un sens en chinois, et n'ont qu'une valeur de convention parmi les sorciers et les charlatans. Le livre sacré intitulé *Chang-youèn-king* raconte que l'empereur Hiao-Wén-Ti, qui régna de 163 à 165 avant notre ère, découvrit ces talismans chez le sage Liéou. Depuis la dynastie des Hân, 163 ans avant Jésus-Christ, on les copie pour les suspendre dans sa maison ; et comme cette pancarte est de très fréquent usage, on en vend qui sont imprimées sur bois pour le menu peuple, à qui la cherté interdit la peinture.

Causeries d'un curieux
La Chine

tableaux en relief, à incrustations de jade et autres pierres précieuses. Ils ont produit de magnifiques bronzes damasquinés d'argent ou d'or, et l'un de leurs plus grands triomphes est l'émail cloisonné, dont les plus belles pièces appartiennent au temps des Ming, années *king-tai* (première moitié du seizième siècle). Ils en ont de très délicates et de colossales, d'une exécution vraiment incomparable, et quelquefois découpées à jour comme les plus fines dentelles. Ils sculptent en maîtres l'ivoire, la nacre, la corne et l'écaille ; et chez eux le filigrane d'or et d'argent, l'ébénisterie, la tabletterie, empruntent leurs dessins et leurs formes à l'invention la plus vive, sinon au goût le plus délicat. Enfin ils exécutent en écrans et autres meubles des broderies de paysages, d'oiseaux, de personnages d'une adresse merveilleuse, que nos aiguilles les plus adroites ne sauraient surpasser.

@

CHAPITRE IV

@

Un autre de leurs plus éclatants triomphes, l'industrie, ou, si l'on veut, l'art de la porcelaine, mérite une mention spéciale. Cet art était porté chez eux au plus haut degré de perfection, quand nous n'en avions encore aucune connaissance en Europe. Ils citent dans leurs Annales officielles, comme inventeur de la poterie, l'empereur quasi-fabuleux Hoang-Ti, qui remonterait à l'an 2698 avant Jésus-Christ ; mais il s'agit là de poterie de terre, et ce fut seulement sous les Hân, p.134 185 ans avant le Sauveur, que la porcelaine a pris naissance en Chine. Moins transparente alors de pâte que celle de nos jours, elle était en revanche plus fine d'émail et de couleur. Le Japon l'a reçue de la Chine par la Corée, vingt-sept ans avant notre ère ; et, dès lors, la rivalité s'établit entre les deux pays pour le goût des formes et de la coloration. Suivant l'illustre Alexandre Brongniart, qui savait tant de choses et les savait si bien, la porcelaine a été introduite directement de Chine en Europe par les Portugais, en 1518. Ce n'étaient pas les premiers échantillons parvenus en France, car déjà, dès le quinzième siècle, Jacques Cœur avait tenté d'ouvrir, pour le compte de la France, des relations diplomatiques et commerciales avec les Échelles du Levant ; ses ouvertures avaient été accueillies, et le « Soudan d'Égypte ou de Babylone » avait envoyé en 1447 à notre roi Charles VII, parmi des présents divers, quelques pièces de porcelaine chinoise ¹. Au siècle suivant, les inventaires de vaisselles, bijoux et autres gentillesse de la maison royale, notamment les inventaires de François I^{er}, mentionnent également l'existence de quelques pièces de Chine ². Mais c'étaient encore d'insignes raretés et bijoux de la couronne, arrivés, grâce au commerce des Arabes ³, p.135 par la Turquie, par la Perse ou par l'Inde,

¹ Voir l'historien de Charles VII, Matthieu de Coussy ; ms. de la Bibliothèque de la Sorbonne, cité par Buchon, en 1838, dans le *Panthéon littéraire*.

² Voir le père Dan : *Le Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, liv. II, ch. V. Paris, 1642, in-fol.

³ [Ibn-Batouta, qui a pénétré dans la Chine vers l'an 1345](#), parle des établissements commerciaux fondés jusqu'à la Chine par les Arabes et de leurs importations de

et devenus comme les vases murrhins, *vasa murrhina*, des anciens Romains, l'un des plus riches ornements des dressoirs et de la table des grands. Ces vases murrhins eux-mêmes, dont les premiers furent apportés par Pompée à Rome parmi les plus précieuses dépouilles de Mithridate, et dont un seul, suivant Pline l'Ancien ¹, qui en parle très longuement, fut payé trois cents talents par Néron, c'est-à-dire un million quatre cent soixante-seize mille francs de notre monnaie, qu'étaient-ils en réalité ? D'après le lieu de la découverte et sur la foi d'un vers de Properce ², on en a fait de la porcelaine du Céleste Empire, et tel est l'avis de Cardan, de Joseph Scaliger, de Claude Saumaise, d'Ernesti, d'Oudendorp, de Kæmpfer, de Mariette. L'archéologie n'a cependant pas encore osé dire son dernier mot sur ce difficile problème, après de si graves témoignages. Quoi qu'il en soit, cent quatre-vingt-cinq ans d'existence avant le Messie, c'est déjà une assez haute noblesse d'origine ! Quelques-uns pourtant ne s'en sont pas contentés. On a fait beaucoup de bruit, dans l'année 1834, en Italie et en Angleterre, de la p.136 découverte de petits flacons de porcelaine chinoise trouvés dans des hypogées égyptiennes, d'une époque pharaonique antérieure de dix-huit cents ans à notre ère, et qui, disait-on, n'avaient jamais été ouvertes. L'égyptologue pisan Rosellini, MM. Wilkinson et Davis, crièrent au miracle. Que de discussions eussent été soulevées, si la découverte n'eut pas rencontré, dès l'abord, un puissant contradicteur ! La Bible allait être mise en jeu, et la science historique se serait perdue en vaines conjectures sur je ne sais quelle fabuleuse communauté d'origine ou de rapports commerciaux entre des peuples de races si lointaines, et qui, de fait, ne se sont point connus à ces époques reculées. Or, on s'était joué malignement de la crédulité

porcelaine chinoise dans tout le bassin de la Méditerranée, jusqu'au Magreb, c'est-à-dire les États barbaresques qui parlent l'arabe magrébin. La relation ancienne publiée par Renaudot établit même que les comptoirs arabes avaient pris une telle extension à la Chine au neuvième siècle, qu'on avait été obligé de constituer à Canton un cadî arabe pour rendre la justice à ses nationaux.

¹ *Natur. Histor.*, XXXVII, 7.

² Propert., IV, 5, 26. « Ces vases murrhins que le Parthe a cuits dans ses fourneaux te font-ils envie ? »

Si te... juvat...

Murrheaque in Parthis pocula cocta focis.

des trois savants personnages, comme le mystificateur grec Simonides s'est heurté, dans ces dernières années, contre la sagacité de M. Hase, en France, et d'Alexandre de Humboldt en Prusse. Le célèbre sinologue de notre Institut, M. Stanislas Julien, a restitué la véritable date à ces fioles miraculeuses, en prouvant qu'elles portaient des inscriptions tirées des poètes du huitième siècle après notre ère ; et M. Prisse, serrant à son tour de questions les Arabes de l'Égypte, leur fit avouer qu'ils n'avaient en réalité rien trouvé de pareil dans les hypogées, et que les flacons provenaient des entrepôts du commerce des Indes sur la mer Rouge. La date des inscriptions qu'on y lisait n'impliquait même pas absolument qu'ils ne fussent point de fabrication très récente, car les Chinois, si habiles faussaires en écriture, sont aussi les plus adroits fabricateurs d'antiquités. En effet, il était à la Chine, dans la province de ^{p.137} Khiang-Sou, une ville qui se consacrait exclusivement aux arts industriels : vraie ruche d'abeilles artistes qui rappelait les colonies d'horlogers de la Suisse, ou celles des peintres sacrés en Russie. Cette ville, qu'on nommait Sou-Tcheou, est celle qui vient d'être saccagée par les rebelles. C'est là que se confectionnaient des soieries ornées, des peintures courantes, des sculptures, des bronzes, et qu'en même temps on exploitait en grand les faux antiques.

La porcelaine a varié de couleur et d'ornementation, avec les règnes, dans l'Empire du Milieu, et cette diversité même, indépendamment de la nature et de la transparence de la pâte et de l'émail, fournit aux curieux des points de repère. Aussi divise-t-on la porcelaine dure en familles : la famille verte, la famille rose, et le reste : dénominations arbitraires et empiriques, quelquefois périlleuses, accréditées par les marchands, et qui, faute de mieux, ont leur degré d'utilité pour se reconnaître un peu dans ces myriades de richesses céramiques. Sous les Tsin (265-419 après Jésus-Christ), la plus belle porcelaine était bleue. Sous les Souï (581-618), elle était verte, pour remplacer une sorte de pâte de verre dont la composition s'était perdue. En 621, on eut pour le service de l'empereur des porcelaines à fond blanc, brillantes comme le jade. À la fin du dixième siècle,

l'empereur voulut que ses porcelaines fussent « bleu du ciel après la pluie », c'est-à-dire bleu turquoise, minces comme le plus fin papier, sonores et luisantes. Ce sont aujourd'hui de hautes curiosités, que les antiquaires du Céleste Empire font, comme pour toutes leurs anciennes poteries ^{p.138} et leurs vieux bronzes, racheter en Europe, et qui exercent l'ardente avidité des faussaires chinois. Les plus petits fragments de ces porcelaines antiques sont employés en colliers et en bracelets, tant l'homme de toutes les époques et de tous les lieux attache une valeur mystérieuse aux choses des siècles expirés ! On eut ensuite des porcelaines bleu pâle, dont l'émail était comme parsemé de gouttes de rosée, puis des porcelaines couleur de riz ou d'un blanc pur éclatant. Le quatorzième siècle surtout et le commencement du quinzième se distinguent par l'excellence des modèles, l'infinie variété des formes, l'agrément exquis du travail et de la peinture. Les tasses réticulées datent de ce temps.

Assez souvent les marques de fabrique établissent l'âge des monuments céramiques au moyen d'un sujet peint ou de caractères chinois indiquant l'artiste, l'usage du vase, et le lieu de la fabrication. De 960 à 963, c'est un acore ou jonc odorant peint sous le pied des porcelaines. De 969 à 1106, ce sont deux poissons peints au même endroit. Une autre porcelaine de la même époque se distingue à un clou mince et petit, faisant saillie, toujours sous le pied. D'autres pièces sont marquées d'une fleur de sésame. De 1403 à 1424, on trouve deux lions faisant rouler une balle ; ou bien deux canards mandarins, mâle et femelle, symbole de l'amour conjugal chez les Chinois, fort curieux d'emblèmes. Un poisson rouge peint sur l'anse d'une tasse, ou une fleur mate, extrêmement petite, représentée au centre de la coupe, appartient à la période Siouen-Te (1426-1435). Dans le même temps, les porcelaines de l'empereur ^{p.139} étaient décorées d'un dragon à cinq griffes et d'un phénix microscopiques. Un artiste nommé Lo, et deux jeunes sœurs nommées Sieou, excellaient alors à tourner des coupes élégantes, où ils gravaient en creux, dans la pâte, des combats de grillons, amusement favori de l'époque. Un peu plus tard, un artiste

non moins renommé décorait ses jarres de poules et de fleurs. Une poule avec ses poussins, ou des combats de coqs, ou bien des raisins d'émail, ou des pivoines épanouies, étaient les stigmates des porcelaines de 1465 à 1487 ; et les vases à boire le vin se distinguaient par la peinture d'un *nelumbium speciosum*. Sous l'empereur Tching-Te (1506-1521) commença l'usage du bleu cobalt, provenant d'un royaume étranger. Les vases à fleurs bleues de cette époque sont d'une beauté suprême, imitée des parfaits modèles du quinzième siècle. C'est de 1567 à 1619 que des « vases à jeux secrets », c'est-à-dire à peintures libres, trop communs de nos jours, font irruption chez ces peuples corrompus. Du moins, l'œil du curieux se repose sur des porcelaines du même temps, à émail bleu pâle ou couleur feuille morte, ou bien d'un rouge de cinabre éclatant, veinées et diaprées de nuages, ornées de feuilles de bambou, de bouquets d'*épidendrum* ou d'essaims de jeunes filles et de jeunes garçons jouant à la balançoire. Dans la période de Khang-Hi, la manufacture impériale produisit des porcelaines vert peau de serpent, jaune d'anguille, bleu d'azur ou tachetées de jaune. Sous Khien-Loung, la fabrication prit un essor nouveau, et rechercha l'élégance de forme des plus beaux temps de l'art, sous l'inspiration des missionnaires ^{p.140} européens. C'est à l'infini : je renvoie aux lettres du père d'Entrecolles sur la céramique, dans les *Lettres Édifiantes*, et surtout au livre publié sur ce sujet spécial par M. Stanislas Julien, et dont les éléments ont été puisés aux sources les plus authentiques de la littérature industrielle de la Chine ¹.

L'étude de la porcelaine est plus intéressante qu'on ne le suppose. Quelques-uns ne voient que purs colifichets dans cette curiosité orientale. Ils veulent que tout y ait été indifféremment livré à la fantaisie des peintres, et que le choix de telles fleurs, l'introduction de tel décor, de telle figure, soient constamment le résultat de simples caprices du pinceau. Ils nient, en un mot, que le Chinois, dans ses peintures, ait

¹ *Histoire et fabrication de la Porcelaine chinoise, ouvrage traduit du chinois par M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, etc., etc., accompagné de notes et d'additions, par M. Alphonse Salvétat, chimiste de la manufacture impériale de porcelaine de Sèvres, etc., et augmenté d'un Mémoire sur la porcelaine du Japon, traduit du japonais, par M. le docteur J. Hoffann, professeur à Leyde. Paris, Mallet-Bachelier.*

jamais eu autre chose en vue que le jeu des couleurs, que la jeunesse et la gaieté d'aspect, que la fête des yeux. Quand il en serait ainsi, la porcelaine chinoise et japonaise aurait déjà sa valeur. Mais il en est autrement, et il faudrait au contraire unir à la connaissance des langues de ce côté de l'Orient une grande variété de savoir sur les choses de l'Indo-Chine pour apprécier avec rectitude tout ce que révèlent nombre de ces peintures, si indifférentes au premier coup d'œil. La religion, les mœurs, les légendes nationales, les souvenirs de la littérature de ces contrées étranges, tout y trouve sa ^{p.141} place. Souvent même dans les jets de dessin les plus courants il y a quelque allusion hiératique ou historique. Ici c'est un héros célébré par les traditions les plus communes et les plus populaires ; là, ce sont des scènes des romans les plus connus ; ce sont des citations d'auteurs classiques, vers ou prose, ou bien des inscriptions morales tirées des livres de Confucius ; ou bien des préceptes de conduite, des maximes et sentences, ou des invocations aux divinités protectrices, des dédicaces, ou des bienvenues, des souhaits et salutations au lecteur. C'est, en un mot, tout le mouvement de la vie intellectuelle, sensuelle et sociale. Sur telle pièce fragile on rappelle le thème éternel de la fragilité des choses de la vie. Sur telle autre, on souhaite une longévité égale à celle de la Montagne sacrée du Midi, ou bien une félicité aussi grande que la mer d'Orient. Ailleurs, un vase à boire ou un cornet entre en conversation avec le lecteur :

« Un cœur, dit-il, satisfait jusqu'en ses derniers replis, comme devant une branche de pêcher en fleur ; une coupe d'eau dans la montagne ou dans le désert : avec cela désires-tu autre chose ? En attendant, bois à plaisir un coup dans cette tasse.

J'ai des pages entières d'extraits plus ou moins piquants de ces légendes. Toute cette phraséologie est-elle exclusivement propre à la Chine et au Japon ? Non, assurément : elle se retrouve identique sur les murailles, sur la pierre, sur le bronze, sur le verre, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Arabes. Les vases, vieux et nouveaux, de terre et de verre, de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, la reproduisent également sans songer à faire une imitation.

Causeries d'un curieux
La Chine

p.142 Il serait bien désirable qu'un ouvrage de science et d'art, rédigé par quelque curieux de grand goût, relevât dignement cette branche déjà si bien traitée, au point de vue de la technique, par Alexandre Brongniart, et par M. Riocreux, de Sèvres. On annonce un livre de M. Le Blant. Une étude d'un homme aussi compétent sera une bonne fortune. Je souscris. Aujourd'hui, tout le monde a dans son cabinet quelque curiosité céramique ; mais combien peu, même parmi ceux qui en possèdent le plus, savent y lire ! Qui connaît les dates, les chiffres et les marques dont nous avons plus haut indiqué quelques-unes d'après le livre de M. Julien ? Qui sait distinguer la provenance des pièces ? La Chine, le Tonkin, la Corée, le Japon, la Cochinchine ont en plusieurs genres des produits analogues, mais fort distincts : qui sait toujours en faire la différence ? Qu'on en juge par nos propres porcelaines et celles de l'Allemagne, ornements de tous les cabinets ; qui en connaît les marques ? Qui distingue bien nettement les produits de cette multitude de manufactures ouvertes dès la fin du dix-septième siècle : et les premières fabriques de Rouen et de Saint-Cloud, et la manufacture royale, établie à Vincennes, sous Louis XIV, passée à Sèvres sous le règne suivant ; et la fabrique de Chantilly, qui florissait sous la protection du prince de Condé ; et celle de Mennecey, qui avait pour patron le duc de Villeroy ; et celle de Clignancourt, près Paris, fabrique de Monsieur, et qui s'inspira quelquefois de Marie-Antoinette, du comte d'Artois, du duc d'Orléans ? Le vieux Saxe, le vieux Vienne, le vieux Berlin, qui les reconnaît entre les produits de Franckenthal, de p.143 Louisbourg, de Tournay, de la Haye, de Chelsea, où des Allemands avaient fondé une fabrique sous Charles II ?

C'est un parterre où Flore épand ses biens :
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.

@

CHAPITRE V

@

Un ouvrage en vingt-quatre volumes (in-folio), exécuté sur bois avec un grand luxe, à Péking, dans la seizième année du règne de Khien-Loung, vers 1751, sous le titre de : *Collection des Antiques du Musée impérial des Tsing occidentaux* ¹, fournit des preuves multipliées de la merveilleuse imagination de ces peuples singuliers. Le livre commence aux productions de la première dynastie, celle des Chang. Coupes, calices employés dans les sacrifices ou donnés avec inscriptions honorifiques par les empereurs, vases à verser, vases à boire, vases lagènes, brûle-parfums, torchères, trépieds, porte-bonnets, cloches, grelots, miroirs de métal poli, armes, monnaies primitives, pots à cuire le ginseng, tout s'accumule dans ce livre avec un caprice, une folie de formes incroyables, et se mêle à des animaux, à des oiseaux d'une exécution vive et spirituelle, à des fleurs vraies ou chimériques, à des instruments de musique, ou, pour parler plus juste, des instruments à faire du bruit.

p.144 Un autre livre, également gravé sur bois en huit volumes in-quarto, intitulé : *Recueil de modèles de dessins exécutés en relief sur plaques d'encre* ², relève la modestie de son titre par l'exécution, par l'interminable imagination, l'infinie variété des objets représentés. Ce sont d'abord des vases curieux et autres antiquités, comme dans l'ouvrage précédent ; mais aussi des paysages, des figurines, des sujets. Ce livre de plaques d'encre a été publié sous la dynastie des Ming, année *ouân-lin*, correspondant à 1573.

Voilà, il faut le reconnaître, de beaux et bons ouvrages. Il y a mieux encore, et la plus remarquable collection, embellie d'une multitude de gravures sur bois, que nous ayons à envier à la Chine, est l'*Encyclopédie ancienne et moderne* ³ en dix mille volumes in-quarto,

¹ *Si-tsing-kou-kien*.

² *Fan-che-mo-pou*.

³ *Kou-kin-tou-chou-tsi-tching*, c'est-à-dire : « Collection universelle des ouvrages illustrés anciens et modernes ».

dont l'académie des Hân-Lin a surveillé l'exécution. Tout est là : sciences sacrées et profanes, arts et métiers. C'est un livre de grande rareté et de haut prix, commencé sous Khang-Hi, mais marqué de la date de Young-Tching, son fils, sous lequel il a été complété. Notre Bibliothèque impériale en possède vingt à trente volumes de texte, sans gravures, sur le bouddhisme. J'en ai sous les yeux seize qui sont ornés de bois, et dans lesquels l'histoire naturelle des quadrupèdes et des mollusques, des oiseaux surtout, est rendue avec esprit d'observation et finesse.

Il serait injuste d'oublier les trente ou quarante volumes, grand in-quarto oblong, des fêtes de Khang-Hi et ^{p.145} des fêtes de Khien-Loung, gravés sur bois. Ce sont des livres amusants à ravir, qui offrent la plus charmante variété de scènes et de costumes : vrais rêves fantastiques, feux d'artifice de dessin ¹.



¹ Ce sont deux ouvrages distincts. Le premier, publié à l'occasion du soixantième anniversaire de Khang-Hi ; le second, lors du quatre-vingtième anniversaire de Khien-Loung.

Celui de Khang-Hi doit avoir paru en 1713. Il est à la Bibliothèque impériale. Le titre chinois est *Lou-Siuen-wan-cheou-ching-Tien*, ce qui veut dire : « Heureuses cérémonies de la septième décade de l'empereur ».

Celui de Khien-Loung est daté, je crois, de 1790. Il a pour titre : *Pa-Siuen-wan-cheou-ching-Tien*, ce qui signifie : « Heureuses cérémonies de la huitième décade de l'empereur ».

CHAPITRE VI

@

Les tentatives bâtarde de quelques artistes cantonnais qui ont pris leçon d'artistes européens pour peindre à l'européenne, et qui ne sont en définitive ni européens ni chinois, font regretter les naïves productions anciennes de l'art chinois pur. Le plus connu d'entre eux est un certain Lam-Koa, véritable entrepreneur dont les boutiques à Canton et à Macao sont célèbres, et qui a été élève d'un peintre irlandais nommé Chinnery, mort il y a peu d'années ¹. Docteur *in utroque*, Lam-Koa pratique depuis plus de ^{p.146} vingt-cinq ans la peinture à l'huile et à l'aquarelle. Il fait le portrait à bon marché et s'annonce comme habile à flatter ses modèles : au front de sa boutique est cet écriteau en chinois et en anglais :

Lam-Koa, peintre de belles figures.

Il copie, en couleur, des gravures et des lithographies européennes, et produit en stores, écrans, éventails et albums, une multitude d'aquarelles où il s'évertue aux demi-teintes et aux ombres. Il fait de tout cela un commerce considérable avec l'Europe. Je possède une douzaine de dessins qu'il a exécutés pour moi, il y a une dizaine d'années, dans le mode mi-parti chinois et européen, pour un exemplaire des œuvres de Jean de la Fontaine, illustré de dessins originaux de tous les pays. Quelques-unes de ces compositions sont assez jolies, mais l'exécution n'a rien de très piquant ni de bien original. Après la conclusion du traité avec la France, en 1844, Ki-Ing envoya son portrait à l'huile au ministre français, M. Guizot. Le peintre était ce même Lam-Koa. L'œuvre, du reste assez médiocre, atteste une évidente application aux procédés de l'Europe. Ki-Ing fit exécuter, à la même époque, un autre portrait de lui pour le roi des Français, par un

¹ Les compatriotes de cet artiste, mort à près de quatre-vingts ans, lui ont élevé, par souscription, un tombeau à Macao. Le chargé d'affaires de France, M. de Codrka, dont les rares loisirs sont consacrés à l'exercice de la sculpture, a modelé avec beaucoup de succès le portrait du digne peintre pour le placer sur la pierre tumulaire.

autre artiste national du nom de Che-Tien, qui ne travaille que dans le mode chinois. La figure peinte par cet artiste est un peu plus grande que nature, en pied et assise. Ce n'est plus une peinture à l'huile, mais à l'eau et sur papier, et dont le commissaire impérial faisait, bien entendu, cent fois plus de cas que de l'œuvre semi-européenne de Lam-Koa. Ce ^{p.147} même Che-Tien a dessiné pour moi la Fontaine une centaine de croquis originaux, qui, à travers une certaine maladresse de peinture primitive, ont souvent de la finesse, et respirent je ne sais quel parfum de vieux paravents. J'en ai reçu pour la même destination un certain Ambre du Japon, exécutés avec une supériorité réelle. Lam-Koa trouve aujourd'hui, à Canton, un rival pour le portrait : c'est un autre élève du peintre Chinnery, nommé Ting-Koa ; et, d'un autre côté, sa réputation comme peintre à l'huile menace d'être balancée par un certain Joé-Koa, le Gudin de la Chine, qui peint des paysages et de grandes marines dans le goût européen.

Lam-Koa occupe à Macao une maison entière. Il en a une semblable à Canton. Au premier sont les ateliers, dans lesquels chaque ouvrier peintre a son département. L'œuvre fait la navette et passe définitivement sous les yeux du maître, qui donne la dernière touche. Au rez-de-chaussée est le magasin, dans le style de ceux d'Alphonse Giroux et de Susse, où se vendent, avec le papier, les couleurs et les pinceaux, les produits terminés, et un assortiment de cartons à décalque tout découpés pour les petits peintres de province. Peintres de la ville et peintres provinciaux ne sont plus guère aujourd'hui que de vraies machines, pareils à ces ouvriers de Birmingham et de Sheffield, dont l'existence est réduite à un geste, et qui jouent le rôle, celui-ci d'un levier, celui-là d'un rivet, cet autre d'une cheville ou d'un écrou.

L'atelier de Joé-Koa, à Canton, est tout à fait dans le même style. Plusieurs centaines d'ouvriers, plus qu'à ^{p.148} demi nus, à cause de la chaleur, y travaillent sous la direction de contremaîtres.

On trouve une description assez piquante des ateliers, de la boutique et des petits procédés de Lam-Koa, dans un livre anglais publié à Londres avec le nom du docteur Toogood Downing, sous le

titre assez étrange de : *The Fan Qui in China*, c'est-à-dire : *Le diable étranger en Chine*, appellation (*Fan-Kouai*) par laquelle les natifs désignent les barbares étrangers qui les visitent ¹.

Au Japon, l'art de décorer les temples et l'intérieur des maisons particulières de pancartes calligraphiques et d'autographes de personnages illustres, est le même qu'à la Chine. Les plus précieux morceaux de ce genre sont en écriture sacrée, celle du Mikado ou souverain spirituel, langue de la cour et des plus hautes autorités. Comme à la Chine, on étend les inscriptions autographes de cette espèce à la décoration des murailles, des éventails, des écrans, des porcelaines. C'est un goût général, une mode, une fureur.

L'art est fort cultivé au Japon, et s'exerce dans la même sphère qu'à la Chine, mais avec une supériorité marquée sur l'art chinois. Il produit des dessins plein de délicatesse, des enluminures plus sobres, des illustrations de livres populaires d'un goût généralement plus soutenu qu'à la Chine. Le Japonais possède en p.149 peinture le génie des oiseaux, des plantes et des fleurs. L'un des premiers peintres actuels est le médecin du roi temporel. Il a exécuté à l'aquarelle une ornithologie, une flore et une entomologie d'une beauté surprenante ². C'est surtout en écrans, en éventails, en pancartes destinées, comme les pièces d'écriture, à l'ornementation des temples et des habitations particulières, que s'évertue le pinceau japonais. Les grands temples de Yedo et d'Acodade sont tapissés de ce genre de cartouches représentant des dieux, des guerriers illustres, et de ces saints anachorètes à barbe sans fin qui sont fort vénérés, ou de vues de la Montagne Sainte appelée *Fusiana*, cratère éteint, s'élevant à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Tout mort comme il faut tient à gravir le haut de cette montagne, pour laquelle sa famille se fait

¹ Ce livre a trois volumes in-8°, publiés chez M. H. Colbourn. M. [Delécluze a imprimé, dans la Revue française](#), une traduction du passage qui parle de Lam-Koa, et il a accompagné sa traduction de réflexions intéressantes.

² Ce peintre-médecin s'appelle *Mirigoto*. Plusieurs de ses dessins ont été envoyés en France pour y être exécutés en gravure, comme avaient été envoyés de la Chine les aquarelles représentant les hauts faits de Khien-Loung.

Causeries d'un curieux
La Chine

délivrer à grands frais, par les prêtres, deux passeports : l'un pour la simple ascension, l'autre pour concilier au défunt le bon Esprit.

Quand un étranger entre chez un Japonais, celui-ci s'empresse de cacher à ses regards profanes les peintures de divinités et de saints.

On croit aujourd'hui la Chine ouverte par le traité nouveau qui permet l'établissement d'un agent politique en résidence à Péking. Je souhaite que la foi punique de cette incorrigible race n'amène pas de nouveaux conflits. Le Japon n'est pas plus ouvert que ne l'est la Chine, malgré l'existence d'agents politiques européens ^{p.150} à Yedo. Sous prétexte de faire honneur à ces agents et d'assurer leur sécurité, on les entoure, dans leurs légations, dans l'intérieur même de leurs cours, d'une foule d'officiers japonais, contrôle vivant du gouvernement sur tous leurs gestes, presque sur leurs pensées.

« L'autorité, dit-on aux agents, est à votre disposition pour vous faciliter toute chose : installation, bien-être, achats, et le reste.

Au vrai, c'est un cordon sanitaire qu'on leur impose et qui les isole complètement de tout contact avec peuple, gens de qualité, marchands même. Sortent-ils par les rues, ils sont, bon gré mal gré, escortés par une foule de ces officiers qui entrent avec eux dans les boutiques ; et des signes comme télégraphiques d'une rare habileté, ou même de formelles injonctions, défendent aux marchands de leur vendre tels ou tels objets, ou bien ordonnent d'en demander des prix tellement fabuleux, que l'acheteur doit renoncer à son projet, s'il ne veut passer pour fou à ses propres yeux.

La librairie surtout est l'objet d'un particulier ostracisme. On craint que les étrangers ne mettent la main sur quelque manuscrit donnant la clef de l'histoire du Japon et de la lutte intestine qui s'est élevée dans cette confédération de roitelets qu'on appelle l'empire japonais, lutte incessante entre le Taïkoun ou roi temporel, et le Mikado. C'est à l'année 1600 que s'arrêtent les annales du pays, attendu qu'à l'exemple des Chinois, les Japonais ne publient aucun livre historique sur la

dynastie régnante, et que celle qui fleurit de nos jours date des commencement du dix-septième siècle. Or, les éléments de cette histoire, conservés dans les archives ^{p.151} de l'État, sont également épars dans des manuscrits errant çà et là en une multitude de boutiques, rivales des parapets de nos quais. Impossible donc de fureter à l'aise chez un libraire ou chez un bouquiniste. En vain les casiers regorgeraient-ils de richesses à faire pâmer un curieux de Paris, les officiers font un signe, et le marchand s'empresse de dire que tout est vendu ou bien incomplet. Impossible également de visiter les bibliothèques publiques, attendu, objectent les autorités japonaises, que nulle stipulation du traité n'oblige à les ouvrir. Le ministre des États-Unis demandait un jour à visiter l'Université de Yedo :

— On pourrait peut-être vous la montrer, lui fut-il répondu, mais avant tout il faudrait que vous eussiez fait vos *dévotions*, à genoux, à la japonaise, devant la statue de Confucius, élevée au milieu de cet établissement.

À Yedo, la police proscriit avec rigueur les images qui pourraient ouvrir les yeux sur les actes du Taïkoun ; mais plus tolérante pour celles qui touchent à la vie béate, passive et sensuelle du Mikado, elle souffre volontiers qu'on les expose à profusion. On dirait qu'on éprouve quelque satisfaction secrète à le laisser représenter comme un fétiche noyé dans la mollesse, comme un meuble de luxe sans conséquence, entouré de ses trois premières femmes et de leurs suivantes. Peut-être, il est vrai, prend-on sa revanche à Miako, résidence du roi spirituel, et s'y rit-on un peu des allures hautaines et dégagées de la cour de Yedo. Un Japonais éclairé, de haut parentage, disait dernièrement en confidence à un voyageur, dans la ville d'Acodade, où, loin du centre, on jouit parfois de plus de liberté que dans la capitale : ^{p.152}

— Le respect est à Miako, la crainte à Yedo.

Ce qui équivaut à dire : On se prosterne par momerie devant le Mikado, par terreur devant le Taïkoun. Malheur à qui traiterait avec légèreté le pouvoir de ce dernier !

Voilà comment le Japon est ouvert.

Que si les agents diplomatiques s'avisent de sortir sans les *yacounines* ou préposés à leur *sécurité*, la populace est là pour les accabler d'avanies (par ordre sans doute, car le peuple est naturellement bon et doux). En outre, les officiers des *daïmios* (c'est-à-dire des princes ou rois japonais), qui parcourent les rues en pourfendeurs avec deux sabres, barrent insolemment le passage aux étrangers et les rejettent dans les ruisseaux de la résidence diplomatique. Et la police proprement dite laisse faire, parce que les *daïmios* sont investis d'un pouvoir supérieur, sur lequel la police du Taïkoun lui-même n'a pas d'action. En un mot, Yedo est bien la ville impériale, la ville aujourd'hui diplomatique ; mais son pavé appartient aussi bien aux grands *daïmios* qu'à l'empereur, et l'étranger est un suspect pour tous.

En résumé, nous avons suivi les progrès de la civilisation chinoise dans son système graphique, dans sa passion pour la beauté de l'écriture, dans ses temples tapissés d'autographes, dans les habitations particulières émaillées de pancartes calligraphiques. Nous avons vu quelques caractères tracés d'une main impériale servir de récompense enviée à toute une vie de dévouement ; et des éventails à autographes devenus des présents diplomatiques. Le sévère bureau p.153 d'histoire, les confessions autographes impériales en temps de calamité, ont passé sous nos yeux, de même qu'un rapport politique de l'oncle de l'empereur sur les négociations des traités chinois avec l'Europe et l'Amérique. Nous avons étudié l'art ancien, les incrustations, les émaux, les porcelaines, dans l'Empire Céleste ; nous avons vu les missionnaires s'évertuer en vain à y naturaliser nos arts, et nous nous sommes convaincus que tout dégénère chez ce peuple enfant et vieilli, impropre à réfléchir et à prévoir. Il n'a rien appris de nous ; nous n'avons rien appris de lui. Nous n'avons rien à en apprendre, si ce n'est dans l'exécution de quelques riches tissus, dans certains procédés de minutieuse adresse industrielle. Ne lui demandez donc pas au delà de ce que peuvent la patience et l'habileté de la main. Que sont en

définitive ses jades si admirablement travaillés ? Que sont ses émaux cloisonnés dont nous faisons si grand cas ? Certes ce ne sont point des œuvres dont le procédé de génie put prétendre à échapper au génie occidental : ce sont des œuvres de fabuleuse patience et de goût manuel, rien de plus. La seule difficulté serait de trouver en Europe des ouvriers assez dénués du côté de l'activité intellectuelle, assez peu exigeants sur les salaires pour donner cinq, dix, quinze années de leur vie à l'achèvement d'une œuvre purement mécanique.

Tout ce qu'il a su produire de plus beau se voit en échantillon à Dresde, au musée Japonais ; à Leyde, dans la collection de M. Sieboldt ; en France, au musée céramique de Sèvres, au musée du Louvre, ou dans les cabinets de M. le comte de Morny, de ^{p.154} M. Thiers, de M. le comte de Rougemont, de MM. d'Aigremont et de Férol. Ce sont des tribunes chinoises et japonaises dont les analogues ne se retrouveraient plus à la Chine même, aujourd'hui dépouillée de ses antiques, et qui rachète avidement ce que l'Europe consent à restituer à ses curieux. Chose bizarre, mais vraie ! nous sommes redevables de presque tout ce que nous possédons de chinoiserie en France à deux causes essentiellement disparates : aux missionnaires d'une part dans le dix-septième siècle, et de l'autre à l'influence de Voltaire sur le dix-huitième. Les Arabes, les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Italiens avaient beaucoup tiré de la Chine et du Japon. Ce furent le roi Henri IV et quelques seigneurs de sa cour qui commencèrent nos richesses en ce genre, en commandant des services à leurs armes et des vases immenses dont on retrouve encore de temps à autre, dans les plus riches ventes, quelques magnifiques exemplaires. Louis XIV surtout et plus encore le grand dauphin ont beaucoup accru nos conquêtes céramiques par l'entremise des jésuites. Vint Voltaire, qui, à force d'opposer la chronologie chinoise à la chronologie biblique, mit la Chine à la mode ; et les porcelaines, les bronzes, les émaux, les laques de l' Empire Céleste et du Japon inondèrent les salons, les cabinets et les boudoirs. En même temps que les missionnaires faisaient peindre sur porcelaine des scènes bibliques, surtout de la Passion, la Hollande

et la Compagnie française des Indes avaient fait reproduire des sujets de la mythologie, ou des bergers Watteau, ou les armoiries de tous les États et villes de l'Europe. ^{p.155} Il n'est pas jusqu'aux loges franc-maçonniques qui n'aient commandé des services emblématiques. La protection de Marie-Antoinette, initiée à ce goût des choses de l'Orient, par les ducs de Choiseul et d'Aumont, attira chez nous les laques les plus merveilleux. Enfin tout ce qu'on avait pu conserver en ce genre avait été jeté par la tourmente révolutionnaire aux greniers et cachettes des revendeurs. C'est dans ces débris exhumés que nos connaisseurs ont puisé la meilleure part de leurs cabinets.

Quant aux échelles du Levant et de Barbarie, ne leur demandons plus de nombreux souvenirs de ces magnifiques comptoirs jadis entretenus à Canton par les Arabes. Le musulman n'est pas conservateur : il n'est curieux que de calligraphie, et n'a pas l'idée d'un musée quelconque. En vain chercherait-on une seule porcelaine chinoise à Tanger, même à Fez ou à Maroc, résidences du sultan marocain, qui vit avec la même simplicité que ses sujets. On serait plus heureux dans les bazars du Caire, de Damas et de Constantinople. C'est en Perse surtout que s'est montrée jadis la céramique chinoise. Les mosaïques d'émaux, à inscriptions de lettres incrustées au dehors des édifices, sont d'origine arabe et sourient à tout l'Orient. Les plaques de faïence indigène qu'on y emploie sont une fête des yeux. Au Caire, une mosquée est toute revêtue de carreaux de terre émaillés de jaune, de noir et de bleu. Une autre mosquée à Kaswine, dans la Perse occidentale, n'est qu'une vaste boîte d'émail, fond bleu à ramages jaunes semés de noir, courant et s'enroulant de haut en bas sur toute la surface. Les grandes mosquées antiques de ^{p.156} Samarcande, de Tabriz et d'Isfahan jonchent la terre des plaques de faïence bleu turquoise dont elles étaient revêtues. À Brousse, les tombeaux des sultanes ont un vêtement d'émaux où le rouge vif et le vert dominant. La porcelaine chinoise moderne, qui vient par Bouchir, est commune en Perse. L'ancienne, venue par caravanes, sous la dynastie de Tamerlan, est plus rare qu'en France. Le comte Arthur de Gobineau en a rapporté

une potiche précieuse à fond blanc, enguirlandée de grands bouquets de superbe exécution ; je n'ai rien vu nulle part de semblable. La porcelaine kaolinique chinoise est remplacée dans les bazars du Levant par la faïence indigène d'ornementation naïve, vive, heurtée, crue de couleur, quand elle est turque ; harmonieuse, quand elle est arabe ou persane. Le goût proprement turc n'existe pas. Le Turc, peuple soldat, n'a point les instincts de l'art. Les faïences persanes anciennes sont-elles bien persanes ? Qui le pourrait décider ? Nulle trace de l'existence d'anciennes fabriques de ce genre dans la Perse. Nulle trace des porcelaines même. Il ne s'en trouve guère qu'en Turquie, et quelques-uns supposent que ce pourraient être des produits de l'Asie Mineure. La tonalité de l'ornementation rentre en effet dans celle de la Turquie, plutôt que dans les traditions délicates de la Perse, et atteste une imitation européenne.

De nos jours, à la Chine, nulle originalité, nulle lueur d'invention, nulle intuition morale. L'art n'est plus qu'une puérile industrie, précieuse et chatoyante, fort préoccupée du jeu des couleurs, très peu de la forme, encore moins de l'âme humaine. Ses piperies ^{p.157} de vermillon ne sont pas plus de la peinture que son dessin, piquant et spirituel, n'est pittoresque. Qui a vu les œuvres d'une main a vu les œuvres d'une autre, car toutes, mues d'une impulsion machinale et uniforme, tournent autour de la même routine et secouent de leur corne d'abondance ces albums toujours renaissants de mandarins surdorés, d'oiseaux, de paysages, de fleurs, de papillons, de jonques, de coquetteries galantes, d'enluminures banales et super fines dont l'Europe est inondée : — vieux sujets renouvelés des temps par delà et reproduits par le procédé du décalque et de patrons découpés sur les œuvres des anciens.

Et de fait, cette méthode de poncif et de pièces de rapport est plus que jamais l'art chinois de nos jours. Véritable coquillage qui se referme au lieu de s'ouvrir aux utiles rapprochements des progrès de l'Occident, la Chine porte la peine du faux principe d'immobilité auquel elle attache son existence. Ou plutôt, cette immobilité même tient à l'imperfection native

Causeries d'un curieux
La Chine

de la race autant qu'aux vices de ses institutions. Le Chinois aura çà et là des éclairs, mais rien de ce qui vient de la force de déduction et de la logique de la pensée. Aussi l'a-t-on vu toucher de temps à autre à un certain degré de civilisation médiocre qu'il retrouvera peut-être un jour, mais qu'il ne lui est pas donné de dépasser. Comme à la race hindoue, Dieu lui a refusé cette faculté de progrès indéfini qui semble pousser incessamment la destinée des races européennes. Quand les arts ne marchent pas, ils reculent. L'intelligence ne saurait être une qualité oisive : elle meurt de disette comme le corps.

p.158 Et d'ailleurs, un champ de désordre et de bataille peut-il être une arène favorable aux beaux-arts ? Dans ces malheureuses contrées où tout est en proie et tombe en dissolution, des institutions, magnifiques sur le papier, sont frappées de paralysie et d'impuissance ; nulle empreinte réelle de cet esprit d'ordre, d'unité, de bonne foi politique, qui font les grandes nations. L'Empire du Milieu est inévitablement la chose de la conquête. Il croulera tôt ou tard sous les armes de l'Occident. Destinées prédites par le poète anglais Georges Berkeley :

« C'est vers l'Occident qu'une pente fatale fait graviter l'empire.
Les quatre premiers actes sont déjà joués.
Le cinquième va clore le drame avec le jour.
Des fils du temps le plus noble est le dernier. »

Westward the course of empire takes his way.
The four first acts already past ;
A fifth shall close the drama with the day
Time's noblest offspring is the last.

Le Japonais a plus de vie ; mais déjà le Chinois succombe sous ses guerres intestines, et sous la corruption, dont les progrès séculaires marchent de front avec ceux de la détresse publique.

@